Blaise Cendrars

Histoires vraies



Blaise Cendrars

Histoires vraies

Édition présentée et annotée par Claude Leroy

Denoël

UNE GRANDE PROSE ABÉCÉDAIRE DE LA VIE

Ayant bouclé son recueil d'*Histoires vraies*, Cendrars demanda à Jacques-Henry Lévesque, son fidèle collaborateur, de rédiger le « Vient de paraître » qui devait lancer le volume. S'il avouait peu de goût pour cet exercice publicitaire, il n'en méconnaissait pas l'importance et donna quelques conseils à son ami : « Après le poète, le romancier, l'essayiste, le voyageur — il faut parler du conteur[1]. » Tel était bien l'événement à mettre en exergue pour le public de 1937 : pour la première fois, Blaise Cendrars publiait un recueil de nouvelles. Sans doute avait-il fait paraître, en 1921, une *Anthologie nègre*, et elle avait fait date parce qu'elle rendait à la littérature des récits dénichés dans les relations rapportées d'Afrique par des missionnaires. « Plus qu'un livre, c'est un acte... », tranchera en connaisseur Michel Leiris, pour qui cette publication fait pendant à la découverte de l'art nègre par les artistes modernes, une dizaine d'années auparavant. Si décisif qu'il fût, il s'agissait d'un travail de compilation, de même que les deux autres recueils de contes nègres qui avaient suivi[2]. À la Bibliothèque nationale, Raymond Radiguet avait copié les textes pour Cendrars qui s'était chargé — c'était l'essentiel — de composer le volume, mais enfin les contes n'étaient pas de sa main. Près de vingt ans après, voici qu'il donnait enfin, avec *Histoires vraies*, un recueil dont il était en tout point l'auteur. Et pourtant le moins que l'on puisse dire de la recommandation faite à Lévesque est qu'elle n'a rien perdu de son actualité. Aujourd'hui encore, Cendrars le conteur reste à l'ombre du poète des *Pâques à New York* et du *Transsibérien*, du romancier de *L'Or* et de *Moravagine* ou du mémorialiste de *L'Homme foudroyé* et de

Bourlinguer, pour ne rien dire des légendes qui n'ont jamais cessé d'environner (souvent aux dépens de ses livres) celui que Francis Picabia avait surnommé « le Suisse errant ».

Le tournant des années 1930

Les années 1930 passent généralement pour une période de moindre tension créatrice dans le parcours de Cendrars, une sorte de traversée du désert durant laquelle le poète se serait effacé devant le journaliste. Telle est, parmi d'autres, l'opinion de l'écrivain belge t'Serstevens (1885-1974), un vieil ami de Cendrars, qui porte sur les années 1932-1940 un regard sans complaisance : « C'était l'époque où Blaise, dans l'euphorie du succès, se laissait aller à une sorte de relâchement, sollicité de tous côtés par les journaux, magazines, revues qui lui demandaient de la copie[3]. » On ne saurait mieux manier le pavé de l'ours. Non seulement t'Serstevens relègue les nouvelles de Cendrars dans le magma d'une « copie » indifférenciée, mais il touche au plus vif : le journalisme aurait-il été le péché originel des « histoires vraies » ?

Pour les lecteurs de la fin des années 1930, le lien des « histoires vraies » de Cendrars avec la grande presse va de soi. C'est en feuilletant leur quotidien qu'ils ont pu découvrir ces nouvelles dans leur premier état, si bien que leur auteur passe tout naturellement pour un grand reporter dont la signature et parfois la photographie font la une des journaux. *Le Jour*, *Excelsior* et surtout *Paris-Soir*, le plus diffusé d'entre eux, publient régulièrement ses articles et ses reportages. À cette époque, comme en convient t'Serstevens avec une pointe de malice (et peut-être d'envie), Blaise Cendrars est un écrivain célèbre, mais le centre de gravité de cette célébrité s'est déplacé. En présentant les papiers qu'il leur donne, les journaux ne manquent pas d'évoquer sa carrière mais c'est en termes allusifs, comme dans le « chapeau » qui coiffe « En paquebot transatlantique dans la forêt vierge », une des futures « histoires vraies »

: « Blaise Cendrars, qui n’est pas seulement l’écrivain que l’on sait, mais aussi un voyageur enivré de découvertes, est allé promener son observation lucide dans ces régions où la curiosité n’est jamais assouvie[4]. » Mais que sait-on, au juste, en 1937, de ce qui lui a valu le renom dont on le crédite ? Cendrars semble avoir quitté la scène littéraire pour entrer dans le monde de la presse. Il se pourrait même qu’il ait abandonné la littérature. Si l’on considère les vitrines des libraires, la question est permise. Poète, il n’a rien publié depuis *Feuilles de route*, et c’était en 1924. Depuis longtemps, cette plaquette au tirage limité a disparu des librairies, comme les recueils qui l’ont précédée. Publiés chez des éditeurs d’avant-garde (Les Hommes nouveaux, La Sirène, Au Sans Pareil) et souvent illustrés par des amis peintres (Sonia Delaunay, Kisling, Léger, Picabia, Tarsila), ces poèmes sont introuvables. Il faudra l’insistance amicale de Robert Denoël pour que Cendrars recueille ses *Poésies complètes* en 1944. Mais, en 1937, qui les connaît, à part les *happy few* ? Quant au romancier qui a pris le relais du poète avec *L’Or*, en 1925, sa carrière a été éclatante mais brève. C’était Grasset qui avait publié cette « merveilleuse histoire du général Johann August Suter » et, cette fois, le tirage s’adressait au grand public, qui lui accorda ses suffrages. Le sulfureux *Moravagine* a suivi un an plus tard, mais depuis les deux tomes de *Dan Yack*, en 1929, aucun autre roman n’a paru.

1930 marque un tournant, mais c’est un tournant manqué. Cendrars n’écrira plus de poèmes sans cesser de se dire et surtout de se vouloir poète — le poète pour lui se reconnaît à sa relation au verbe, non au choix d’une forme. Il vient enfin d’achever *Dan Yack*, un roman qu’il a conçu dès 1917, qu’il tenait sur le chantier depuis 1920 et auquel il attache une importance toute particulière. Considéré aujourd’hui comme un de ses grands livres, ce roman à secrets frappe par ses couleurs mélancoliques et son caractère testamentaire. C’est un adieu au roman, sans doute, mais dans la manière de Dan Yack qui ressemble à l’écrivain comme un double et se tient « les yeux ouverts sur tout un monde intérieur qui s’écroule ». Depuis le mitan des années 1920, Cendrars s’est tourné vers l’écriture

autobiographique avec deux récits brefs mais de grande portée : *Une nuit dans la forêt (Premier fragment d'une autobiographie)* qu'a suivi *Vol à voiles. Prochronie*[5]. Inachevés l'un et l'autre, ils apparaissent comme deux jalons dans une entreprise incertaine de sa formule, comme le font voir les sous-titres. L'un revendique le fragmentaire tandis que l'autre se désigne par un néologisme intrigant, « prochronie », dans lequel se mêlent le temps, l'anticipation et l'appropriation. Mais ces deux récits publiés en Suisse ont fait l'objet de tirages restreints et leur parution est passée à peu près inaperçue en France. Personne n'imagine alors que Cendrars vient d'entreprendre sa recherche du temps perdu[6].

Une commande opportune est venue distraire le créateur de ses incertitudes. Elle émane de Lucien Vogel, le directeur de *Vu*, un magazine hebdomadaire à grande diffusion. Lancé en 1928, *Vu* a rencontré un succès immédiat en raison d'une maquette abondamment illustrée qui annonce *Match*. Vogel propose à Cendrars de faire un reportage sur la vie de Jean Galmot (1879-1928), affairiste et homme politique, qui vient de mourir à Cayenne dans des circonstances troublantes. Aurait-il été empoisonné ? Au début de 1930, Cendrars part enquêter à Monpazier, le village natal de Galmot en Dordogne, et il en rapporte « L'Affaire Galmot », un reportage qui paraît dans *Vu*, du 8 octobre au 10 décembre. Ces dix feuilletons marquent l'entrée dans la grande presse d'un écrivain dont les textes fréquentaient jusqu'alors les revues littéraires à tirage (comme à public) restreint. Aussitôt recueilli chez Grasset, le reportage devient *Rhum*. Cendrars n'aimait pas ce livre qui reste pourtant l'un de ses plus connus : *Rhum* penche trop du côté des vies romancées qui, à partir de 1925, ont déferlé chez les libraires par collections entières. Le premier, Plon a lancé « Le Roman des Grandes Existences », aussitôt suivi par « Vies des Hommes illustres » chez Gallimard. Le même filon sera exploité, entre autres, par « La Vie de bohème » chez Grasset, par « Les Grandes Vies aventureuses » chez Berger-Levrault ou, à nouveau chez Plon, par « Les Grandes Figures coloniales ». Par la suite, Cendrars s'en prendra vertement à cette inflation de biographies souvent

victimes d'une compilation hâtive, oscillant entre la platitude et l'enflure, mais ses reproches n'épargnent pas, en filigrane, sa vie de Galmot. En 1939, quand Paul Laffitte, son ancien patron aux Éditions de La Sirène, lui propose d'écrire une vie de François Villon, Cendrars s'y refuse en soulignant que « la vérité historique coupe les ailes au romancier, ou ses ficelles, et détraque tous ses effets ». Il est payé pour le savoir. Sa première entrée dans le monde du journalisme aura été parasitée par la vogue des vies romancées.

Cendrars se tourne alors vers son passé d'écriture pour mettre au point *Aujourd'hui*, un recueil de textes écrits entre 1917 et 1929. Le volume est composé autour du plus ancien d'entre eux, « Profond aujourd'hui », qui marque symboliquement ses débuts d'écrivain de la main gauche. Ce recueil composé, avec un soin rigoureux, en dix chapitres est essentiel pour suivre les étapes de la révolution — le mot est de Cendrars — qui, à partir de son amputation, a bouleversé sa relation à l'écriture. À sa sortie chez Grasset en 1931, *Aujourd'hui* a peu d'échos et son insuccès provoque l'amertume de l'essayiste qui se sent incompris. Mais, si précieux qu'il soit pour retracer l'aventure et les ambitions du créateur, *Aujourd'hui* se présente comme un bilan sans frayer de voies nouvelles. Par une étrange coïncidence ou par une encore plus troublante consécution, les deux années qui suivent la publication de cette somme de la main gauche sont marquées par la maladie, une maladie mal identifiée que Cendrars, dans ses propos privés, associe à un sort qu'une vieille femme lui aurait jeté au Brésil. À l'éditeur de *Vol à voiles* qui attend sa copie, il confie ne travailler qu'en cachette : « Écrire, lire, penser, parler m'est formellement interdit[7]. » C'est au sortir de cette période de désarroi que Cendrars fait sa seconde entrée dans la grande presse. Ce sera la bonne.

Un écrivain d'action

Tout porte à croire que le journalisme a été pour Cendrars, à ce moment-là, une sorte de délivrance. Comment mieux échapper à ses tourments intimes qu'en se jetant dans le tourbillon du monde ? Le remède, si l'on risque ce mot, aura été des plus efficace. Très vite, Cendrars prend place parmi les reporters qui comptent. D'avril à mai 1934, il donne à *Excelsior* « Les Gangsters de la maffia », un reportage en dix-huit livraisons, recueilli l'année suivante sous le titre *Panorama de la pègre*[8]. Mais c'est la rencontre avec Pierre Lazareff (1907-1972), le dynamique directeur de *Paris-Soir*, qui sera déterminante pour sa nouvelle carrière. Jean Prouvost, un industriel qui s'était pris de passion pour la presse, avait acheté, en 1930, un journal à la diffusion modeste pour en faire, dès l'année suivante, un « grand quotidien d'informations illustrées ». Grâce à Pierre Lazareff, un jeune journaliste promu « secrétaire général, chargé de la rédaction », la nouvelle formule de *Paris-Soir* voit son tirage augmenter dans des proportions considérables. Tout en remettant le feuilleton au goût du jour, les responsables du quotidien s'attachent la collaboration d'écrivains de premier plan. Une habile politique de « grandes signatures » attire vers *Paris-Soir* André Maurois, Colette, Jean Cocteau, Antoine de Saint-Exupéry ou Joseph Kessel, pour les transformer en grands reporters. Avec Cendrars, son aîné de vingt ans et surtout un écrivain dont il connaît intimement l'œuvre, Lazareff noue une amitié forte et féconde, à laquelle il saura rendre hommage : « Parmi les écrivains qui sont chers à mon cœur, Blaise Cendrars a une grande importance dans ma vie. Encore un écrivain qui est en même temps un écrivain d'action. J'aime autant ses récits plus ou moins autobiographiques que ses poèmes du *Transsibérien*. Tout chez Cendrars est à la fois biographique et mythique[9]. »

Deux grands reportages marquent les débuts de cette collaboration. Du 30 mai au 21 juin 1935, Cendrars prend part au voyage inaugural du paquebot *Normandie*, qui traverse l'Atlantique du Havre à New York. S'écartant de la vie mondaine que mènent à bord ses confrères, il voyage dans les soutes du « monstre », en compagnie des mécaniciens qui sont à

la manœuvre. Il transmet par téléphone ses papiers qui paraissent au jour le jour dans *Paris-Soir*. Au début de l'année suivante, il retourne aux États-Unis, cette fois sur la côte ouest, pour enquêter dans les studios d'Hollywood, « La Mecque du cinéma ». Le reportage paraît en neuf livraisons, entre le 31 mai et le 13 juin 1936. Jusqu'à la guerre, Cendrars reste un collaborateur régulier de *Paris-Soir* et de son supplément *Paris-Soir Dimanche*. Premier journal de la presse française à paraître le dimanche, ce dernier a été lancé le 22 décembre 1935. D'abord imprimé tête-bêche en complément de *Paris-Soir*, *Paris-Soir Dimanche* est transformé, dix-huit mois plus tard, en hebdomadaire à part entière. Le tirage de la nouvelle formule mise en vente dès le vendredi dépassera les deux millions d'exemplaires. Elle est propice à la présentation de récits brefs et — le jour du Seigneur oblige — un peu en marge de l'actualité quotidienne, ce qui convient parfaitement à Cendrars. Cinq des sept récits recueillis dans *Histoires vraies* y ont paru et c'est là que leur formule s'est mise au point. Cendrars écrira également dans d'autres organes du groupe Prouvost, comme *Match* et *Marie-Claire*. C'est à ce groupe qu'il aura confié la plupart des « histoires vraies » selon une ponctuation qui fait alterner, dans les mêmes colonnes, reportages, articles et nouvelles, sous la même signature, qui est tantôt celle d'un journaliste et tantôt celle d'un conteur. Rien d'étonnant donc si Cendrars apparaît aux yeux du lecteur de 1937 comme un grand reporter qui écrit *aussi* des « histoires vraies ».

Le désir d'écrire des nouvelles est ancien chez lui. Dès 1916, il dresse la table des matières d'un recueil intitulé *D'Oultremer à Indigo*[10]. Y figure notamment « Le Général Suter », première trace de ce qui deviendra *L'Or*. Le projet est resté dans les limbes mais le titre plaît à Cendrars qui le reprendra en 1940 pour le donner à un tout autre projet. En 1935, alors qu'il vient de se tourner vers le journalisme, il rédige un plan de travail sous le titre « Du Monde entier », une enseigne de bon augure puisqu'elle lui a déjà servi, en 1919, à recueillir ses trois grands poèmes, *Les Pâques à New York*, la *Prose du Transsibérien* et *Le*

Panama aux Éditions de la NRF. Ce plan comporte vingt rubriques dont les quatre premières sont issues d'articles qu'il vient de faire paraître sur l'actualité et l'ensemble est placé, avec éclectisme, sous le signe du voyage et de l'aventure cosmopolite : Dakar, l'Abyssinie, le Brésil…, où s'amorce la thématique des « histoires vraies ». Deux ans plus tard, en une année 1937 décidément pivotale, Cendrars a cinquante ans et sa place dans le monde de la presse est assurée. Depuis l'année précédente, il publie régulièrement des nouvelles qu'il songe désormais à recueillir. Sur la première page d'un petit cahier conservé dans ses dossiers[11], on peut lire : « I. II. III. IV. V. / *Paris-Soir* / Histoires vraies / 1er octobre 1937. » Un ambitieux programme de cinq volumes est détaillé sur la page suivante : « I Histoires vraies / II La Vie dangereuse / III D'Oultremer à Indigo / IV Archives de ma Tour d'Ivoire / V Sous la Croix du Sud. » Les pages suivantes recensent une douzaine de récits, avec titre et parfois sous-titre, projet de dédicace, une ébauche de plan et quelques mots de repère. L'ensemble se présente comme une entreprise concertée, une « série » selon le mot de Cendrars, à l'intérieur de laquelle la répartition des « histoires vraies » n'est pas fixée. Préparés conjointement, les deux premiers volumes sortiront à moins de sept mois d'intervalle, *Histoires vraies* en décembre 1937, *La Vie dangereuse* en juillet 1938. Le sommaire du premier n'a été établi qu'au dernier moment, comme le révèle un projet manuscrit non daté : « Table des matières // T. P. M. T. R. / L'Égoutier de Londres / Le Cercle du Diamant / Le Saint Inconnu / Un Sujet d'Opéra / Le Saint des Aviateurs / "Au Bidon de Sang". » « Un sujet d'opéra » prendra place dans *La Vie dangereuse* pour devenir « "La Femme aimée" », alors que « Le Saint des aviateurs » (saint Joseph de Cupertino) prépare « Un nouveau patron pour l'aviation », la deuxième partie du *Lotissement du ciel* (1949). Mais, quand Cendrars publie *Histoires vraies*, il n'a pas encore composé ces deux récits. Dans cette « Table » provisoire ne figurent en revanche ni « L'Actualité de demain », ni « En Transatlantique dans la forêt vierge ». Ces deux textes qui sont aussi les plus anciens du recueil semblent avoir

été repris *in extremis* pour en augmenter le volume, de toute évidence parce que le vivier des « histoires vraies » parues dans la presse était alors insuffisant. À proprement parler, ils précèdent le chantier du nouvelliste : « L'Actualité de demain » recycle une préface et, si l'on ose dire, une préface à la paresseuse (la moitié du texte étant faite de la longue citation d'un article de journal). Quant au second, il s'agit purement et simplement d'un faux reportage. Quand *Le Jour* publie « En paquebot transatlantique dans la forêt vierge » en 1935, non seulement Cendrars n'est pas retourné au Brésil depuis sept ans (il n'y retournera plus), mais surtout, la croisière à laquelle il invite les lecteurs, c'est dans sa documentation qu'il l'a faite et avec son imagination. Ce passionné du Brésil ne s'est jamais rendu en Amazonie.

Histoires vraies est le recueil le plus composite de la série qu'il inaugure, d'autant plus qu'il comporte également l'adaptation d'un récit d'Al Jennings (mais c'est le récit que fait Cendrars de sa rencontre avec l'ancien outlaw qui constitue la véritable « histoire vraie »). Ajoutons encore que « T. P. M. T. R. » est la seule des dix-sept « histoires vraies » que comporte l'ensemble de la série dans laquelle Cendrars ne se met pas lui-même en scène. *La Vie dangereuse* et *D'Oultremer à Indigo*, les deux volumes suivants, seront d'une cohérence plus forte, tous les récits qu'ils réunissent ayant paru dans la presse. Quant aux deux derniers recueils projetés par Cendrars, ils resteront sur le chantier. Les réticences de l'éditeur, la lassitude de l'écrivain et surtout le déclenchement de la guerre se sont conjugués pour avoir raison d'*Archives de ma Tour d'ivoire* et de *Sous la Croix du Sud*.

Du journal au recueil

Pour leur reprise en volume, la plupart des « histoires vraies » ont fait l'objet de nombreuses retouches et surtout d'expansions parfois importantes. C'est ainsi que « T. P. M. T. R. », la première d'entre elles, a

doublé de taille. Mais surtout ces nouvelles ont été pour ainsi dire déracinées puis transplantées dans un milieu nouveau. Imperceptible, la métamorphose est pourtant d'une grande portée. Nées dans la presse, ces histoires sont désormais recueillies en volume, ce qui modifie du tout au tout leur réception. Réunies, elles font mieux reconnaître l'écrivain « du monde entier » pour lequel leur auteur se donne volontiers. Avec la même familiarité, il conduit ses lecteurs à travers forêts vierges et révolutions, traversant avec aisance les océans, les époques et les milieux, attentif à débusquer sur son passage les secrets qui donnent du sel à l'existence. Mais surtout, en les faisant quitter leur premier domicile, le geste de recueil rend les « histoires vraies » à la littérature. Extraites du réseau serré d'actualités — informations politiques, faits divers ou photographies — dans lequel elles étaient prises, dégagées des signatures environnantes avec lesquelles il leur fallait cohabiter, ces nouvelles dialoguent désormais entre elles, ce qui révèle des affinités ou des contrastes qui se nouent en configurations imprévues. En laissant apparaître des pentes et des insistances que leur publication dans la presse ne laisse pas soupçonner, elles échappent à la pression de l'actualité pour composer un panorama dont les lignes de force — ou de hantise — n'appartiennent plus qu'au seul Cendrars.

Ce monde est reconnaissable entre tous. Jacques-Henry Lévesque, qui a suivi les conseils de son ami, le souligne avec un brin d'emphase dans son « Vient de paraître ». C'est le pouvoir d'évasion et de dépaysement des *Histoires vraies* qu'il met en évidence par une longue phrase sinueuse et labyrinthique, à la manière de Cendrars : « Du Havre à Vancouver avec le *Saint-Wandrille* et le voyage-express de son magnifique cercueil des eaux de Cuba à la plage de Miami, de la boue des tranchées de La Grenouillère dans la Somme à l'or des caves de la Banque d'Angleterre à Londres, du Select *Diamonds Club* de Rio de Janeiro au pauvre camp des chercheurs de diamants du *rio das Gardas,* des belles Sud-Américaines de Paris au petit sacristain de la cathédrale de Santiago del Chili, d'un cocktail-partie d'Hollywood à un meurtre dans un “Saloon”

de Dog-Town, des révolutions et révolutionnaires du Venezuela et du Mexique aux splendeurs et aux Indiens de la grande forêt amazonienne, nous vivons, grâce à Cendrars, dans un univers prodigieux, insolite, mais véridique. »

Que le monde qu'il découvre ici soit prodigieux et insolite, quel lecteur en douterait ? *Histoires vraies* tient de la galerie de phénomènes et du cabinet de curiosités. De sa baguette magique, le montreur suscite en sept tableaux l'odyssée d'un cercueil qui, jeté en haute mer, revient pourtant tout seul au port, les confessions hallucinées d'un légionnaire anglais qui a découvert le chemin secret conduisant des égouts de Londres au trésor de la Banque d'Angleterre, les maléfices d'un diamant bleu qui porte malheur à tous ceux qui le touchent, les prouesses aériennes d'un sacristain chilien apeuré par ses dons miraculeux, l'extravagante coïncidence qui permet à l'auteur de rencontrer à Hollywood le hors-la-loi dont il venait justement de traduire les Mémoires à Paris et qui lui offre en récompense son revolver, les prophéties d'un lointain héritier de Nostradamus qui prédit que le XXIe siècle sera celui de l'Amérique latine, une longue croisière somnambulique dans la forêt vierge brésilienne… Entrent dans la ronde des prodiges l'appel du large, la fièvre de la partance, l'ouverture à l'autre et à l'ailleurs, la nostalgie de la sainte Russie où le futur Cendrars a fait sans s'en douter son apprentissage de poète, la passion pour le Brésil dans lequel il a reconnu sa terre d'utopie, les stigmates de la guerre et partout le mal d'aimer, qui n'épargne même pas un personnage aussi fruste que Verdier, le capitaine de bord du *Saint-Wandrille*. Les enthousiasmes de Cendrars et ses hantises, ses ruminations et ses marottes, ses engouements et ses roueries, tout est là dans ce monde prodigieux et insolite. Mais véridique ? Le dernier terme de la triade proposée par Lévesque intrigue davantage et ramène au titre du volume. Qu'est-ce qui fait donc de ces histoires des *Histoires vraies* ?

La vérité vraie

« Histoire vraie » est, de toute évidence, une expression qui plaît à Cendrars. Il lui donne même, on l'a vu, trois emplois différents : il en fait d'abord une indication de genre qui accompagne chacune des nouvelles qu'il publie dans *Paris-Soir* et *Paris-Soir Dimanche*. Il la porte ensuite au titre de leur premier recueil, *Histoires vraies*, et la reprend pour désigner la « série » que ce volume forme avec *La Vie dangereuse* et *D'Oultremer à Indigo*, au risque de créer un peu d'embarras dans la référence. On tâchera donc de distinguer, dans l'ordre de leur apparition, les « histoires vraies », *Histoires vraies* et la série des « Histoires vraies »… Le conteur craignait-il que les présenter comme des « nouvelles » fût une source de confusion avec les « nouvelles » qu'un quotidien d'information a pour charge d'apporter à ses lecteurs ? Cherchait-il à séparer plus nettement journalisme et littérature dans sa production ? Mais ce qui retient l'attention, c'est bien l'exigence de vérité que ces « histoires vraies » — souvent si peu vraisemblables — portent à l'affiche. Lorsque Cendrars utilise l'indication générique pour la première fois, le 21 juin 1936, c'est pour présenter aux lecteurs de *Paris-Soir Dimanche* « Histoire vraie / Au Bidon de sang », un récit qui n'est pas de lui et qui est manifestement une fiction. Il reprend la formule à son compte, le 17 janvier 1937, pour publier dans le même journal « L'étrange club des T. P. M. T. R. / Histoire vraie de mer et d'aventure », dans laquelle on se souvient qu'il n'apparaît pas.

En prodiguant ses conseils à Jacques-Henry Lévesque, Cendrars n'oublie pas de lui fournir un argumentaire. Pourquoi histoires vraies ? « En répondant il faut mettre l'accent sur la vérité vraie de ces histoires, qui sont vraies, non seulement parce qu'elles sont en partie vécues, mais parce qu'elles sont arrivées comme ça et que c'est ainsi que je les avais enregistrées bien avant de les écrire — et avec une autre mémoire que la seule mémoire du cerveau [12]. » Admirable trouvaille que cette « vérité vraie » qui a dû plonger Lévesque dans la perplexité ! On ne saurait être

plus ambigu. Selon cette définition à ricochets, les nouvelles à la Cendrars se tiennent dans un espace indécis qui participe de l'autobiographie, du fait divers et de la fiction. À cet égard, « histoire » est un mot propice qui peut renvoyer à la réalité des faits comme au travail de l'imagination. Quant à mesurer le dosage de ces ingrédients, c'est une autre affaire. Dans une autre lettre à Lévesque, Cendrars le met en garde contre une lecture trop littéralement autobiographique de ses récits et il se réclame non sans humour d'un grand modèle : « La Fontaine déclare : “Voici les faits quiconque en soit l'auteur ; j'y mets du mien selon les occurrences ; c'est ma coutume ; et, sans telles licences, je quitterais la charge de conteur…” / C'est exactement cela[13]. »

Cette conception élastique du champ autobiographique et du contrat de lecture qu'elle requiert fait songer à la réplique faite par Cendrars à un journaliste qui lui demandait si Blaise Cendrars était bien son vrai nom : « C'est mon nom le plus vrai[14]. » Dans leur ordre, il en va de même des « histoires vraies » qui échappent à l'emprise des faits et au contrôle des lecteurs. Le journaliste aura sans doute pris cette mise au point pour une boutade, auquel cas il aurait eu tort. C'est une vérité de visionnaire que celle de Cendrars qui s'attache à lever les frontières qui séparent la vie, le rêve et l'écriture pour les faire entrer en osmose. En prenant délibérément le risque de passer pour un menteur, un bonimenteur ou un mythomane. La seule parole qui importe à ses yeux est une parole de vie, une parole qui rend vrai ce qu'elle profère. Cette vérité d'énonciation, à laquelle il prétend non seulement dans ses nouvelles (sans se dissimuler que leur réussite est inégale), mais dans toute son œuvre, caractérise le pseudonyme qu'il s'est construit à New York en 1912 : le « nom le plus vrai » révèle, entre braises et cendres, la vérité d'un homme dont le rythme intime est celui d'une suite de naissances et de morts, indissolublement liée à son travail d'écrivain, dans lequel alternent périodes d'invention et moments de crise, constats accablants d'impuissance et relances inespérées de la création. En somme, le réel est toujours à inventer pour celui qui professait : « Je crois à ce que j'écris, je

ne crois pas à ce qui m'entoure et dans quoi je trempe ma plume pour écrire[15]. »

Varions la métaphore : pour écrire, Cendrars a besoin de s'appuyer sur des pilotis. Des faits divers, comme l'étrange (et véridique) aventure d'un cercueil en mer, des souvenirs de guerre (quitte à les recomposer), des confidences faites par des amies sud-américaines dont il dérobe (ou brouille) l'identité, et toujours des livres, des quantités de livres de toutes sortes, pour celui qui tient la lecture pour une « opération magique de la conscience » et une source inépuisable de matériaux pour un écrivain. Quand il écoute les confessions d'Arthur Griffith, l'ancien égoutier, Cendrars a l'impression, non pas d'avoir fermé le livre qu'il lisait, mais d'en ouvrir un autre. Vertigineux tourbillon des signes : le récit de son compagnon lui « semble être aujourd'hui une histoire lue, comme tant d'autres histoires qui n'ont jamais été vécues, plutôt qu'une confession vraie ». Mais tout en laissant entendre que son univers est chiffré, le conteur se garde d'en livrer les clefs. Le plus souvent, elles sont multiples ou même faussées exprès. Entre le conteur et ses personnages, il arrive que les identités se troublent : des affinités s'esquissent entre lui et Griffith, l'homme au secret, Al Jennings, l'aventurier, ou le sacristain de Santiago, l'infirme. À l'école de La Fontaine, le conteur des « histoires vraies » bat selon sa fantaisie les cartes du temps, de l'espace ou de l'identité. L'éloge que fait Charles-Albert Cingria de *D'Oultremer à Indigo* résume toute la série : « C'est la lecture la plus orgiaquement parfumée d'élans frais de structure robuste à quoi, depuis vingt ans, nous ait convié la librairie française. J'appelle cela une séquence, une grande prose abécédaire de la vie[16]. »

Des nouvelles aux Mémoires

Lorsque paraît *D'Oultremer à Indigo*, troisième volume des « Histoires vraies », la guerre a déjà éclaté. C'est en correspondant de

guerre dans l'armée anglaise que Cendrars poursuit sa carrière de journaliste jusqu'à la débâcle. Suivront trois années de silence complet pour l'écrivain. Cendrars a quitté Paris et le journalisme pour se retirer à Aix-en-Provence, où il demeurera jusqu'à la fin du conflit. L'ancien combattant de la Grande Guerre confiera, dans *Bourlinguer*, que juin 1940 l'avait laissé stupide. La douleur et la rage hantent les correspondances, souvent quotidiennes, qu'il entretient d'Aix avec Jacques-Henry Lévesque, l'ami fidèle, avec Paul Desfeuilles, ancien bibliothécaire de la Chambre retiré à Mirefleurs dans le Puy-de-Dôme, et avec la comédienne Raymone, sa muse (parfois défaillante) depuis 1917. Partie en mai 1941 avec la troupe de Louis Jouvet pour une tournée en Amérique du Sud, elle est revenue seule, dès la fin de l'année, pour travailler à Paris. Cendrars lui écrit tous les jours, parfois plusieurs fois. Plongé « dans le silence de la nuit » pendant trois ans, il est incapable d'écrire et vit cette impuissance comme une malédiction. Il multiplie les projets sans en mener un seul à terme jusqu'au jour où son ami Édouard Peisson, le romancier de la mer, vient lui rendre une visite qui le bouleverse et déclenche son retour à l'écriture. C'était un 21 août 1943 que le début de *L'Homme foudroyé* a transfiguré en légende. Deux ans plus tard, la parution de ce premier volume de Mémoires va modifier en profondeur la réception des nouvelles.

Quand il découvre (ou reprend) *Histoires vraies*, le lecteur de 1945 n'est plus celui de 1937. Au-delà des bouleversements de toutes sortes qu'a provoqués la guerre, l'œuvre de Cendrars a pris un nouveau cours qui provoque un choc en retour sur ses livres précédents. C'est désormais à partir de *L'Homme foudroyé*, puis des trois volumes de Mémoires qui suivent à intervalles rapprochés[17], que le lecteur accède aux recueils de l'avant-guerre. Dans l'actualité, le grand reporter des années 1930 a cédé la place à un mémorialiste, et ce changement d'optique transforme la réception des nouvelles. Ce n'est plus sur un fond de reportages (et comme le jardin secret d'un reporter) que se détache la série des « histoires vraies » : elles apparaissent désormais comme les prémices

des rhapsodies nées de la guerre. En 1937, « L'Égoutier de Londres » faisait écho à un article sensationnel d'Emmanuel d'Astier sur « Le grand secret de la Banque de France », paru l'année précédente[18]. En 1945, lorsque Cendrars revient à Arthur Griffith, c'est pour voir dans l'« histoire vraie » qu'il lui consacrait l'amorce de *L'Homme foudroyé*. Il l'évoquera à nouveau et plus longuement dans *La Main coupée*. On multiplierait les exemples de ce renversement des perspectives qui dénoue les liens des nouvelles avec la presse. C'est ainsi que l'étrange aventure de « T. P. M. T. R. » ouvre à présent sur les croisières de *Bourlinguer*, que « Le saint inconnu » préfigure un autre ravi doté de pouvoirs surnaturels, le Joseph de Cupertino du *Lotissement du ciel*, que les sortilèges de la forêt vierge brésilienne révélés par « Le Cercle du diamant » et « En Transatlantique dans la forêt vierge » se voient réorchestrés dans « La Tour Eiffel sidérale ». En somme, ce qui dans l'avant-guerre était d'une certaine façon arraché à l'emprise du journalisme est devenu une des sources de la grande aventure des Mémoires.

À partir de la tétralogie de ces Mémoires « qui sont des Mémoires sans être des Mémoires », comme dit drôlement Cendrars dans ses entretiens avec Michel Manoll, une autre lecture des « histoires vraies » est devenue possible. Mais elle se fera lentement, comme en témoigne le jugement peu amène de t'Serstevens qui les confine dans l'univers du journalisme. Son jugement, il est vrai, est celui d'un contemporain de Cendrars, qui n'a pas eu accès aux archives de son ami. Révélées dans les années 1980, elles sont conservées aujourd'hui dans les Archives littéraires suisses, à Berne. Ces précieux dossiers, constitués par l'écrivain lui-même, permettent de mieux suivre le processus souvent sinueux de la création chez le poète, et la singulière dialectique de rumination, de panne et d'explosion qui la gouverne. Ce qui est longtemps apparu, même à des lecteurs favorables, comme une suite accidentée de textes soumis aux caprices de l'inspiration ou de la circonstance, ne cache plus aujourd'hui l'obstination souterraine dont ils proviennent et, surtout, la passion de l'écriture que les déclarations soigneusement iconoclastes du

poète ne laissaient guère soupçonner. Délibérément occultée par l'écran des légendes du bourlingueur ou de l'aventurier, cette passion n'a cessé de hanter Cendrars depuis ses débuts.

Tout en soulignant les liens qui unissent les « histoires vraies » à ses Mémoires, Blaise Cendrars ne confond pas les deux « séries ». En plein cœur de *L'Homme foudroyé*, alors qu'il évoque ses voyages automobiles sur la N 10, il renvoie le lecteur pour plus de détails aux trois volumes de ses « Histoires vraies », en ajoutant que cette série n'est pas terminée. La distinction qu'il établit entre les projets importe plus que l'annonce d'une suite qui ne se fera pas. Cendrars ne reprendra pas cette série, même si certains récits de *Trop c'est trop* comme « La grande copine » ou « Mort subite » semblent la prolonger en 1957. C'est l'écriture qui sépare les deux séries, et avant tout le principe rhapsodique qui est à l'œuvre dans les Mémoires. À première vue, les séries se présentent toutes deux comme des recueils mais, de l'une à l'autre, le recueil a changé de formule. Ce qui dans *Histoires vraies* relève d'une composition par analogies et contrastes s'est transformé en tissage de signes dans la tétralogie. Les récits recueillis et les divers épisodes qui les composent sont désormais unis par une sorte de kaléidoscopie du verbe, étendue à l'ensemble du recueil (et non aux récits séparés) à l'exemple des Écritures. Dans la composition en contrepoint de ses rhapsodies, Cendrars s'attache à transposer « la multiplicité des sens que présentent les mêmes paroles des saintes Écritures, et les significations diverses des figures vivantes ou insensibles dont Dieu a voulu se servir pour nous faire connaître ses desseins[19] ».

L'amant du secret des choses

Si l'aventure des « histoires vraies » est inséparable de la presse et surtout de *Paris-Soir*, on se gardera de la considérer comme un passe-temps de grand reporter ou un produit dérivé du journalisme. Il est

toutefois remarquable que Cendrars ne place pas le journaliste (qu'il est alors) auprès du poète, du romancier, de l'essayiste et du conteur, lorsqu'il recense ses avatars d'écrivain à Lévesque. Ce qui explique cette absence, plutôt qu'un jugement de valeur, est une différence d'ordre entre deux relations au verbe. L'auteur des « histoires vraies » maintient la prééminence de l'écriture sur l'événement, tandis que pour le reporter, c'est par état l'inverse. Dans une période de crise personnelle et de moindre élan créateur, le conteur a pris la relève du poète et du romancier pour faire droit à la littérature.

La guerre venue, Cendrars se reprochera d'avoir sacrifié son œuvre d'écrivain aux séductions du journalisme et de la vie parisienne. Dans ses correspondances, il se promet de ne plus revenir à Paris et de ne plus faire de journalisme. S'il regagne la capitale au début de 1950, il restera ferme sur le second point. Mais il ne reniera jamais ses « Histoires vraies ». Si la « série » a été délaissée par les lecteurs et la critique, à quelques récits près (dont le poignant « J'ai saigné » dans *La Vie dangereuse*), les raisons en sont d'abord éditoriales. Par une bien fâcheuse coïncidence, *D'Oultremer à Indigo* est sorti pendant la débâcle de 1940. Dès la fin de la guerre, en 1946, le projet de réunir les trois recueils en un gros volume tourne court[20]. Et l'année suivante, quand Grasset fait un nouveau tirage d'*Histoires vraies*, il ne tient pas compte des corrections souhaitées par Cendrars, qui s'agace de cette négligence. Et surtout la tétralogie des Mémoires, par sa force et sa nouveauté, a jeté de l'ombre sur des récits qui, pourtant, à bien des égards les préfigurent. Mais quand l'auteur de *L'Homme foudroyé* situe « le comput » de sa vie d'homme au mois d'octobre 1917, marquant ainsi sa naissance de poète de la main gauche, c'est sans coupure qu'il invite ses amis à considérer la suite de son œuvre : « Je tenais à leur fournir une date marquant le début de mon aventure d'homme, d'auteur des *Histoires vraies* et d'amant du secret des choses. »

---

1. Lettre à Jacques-Henry Lévesque du 23 décembre 1937, *Correspondance Cendrars-Lévesque 1924-1959*, Denoël (éd. M. Chefdor, 1995, p. 97).

2. *Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs* (1928), *Comment les Blancs sont d'anciens Noirs* (1930). L'ensemble des contes nègres de Cendrars a été réuni dans le tome X de ses *Œuvres complètes* (Denoël, coll. « Tout autour d'aujourd'hui », éd. Christine Le Quellec Cottier, 2005).

3. A. t'Serstevens, *L'Homme que fut Blaise Cendrars*, Denoël, 1972, p. 157.

4. *Le Jour*, 1er novembre 1935.

5. Respectivement aux Éditions du Verseau (1929) et chez Payot (1932), à Lausanne. Ces deux récits seront recueillis, en 1939, dans *Sous le signe de François Villon*, un recueil resté alors inédit (*Œuvres autobiographiques complètes*, sous la dir. de Claude Leroy, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 2013).

6. Sur l'expérience de la prochronie, voir notre notice à *Sous le signe de François Villon*, *ibid.*, p. 837-854.

7. Lettre à Sven Stelling-Michaud le 6 décembre 1931, *Écriture*, nº 11, 1975, p. 173.

8. Les reportages et les articles de Cendrars ont été recueillis dans le tome XIII de ses *Œuvres complètes* (*op. cit.*, éd. Myriam Boucharenc, 2006), à l'exception d'*Hollywood. La Mecque du cinéma* qui figure dans le tome III (éd. Francis Vanoye, 2001).

9. Yves Courrière, *Pierre Lazareff ou Le vagabond de l'actualité*, Gallimard, 1995, p. 244.

10. Sur l'histoire de ce volume, voir notre édition de *D'Oultremer à Indigo* chez Gallimard, « Folio », 1998.

11. Fonds Blaise Cendrars, Archives littéraires suisses, Berne.

12. Lettre déjà citée du 23 décembre 1937.

13. Lettre du 2 février 1945, *op. cit.*, p. 311. La citation est tirée de « La servante justifiée », *Contes et nouvelles en vers*, *Œuvres complètes* de La Fontaine (Bibliothèque de la Pléiade, 1991, p. 637).

14. Nino Frank, « Blaise Cendrars, l'homme le plus seul au monde », *Les Nouvelles littéraires*, 21 décembre 1929.

15. « Épinglés » (notes inédites), Lettres modernes - Minard, série « Blaise Cendrars » nº 5 (*Portraits de l'artiste*), Paris-Caen, 2003, p. 250.

16. *La Nouvelle Revue française*, 1er mai 1940.

17. *L'Homme foudroyé* (1945), *La Main coupée* (1946), *Bourlinguer* (1948) et *Le Lotissement du ciel* (1949) sont réunis dans les *Œuvres autobiographiques complètes* de Cendrars, Bibliothèque

de la Pléiade, 2 vol., 2013.

18. *Vu*, nº 441, 26 août 1936.

19. Citation prise chez l'abbé Faillon, auteur d'un livre fétiche pour Cendrars, *Monuments inédits sur l'Apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, publié par l'abbé Migne, aux Ateliers catholiques du Petit-Montrouge, 2 vol., 1848.

20. Les trois volumes d'« Histoires vraies » ont été réunis, pour la première fois, dans le tome VIII des *Œuvres complètes* (*op. cit.*, 2003).

HISTOIRES VRAIES

Les notes appelées par astérisque en bas de page sont de Blaise Cendrars.

Les notes appelées par chiffre supérieur sont de Claude Leroy et renvoient au Dossier critique, p. 275.

« T. P. M. T. R. »

à Mademoiselle A… de G… [1]

I

Le *Saint-Wandrille*[2] subissait un sacré coup de chien. Pris dans la tempête dès sa sortie du Havre, le lourd cargo avait été secoué jusque sur les côtes d'Amérique et personne ne se souvenait à bord d'avoir jamais fait pareille traversée. Et maintenant que l'on descendait droit dans le Sud depuis trois jours, le cargo embarquait des paquets d'eau à chaque vague de fond qui, le prenant par l'arrière, le soulevait, le freinait, le faisait rouler bord sur bord comme si chacune de ces vagues monstrueuses allait le tordre avant de le laisser couler sur place.

On était à la hauteur des côtes de la Floride mais l'on n'avançait pas, et tout le monde était impatient d'être rendu à La Havane, car tout le monde était fourbu.

On avait encore pris du retard depuis que l'on avait relevé le feu du cap Hatteras, et tous en avaient marre à cause de la mer démontée et de la chaleur qui était grande et commençait à se faire de plus en plus sentir dans les fonds.

II

La cloche venait de piquer midi.

— Oh, là, là, quelle Compagnie ! Il n'y a pas moyen de travailler…

Dans sa cabine, toute tonnante de l'assaut des vagues et dont le hublot était vissé à bloc, Verdier, le commissaire du bord, était en nage, malgré les deux ventilateurs qui lui hérissaient le poil à bout portant. Installé le torse nu devant sa machine à écrire, depuis le matin il travaillait avec acharnement et ne décolérait pas.

Il en était d'ailleurs ainsi depuis quinze ans que le commissaire Verdier était affecté à la ligne Le Havre-Vancouver, la ligne la plus longue de la Compagnie[3], chaque fois qu'il avait à dresser les états, les listes des passagers et de l'équipage, les feuilles de débarquement ou de connaissement et de douane, tous les imprimés qu'il faut remplir et qu'exigent les formalités et les chinoiseries de plus en plus compliquées à chaque escale de cette ligne de 12 000 milles qui en comporte tant, vu que le *Saint-Wandrille* touche dans une dizaine de pays à deux bonnes douzaines de ports, ou que le commissaire avait à rédiger son rapport de mer car cet homme désordonné s'y prenait toujours au dernier moment, passait les dernières nuits à écrire, houspillant son monde, gueulant dans tous les services pour mettre la main sur les paperasses ou les dossiers qu'il avait égarés, dont il avait soudainement un besoin urgent et qu'il jurait, quoi qu'on en dise, n'avoir jamais vus.

Verdier était un être brouillon, râleur, trépidant qui se croyait persécuté, jalousé, visé, et qui, lorsqu'il avait bu deux, trois cocktails au

bar, exposait sans vergogne ses rancœurs aux passagers. Alors, il racontait tout au long les mille injustices dont il prétendait avoir été victime de la part de la Compagnie, les avanies de toutes sortes que les bureaux lui avaient fait subir depuis le premier jour de son embarquement et il n'hésitait pas d'accuser ses collègues, qui avaient la chance de naviguer sur New York, de Dieu sait quels passe-droits et sombres intrigues qui avaient favorisé leur carrière tandis que lui, pauvre innocent (« *Oui, Monsieur, je suis un bêta, je vous le dis comme je le pense* »), s'esquintait le tempérament depuis le temps qu'il bourlinguait sur cette ligne de malheur, oublié, honni, moqué, mais faisant tout de même son devoir, tout son devoir, bien que sans espoir d'avancement.

Invariablement, ses jérémiades se terminaient toutes par un sonore : *Oh, là, là, quelle Compagnie !* ce qui était un cri, une plainte, mais aussi une espèce de juron et un défi par quoi cet homme évincé soulageait non seulement son cœur ulcéré, mais encore, par bravade, exprimait à haute voix la haine longtemps refoulée qu'il ressentait à l'égard de la Compagnie que Verdier rendait responsable de tous ses déboires, et même de celui d'être cocu, ce qui était le tourment secret de sa vie et le rendait enragé.

Justement, ce matin-là, Verdier était tout particulièrement en rogne. Alors qu'il était allé chercher chez l'écrivain une pièce comptable qui lui manquait, quelqu'un s'était introduit chez lui pour lui faire une blague (car il n'y a pas de sentiment secret à bord d'un cargo que les membres d'une équipe aussi étroitement liée par le métier et le genre de vie cloîtrée que l'on mène durant une longue campagne de mer, ne percent finalement à jour[(4)]), quelqu'un avait barboté la photo de sa femme accrochée au-dessus de son cadre pour la remplacer par un dépliant en couleurs représentant une cinquantaine de jolies filles de Hollywood en costume de bain, c'est-à-dire aux trois quarts nues, et que cette main criminelle avait fixé à la cloison par des punaises multicolores à tête en celluloïd, plantées, deux par deux, dans les yeux, les seins, les fesses, les genoux, les chevilles, les coudes, les épaules de chaque girl.

Ah ! pour une idée, c'était une idée diabolique, et proprement exécutée, et je revaudrai ça aux copains, se disait Verdier, en enfilant sa chemise pour se rendre au carré, car peu après la cloche, le gong du déjeuner avait retenti dans les coursives, je leur revaudrai ça tout à l'heure, à l'apéro. Mais, crénom, comment veut-on que je travaille avec ce satané tableau sous les yeux ?…

Le roulis faisait choir les dossiers qui encombraient l'étroite petite table du commissaire, et Verdier lui-même perdait l'équilibre en agrafant son surtout pour sortir [5].

III

Mais loin de pouvoir, comme il en avait eu envie, se venger sur ses camarades de l'avanie que l'un d'eux lui avait faite en lui dérobant la photo de sa femme, Verdier ne put même pas aller prendre l'apéritif ce matin-là.

En effet, comme il traversait le château avant pour se rendre au carré, il avait été pris dans un paquet de mer qui l'avait plaqué à la rambarde et comme il était là, cramponné de toutes ses forces à une manche à air, perdant pied, Émile, le mousse, qui perdait également pied sur le pont qui se dérobait, s'accrocha violemment à son bras en lui criant :

— Commissaire, venez, mais venez vite ! Le toubib vous…

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda Verdier en s'ébrouant, des tampons de cheveux sur les yeux, car sa casquette s'était envolée par-dessus bord.

— C'est pour le Bordelais. Il…

— Il a encore eu une crise ?

— Non, pas cette fois-ci. Mais le toubib dit que vous devez venir immédiatement. Il…

— Oh, là, là, quelle Compagnie ! on ne peut même pas prendre l'apéro ! Il ne pouvait pas crever, ton Bordelais ? Moi, j'ai autre chose à faire que de m'occuper de ce sac à vin. Allons, petit, viens et tiens-toi ferme[(6)].

Et suivi du mousse, que l'événement du bord surexcitait, Verdier fit demi-tour, poussa une porte de fer et s'engouffra dans une échelle à pic

qui descendait à la boulange.

IV

Qui a bu, boira.

À force d’avoir bu, bu et bu, et de continuer à boire malgré les menaces de mise à pied de la Compagnie, il en était mort, le boulanger du *Saint-Wandrille*, Jules, Désiré, Bienaimé, Auguste Quinquembois, dit le Bordelais, le plus joyeux drille et le boute-en-train de l’équipage. Il était mort une bouteille à la main, mais à son poste, devant son four allumé, terrassé par un coup de sang.

Marcelin, le docteur du bord, un jeune médecin, fluet et gauche comme une jeune fille, et dont c’était la première traversée, était désemparé[7]. Debout à la tête du moribond dont il avait fendu les oreilles pour le saigner, il regardait s’écouler lentement un épais sang noir qui allait faire flaque sous le caillebotis du plancher en se mêlant au gros rouge qui s’échappait du litron que le Bordelais avait instinctivement préservé dans sa chute en le serrant sur son cœur et dont le niveau baissait, car chaque embardée du navire faisait gicler le vin par le goulot.

— Alors ? demanda le commissaire en pénétrant dans le cabaneau. Alors, ce salaud est encore soûl ?

— Non, il est bien mort et il n’y a plus rien à faire, répondit Marcelin, défaillant.

Manifestement, le jeune docteur du bord luttait contre les nausées. Depuis le départ du Havre, il avait le mal de mer et il se sentait tout chose. D’ailleurs, il faisait une chaleur atroce dans le fournil[8].

— Allons, bon, cela ne va pas mieux, hein ? mais que diable, secouez-vous ! lui dit Verdier, en allant se placer aux pieds du mort. On ne peut pas le laisser là. Toi, Émile, rabats le couvercle du pétrin, et vous, docteur, aidez-moi, nous allons l'étendre là, il sera plus confortable.

Le mousse alla fermer le couvercle du pétrin et les deux officiers allongèrent le boulanger dessus, lui calant la tête avec une miche.

— Ce n'est pas tout ça, constata le commissaire, maintenant, dites-moi comment cela est arrivé ?

— C'est moi qui l'ai trouvé par terre, dit le mousse. J'étais venu relancer le Bordelais pour voir s'il n'y avait pas moyen d'avoir une portion de clafoutis. Il y en avait pour les passagers aujourd'hui et le Bordelais m'en avait promis parce que je lui avais donné un coup de main quand il s'était amené à bord, rond comme une bourrique. Vous savez bien qu'il s'est amené complètement schlass et qu'il n'a pas dessoûlé depuis Le Havre. Il chantait, mais il faisait son boulot ; il faisait du boucan, il chahutait, il était farce, mais il entretenait tout de même son four, et comme il y faisait ronfler un feu d'enfer, il avait une de ces soifs qui faisait qu'il n'arrêtait pas de boire. Jamais je ne l'ai vu comme ça. On ne pouvait même pas lui causer. Quand je suis rentré tout à l'heure, je l'ai vu rouler. Je croyais que c'était un coup de tangage qui l'avait flanqué par terre. Je l'ai d'abord appelé. Mais comme il ne rigolait pas, et qu'il ne disait rien, et qu'il ne bougeait plus, et que son visage était tout noir, j'ai pris peur et je m'en suis sauvé chercher le docteur. Après… je…

— Inutile d'aller prévenir « le vieux », fit Verdier, le commandant n'aime pas qu'on le dérange quand il est à table. Je lui remettrai mon rapport ce soir. Oh, là, là, quelle Compagnie ! Mais, dites donc, docteur, si j'ai mon rapport à faire, moi, vous, vous avez votre autopsie, c'est le règlement[9]. Ah, vous n'avez pas de veine pour un début. Oh, là, là, comme si le mauvais temps ne suffisait pas ! Quelle Compagnie ! Vous parlez d'une poisse ! Vous vous rendez compte de ce que les bureaux vont nous embêter avec une pareille histoire au rapport. Vrai, c'est de la guigne !

Et, s’adressant au mousse :

— Toi, Émile, c’est bien, tu peux t’en aller, nous avons du travail, le docteur et moi, mais tâche de la boucler. En passant, envoie-moi le maître d’équipage et dis-lui d’apporter le couffin et sa boîte à outils.

— Le grand couffin ?

— Oui, oh, il sait bien lequel ! Dis-lui aussi de ne pas oublier une paire de draps neufs car il était de la confrérie, ce pauvre fieux. Dis-lui que je lui signerai un bon, après.

V

À bord de chaque navire de la marine marchande, d’un long-courrier comme d’un cargo mixte ou même du plus vagabond des rafiots, il y a un beau cercueil, souvent de grand luxe, qui n’est pas destiné aux passagers, mais qui appartient en propre aux membres de l’équipage qui sont de la « *T. P. M. T. R.* »

La « *T. P. M. T. R.* » n’est pas un groupement politique, bien que beaucoup d’inscrits maritimes, et des plus rouges, en fassent partie ; c’est tout au contraire une amicale de marins dont le but est de garantir à ses adhérents le retour au pays natal et un enterrement décent en cas de mort en croisière ou dans un port étranger.

La « *T. P. M. T. R.* » est en somme une ligue anti-immersionniste et son succès va croissant, car il n’y a pas plus sentimentaux que les gens de mer, et nombreux sont parmi les navigateurs, les vieux loups de mer, et les marins qui ont bourlingué leur vie durant, et les plus aventureux et les plus insouciants parmi les matelots écervelés ou les chauffeurs qui ont la bougeotte et sont noceurs, ceux qui paient régulièrement leur cotisation à cette confrérie qui se charge de les ramener chez les leurs, au cimetière du village dont ils sont originaires, et pour qui les initiales « *T. P. M. T. R.* », loin d’être mystérieuses, sont une merveilleuse promesse qui les fait rêver puisque ces initiales signifient : « *Tu pars, mais tu reviendras !* »

Ainsi, à bord du *Saint-Wandrille*, ce sacré farceur et ce vieux plaisantin de Bordelais qui se fichait du monde, dont la malice ne craignait ni Dieu, ni diable et dont l’esprit éveillé était toujours prêt à

faire une espièglerie ou à se moquer de son prochain, avait été de son vivant le plus ardent propagandiste et l'adhérent le plus fidèle de la « *T. P. M. T. R.* », au point que l'argent de sa solde qui ne s'en allait pas en bouteilles de pinard, il le dépensait à adorner le cercueil du bord, n'ayant pas hésité à payer de sa poche, une fois, un douillet petit matelas pour en rembourrer le fond, une autre fois, l'ayant fait capitonner intérieurement de satin bleu, ou encore, ayant fait changer les poignées ordinaires par des poignées en argent massif frappées aux initiales de la confrérie et remplacer le couvercle de la bière, qui était plein, par un couvercle muni d'un regard fermé par une glace sans tain, si bien qu'à la longue, le cercueil du *Saint-Wandrille* était devenu un objet de parade, équipé d'accessoires aussi nombreux qu'inutiles et luxueux, et surchargé de décorations païennes aux angles et sur le pourtour : sirènes, dauphins, Neptune, déesses ; étoiles, soleil, ancres, coquillages, le tout en bronze doré, ce qui faisait jaser d'envie à bord de tous les autres cargos de la Compagnie et ce dont Jules, Désiré, Bienaimé, Auguste Quinquembois n'avait pas tiré un mince orgueil car le boulanger avait fini par se considérer, sinon comme le propriétaire, du moins comme le gardien légitime de l'objet fameux, et, comme la chambre mortuaire du *Saint-Wandrille* se trouvait être porte à porte avec le fournil, quand on n'entendait pas le Bordelais se démener à son pétrin, on était sûr de le trouver dans le dépôt funèbre en train d'astiquer ou de vernir la grande caisse en bois d'ébène, comme on entretient et pare et munit et révise continuellement à bord d'un navire le canot auquel un jour tout le monde peut devoir son salut.

VI

Étroitement enveloppé dans des draps blancs de touriste marqués au monogramme de la Compagnie[10], la tête serrée dans des bandelettes qui dissimulaient l'horrible incision du bistouri qui lui avait vidé le crâne et par laquelle la cervelle s'était écoulée, le Bordelais avait été placé dans le cercueil qu'il avait tant choyé, et maintenant, Tronche, le maître d'équipage, était en train de visser le riche couvercle sur lui — et c'est à peine si, par le regard vitré, on apercevait de profil le visage enflé et noir du boulanger, enfoui dans des dentelles funéraires[11].

L'autopsie, l'embaumement, la mise en bière avaient été une terrible corvée dans l'atmosphère suffocante du fournil et par le fort roulis, aussi les trois hommes s'étaient-ils dépêchés pour en avoir fini au plus vite avec cette triste besogne.

— Voici la nuit qui vient. Mais le plus dur nous reste à faire, vous ne croyez pas, docteur, dit le commissaire à Marcelin, car nous avons encore nos rapports à écrire, et si vous, vous ne pouvez pas mentionner tous les tatouages que ce saligaud avait sur la peau, en quels termes dois-je annoncer, moi, qu'il était ivre quand il est mort ? Mais ai-je seulement le droit de le préciser ? Oh, là, là, cela ne va pas être commode avec cette Compagnie ! Je ne voudrais tout de même pas faire honte à sa famille quand elle ira se présenter dans les bureaux pour avoir sa dépouille et chercher ses frusques. Ah, on en voit de drôles dans la marine ! Dis donc, Tronche, quand tu auras jeté ça à l'eau (le maître d'équipage venait de saisir un seau qui contenait les viscères et la cervelle du défunt), tu

viendras dans ma cabine pour l'inventaire. Tu apporteras son sac et son coffre. Et tu dois être là, j'ai besoin d'un témoin. C'est dans le règlement…

Mais ni le maître d'équipage, ni le docteur ne répondirent rien à Verdier. Marcelin, se sentant de plus en plus mal, se hâtait de ranger sa trousse, et Tronche, mâchant sa chique, s'éloignait déjà sur ses socques de bois, sa boîte à outils accrochée à l'épaule et le seau sanglant bringuebalant au bout de son bras.

— Ça sent drôlement ici, fit Verdier en allumant une cigarette. Vous venez ?

Les deux officiers sortirent en fermant soigneusement la porte.

Mais avant de se séparer au bout d'un couloir, le commissaire tapa sur l'épaule du docteur :

— Ne vous en faites pas, mon petit. Si vous êtes embarrassé pour votre rapport, peut-être qu'en cherchant bien je finirai par mettre la main sur un procès-verbal d'embaumement ou d'autopsie dans les vieux papiers du bord. Ça vous servira de modèle. À tout à l'heure, hein ?

Dehors, le vent était tombé, mais la mer était toujours démontée. Quand l'hélice du *Saint-Wandrille* tournait dans le vide, les vibrations de l'arbre de couche se transmettaient à toutes les surfaces du navire avant que le cargo ne retombât lourdement le nez dans la plume.

Dans son poste, un électricien appuya sur une manette et toutes les lumières du bord s'allumèrent toutes à la fois.

Au salon, un petit garçon feuilletait bien sagement un livre d'images.

Au bar, les rires, les verres s'entrechoquaient. Les passagers étaient contents. On serait bientôt arrivé. Dans quarante-huit heures [12]…

VII

Le lendemain matin, à la relève du quart, Tronche prit deux hommes de corvée et descendit avec eux au fournil pour transporter le cercueil dans la pièce à côté, Verdier lui ayant annoncé la veille au soir qu'il allait venir de grand matin apposer les scellés sur la porte de la chambre mortuaire.

Tronche était un silencieux, mais une brute. Néanmoins, quand, en se penchant pour soupeser le cercueil, il aperçut le visage du mort contre la glace sans tain du regard pratiqué dans le couvercle, Tronche eut un mouvement de recul.

— Nom de Dieu ! fit-il. Regardez, on dirait que le Bordelais veut sortir de son monument[13] !

Les deux matelots se précipitèrent. Ils n'en revenaient pas. Le visage enflé du Bordelais obstruait le carreau ; son nez s'aplatissait contre la vitre.

— Tu crois que ça va céder ? dit l'un.

— Tu vois bien qu'il bouge ! dit l'autre.

En effet, le visage du mort avait des petits soubresauts qui n'étaient pas dus au roulis du navire et dont on ne se rendait compte qu'à la longue, en fixant attentivement ce visage défiguré. Des petits tressaillements, comme si l'on avait pu suivre à l'œil nu l'action progressive de l'enflure qui le travaillait intérieurement, le poussaient, le pressaient, le faisaient de plus en plus s'écraser contre la plaque de verre.

— Je te dis que ça va péter, fit encore un des matelots au bout d’un moment.

— Vous n’êtes que des ballots, répliqua Tronche. Ce sont les gaz. Ça le retourne. Et puis, il fait trop chaud ici. Allons, dépêchons, on va le mettre à côté et il se tiendra tranquille, le pauvre type.

Alors, les trois hommes empoignèrent la bière et allèrent la porter dans le petit réduit qui servait de chambre mortuaire. Ils eurent beaucoup de mal car les portes étaient étroites et ce n’était pas facile de tourner avec cette longue caisse dans le couloir sans la mettre de champ ou sens dessus dessous, et puis, même à trois, le magnifique cercueil était beaucoup trop lourd [14]. Enfin, ils y parvinrent, sans l’avoir trop secoué, ni en avoir éraflé les belles dorures, et ils s’en retournèrent à leur boulot. Mais bientôt tout le bord sut que le Bordelais « travaillait » dans sa caisse et tout le monde d’accourir, qui de la chauffe, qui du poste avant, de la cambuse ou du pont, pour assister au phénomène. Le mousse rapporta la chose à la passerelle et le second qui était de quart fit prévenir le docteur et le commissaire.

VIII

Quand Verdier sortit de sa cabine, le ciel était d'un rose incandescent, et l'océan, quoique crêté d'écume, se détachait en noir sur ce fond lumineux. Dans la nuit, le vent avait sauté. Une forte brise du Sud rabattait la fumée sur le pont du *Saint-Wandrille*, mais les vagues brisaient toujours par l'arrière.

Tronche, qui guettait le commissaire à l'entrée d'une coursive, l'arrêta au passage :

— Je dois vous dire, chef, que le Bordelais ne se tient pas tranquille et que ça pourrait bien craquer.

— Tu n'es pas fou, non ? Et qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Oh, là, là !

— Venez voir…

Et le maître d'équipage, entraînant Verdier, lui expliquait :

— Moi, je vous dis que ce n'est pas un bon cercueil. Je parie que cette boîte à musique ne résistera pas. C'est plein de dorures, mais ça ne tiendra pas, vous savez…

Il y avait foule dans la chambre mortuaire où la chaleur était intolérable à cause de la proximité du four qui ronflait derrière la cloison. Les hommes qui voulaient voir se tassaient dans le couloir, devant la porte, et Verdier dut jouer des coudes pour pouvoir entrer dans l'étroite petite morgue où un cierge avait été allumé.

Le docteur était déjà là.

Armé d’un grossier vaporisateur, Marcelin désinfectait l’atmosphère de la pièce où se répandait une légère odeur, écœurante parce qu’elle était sucrée, de camphre et de pourriture.

— Qu’est-ce qu’il y a ? lui demanda Verdier.

— Je ne sais pas, lui répondit Marcelin. Il sent déjà et il est tout gonflé.

— Est-ce qu’il y a une fissure ? demanda le commissaire à Tronche qui, tombé sur les genoux et le nez sur la caisse, auscultait le cercueil en le cognant du doigt.

— Je ne sais pas, répondit le maître d’équipage. Je ne trouve rien et cela me paraît mieux ajusté que je ne l’aurais cru, mais, vous savez, je ne m’y fie pas, on ne sait jamais, c’est tout de même du travail de terriens. Tous ces trucs en or, c’est peut-être autant de planques pour cacher les défauts du bois. Il y a peut-être un trou dans la caisse.

— Un trou dans la caisse ! s’écria un mécanicien debout sur le seuil. Mais le nôtre, c’est le plus beau cercueil qu’a jamais navigué ! Tu dis des bêtises, le bosco, car tu sais bien que le Bordelais était toujours après, en train de la radouber, sa carlingue. C’était pas un boulanger, mais un calfat qu’on avait embarqué ! Ah, vous pouvez toujours la foutre à l’eau, elle flottera, cette grande caisse, c’est moi qui vous le dis.

— C’est peut-être bien ce qui va arriver, répondit Verdier. On ne peut pas garder ça à bord.

Ces paroles eurent le don de déchaîner la colère des hommes présents.

— Quoi ?...

— Qu’est-ce que vous dites ?...

— Vous allez le ficher à l’eau ?...

— Mais c’est un scandale !...

— Voyons, il est de la confrérie, le Bordelais, vous n’allez pas...

— On n’a pas idée d’enfermer les macchabées derrière le four à pain !...

— On voit bien qu'ils naviguent pas, les ingénieurs, ils n'en font jamais d'autres !

— Quelles vaches !...

— C'est toujours les mêmes qui trinquent !...

— La Compagnie, elle s'en balance, hein ?...

— Y en a que pour les actionnaires !...

— Vous n'allez pas le foutre à l'eau, tout de même !...

— Il faut que le Bordelais rentre au pays avec nous. On lui fera un bel enterrement, pas vrai, vous autres ?...

— Jules était de la « *T. P. M. T. R.* » *!...*

Et les protestations étaient unanimes et d'autant plus véhémentes.

Vu l'heure matinale, ils étaient tous là, ceux en bleu de chauffe, et ceux en maillot rayé, et aussi ceux en tablier, le cuisinier, le boucher, le magasinier, le nouveau mitron, et le maître d'hôtel et les garçons en bras de chemise, tous les gars protestaient à là pensée que l'on pourrait jeter par-dessus bord un pareil cercueil, et que leur bon vieux copain, Jules, Désiré, Bienaimé, Auguste Quinquembois, qui avait dépensé tant d'argent pour, ne reverrait peut-être pas le pays.

— Et que voulez-vous que j'y fasse, dit Verdier, si on ne peut pas le conserver à bord ? Le règlement est formel. Vous tenez à attraper le choléra ?...

Mais les protestations jaillissaient de plus belle et le commissaire commençait à se faire sérieusement enguirlander par l'équipage indigné, quand le boucher étendit les bras, fit un pas en avant et s'écria :

— Du calme, camarades ! J'ai une idée...

Le gros Fernand, le boucher, n'avait certes pas inventé la poudre, mais il jouissait d'une certaine autorité à bord à cause de sa force qui était prodigieuse.

— Commissaire, dit-il en se grattant derrière la nuque, commissaire... On ne va pas perdre un si beau cercueil, qui nous a coûté tant d'argent, pas ? Des fois, puisque le Bordelais remue, pourquoi est-ce que vous ne le mettriez pas au frigo ?...

Mais le commissaire haussa les épaules.
— Venez, docteur, nous allons en parler au commandant.
Et Verdier sortit.
Il était furieux.
« Têtes de bois, va, bande d'idiots, » pensait-il.
Et il se soulagea :
— Quelle Compagnie !

IX

Le commandant Delademeure n'aimait pas avoir d'histoires.

C'était un homme cordial, bienveillant, bon vivant même. Mais s'il était très fier de commander le *Saint Wandrille*, le cargo le plus moderne de la Compagnie, une belle barque de quinze mille tonnes, il pensait bien décrocher prochainement un commandement sur la ligne de New York, car, étant bien noté à la Compagnie, où son avancement avait été des plus rapides depuis la guerre, son ambition n'avait plus de bornes et tous les espoirs lui étaient permis. Mondain, brillant causeur, danseur inlassable, tout à la fois respectueux et entreprenant, il était la coqueluche de ses passagères car, sans conteste, ce commandant de quarante-deux ans avait beaucoup d'allure et d'élégance. C'était un bel officier.

Mais si selon une très forte tradition qui fait que contrairement aux Anglais, dont la correction est tout orientée vers les questions de service, et aux Allemands, dont les circonstances ne justifient pas toujours la morgue à tous les degrés, l'état-major d'un long-courrier français semble mettre son point d'honneur à dissimuler sa lourde responsabilité et sa tâche quotidienne techniquement si délicate, le commandant Delademeure n'avait pas l'air d'être au service d'une Compagnie quand il se conduisait en maître de maison courtois et empressé vis-à-vis de ses quarante passagers, les officiers du bord savaient combien « le vieux » pouvait être dur, cassant, voire terrible, pour une négligence ou une faute de service.

En l’occurrence, au sujet de l’immersion du dénommé Quinquembois, le commandant Delademeure donna la preuve non seulement de son autorité, mais de son savoir-faire car tout marin digne de ce nom se double d’un diplomate — et il est souvent plus difficile d’amadouer un équipage mécontent et surmené que de piloter un navire drossé par la tempête.

X

Dès qu'il avait eu vent des incidents de la matinée, le commandant Delademeure avait commencé par tancer d'importance son commissaire et son docteur qui l'avaient mis au courant, reprochant à Verdier son manque de sang-froid et ses paroles inconsidérées, qui « après avoir ameuté les hommes le faisaient les traiter, maintenant, de cabochards, ce qui est bien maladroit », et à Marcelin, son inexpérience, son incurie, sa négligence coupables d'avoir laissé le cercueil du boulanger « cuire toute la nuit devant le four » ; puis, il avait fait convoquer son maître d'équipage, les chefs des différents services du bord, une délégation de six membres de l'équipage, deux représentants de la « *T. P. M. T. R.* », plus Fernand, le boucher, et Émile, le mousse.

— Tronche, dit-il, quand tout son monde fut réuni dans la chambre des cartes, veille à parer la plage arrière. À tribord. Le vent d'est s'établit. Je prévois une embellie dans la soirée, la cérémonie pourra avoir lieu. J'ai donné mes ordres au second, va le voir…

Et ayant ainsi, dès le début, marqué son autorité, le commandant Delademeure, s'adressant aux hommes qui l'entouraient, leur dit :

— Mes amis, j'ai le regret de vous annoncer le décès de votre cher camarade Jules, Désiré, Bienaimé, Auguste Quinquembois, le boulanger du *Saint-Wandrille*, un fidèle serviteur de la Compagnie, mort à son poste en faisant son devoir durant cette dure tempête d'équinoxe que nous venons de subir. La cérémonie d'immersion de ce digne travailleur

aura lieu ce soir, au troisième quart, ainsi que je viens d'en donner l'ordre[15]…

Et, se tournant vers le mousse :

— Toi, Émile, continua le commandant, je t'ai désigné pour être de service à la drisse, pour le salut du drapeau. C'est un poste dangereux. La mer est grosse. Mais tu as bien mérité cet honneur dans cette affaire…

— Car il y a, paraît-il, une affaire du Bordelais ? enchaîna le commandant en s'adressant derechef à toute l'assemblée. Il paraît que le défunt « travaille ». Le docteur m'a fait son rapport. Votre camarade est mort d'un coup de sang. Il a été embaumé pour pouvoir être ramené en France. Mais voilà, son cercueil n'est pas étanche et en bas il fait trop chaud. Dans ces conditions nous ne pouvons pas le conserver à bord sans danger d'épidémie et nous ne pouvons pas non plus le débarquer demain à La Havane sans être mis en quarantaine, éprouver par conséquent de nouveaux retards et subir toute une kyrielle d'ennuis et de désagréments pour la Compagnie et nos passagers, sans parler du fait que pas un homme du bord ne pourrait descendre à terre, car vous connaissez tous la sévérité des autorités de Cuba. C'est pourquoi j'ai ordonné que la cérémonie d'immersion ait lieu tantôt, avant que nous ne pénétrions dans les eaux territoriales de l'île. Ai-je bien fait ?…

Et prenant alors à partie le boucher qui en resta tout éberlué, le commandant Delademeure lui dit familièrement :

— Assurément, dans votre suggestion de mettre le Bordelais au frigo, il y a une idée…, mais cette idée est irréalisable. Vous n'avez pas pensé au tort que cela ferait à la Compagnie et au bon renom de la France si cette histoire venait à se savoir et si le bruit se répandait à bord de nos concurrents étrangers que chez nous on fait voyager les morts dans la glacière, autant dire dans la soute aux vivres ! Vous comprenez bien que cela est impossible. Nous n'aurions pas un voyageur sur la ligne et nous devons défendre notre pavillon, aujourd'hui plus que jamais car les temps sont durs pour nous. Mais je vous promets d'intervenir personnellement auprès de la Compagnie pour qu'on nous octroie une autre chambrette,

par exemple, derrière l'infirmerie, car vous avez raison, ce n'est pas la place qui manque à bord…

— Maintenant, autre chose. Je voudrais encore dire un mot au sujet du cercueil de la « *T. P. M. T. R.* », reprit le commandant en se tournant vers les deux représentants de la confrérie. Comme vous, je regrette pour l'Amicale du bord la perte d'un objet aussi précieux. Le défunt, qui lui consacrait toutes ses économies pour l'embellir, l'entretenait avec un soin jaloux, mais aussi avec la plus grande piété. Il ne faut pas qu'un si bel exemple soit perdu, ni que s'oublie la vertu d'un si brave homme. Je vous demande donc, afin de perpétuer son souvenir à bord, de bien vouloir m'inscrire en tête de liste pour l'achat d'un nouveau cercueil aussi beau que le précédent, — et je crois savoir que le commissaire et le docteur ont également à cœur de participer à cet hommage en s'inscrivant chacun pour la somme de cent francs. D'autre part, après la cérémonie, je ferai faire une quête parmi nos passagers et je ne doute pas que ce premier capital recueilli ne vous facilitera la tâche de réaliser le but humanitaire que la « *T. P. M. T. R.* » poursuit — et de mieux tenir, malgré les revers et la fatalité, la promesse inscrite dans sa noble devise et gravée dans le cœur de chaque marin qui a l'amour du pays : « *Tu pars, mais tu reviendras !* »…

— Quelqu'un a-t-il une objection à me faire ou quelque chose d'autre à me proposer ? demanda le commandant après cette péroraison.

Et comme personne ne lui répondait, il dit au bout d'un moment et en tirant son livre de prières de sa poche :

— Allons, suivez-moi, je vais lui dire adieu.

XI

La fin de la traversée allait s'améliorant. Le temps s'était mis au beau et la cérémonie toujours si émouvante dans sa simplicité d'une immersion en haute mer, avait permis à de nombreux passagers de prendre d'intéressants instantanés. La collecte aussi avait été bonne. En somme, cette pénible histoire, qui aurait pu mal tourner, se terminait le mieux possible et pour une fois Verdier était content car, contrairement à son habitude, il n'avait eu aucun mal à rédiger son rapport, ayant eu l'idée de se servir des phrases prononcées par le commandant dans sa harangue : « *un digne travailleur* », « *un fidèle serviteur de la Compagnie* », « *mort à son poste en faisant son devoir* », pour faire part du décès du boulanger qu'autrement il n'aurait su comment annoncer aux bureaux sans craindre d'être blâmé par la suite et de s'exposer à des complications imprévisibles. Tout cela finissait bien.

... Ah, « le vieux », quel type ! Il nous a eus, le docteur et moi, mais c'est un brave homme, se disait le commissaire en glissant dans une grande enveloppe à l'adresse du siège social de la Compagnie les papiers qu'il venait de colliger. Puis, il trempa sa plume dans l'encrier et il remplit de sa plus belle écriture de fonctionnaire la formule imprimée du bordereau suivant :

BORDEREAU D'EXPÉDITION		
No	**ACTES**	**Visa à la réception**

1	Certificat de mort de *Quinquembois* (Jules, Désiré, Bienaimé, Auguste).	
2	Rapport d'embaumement.	
3	Procès-verbal d'immersion.	
4	Rapport du commissaire.	
5	Inventaire des effets personnels du défunt.	

Et il data cette pièce : « *A bord du* Saint-Wandrille, *le 29 mars 1936* » et il la signa en s'appliquant à bien réussir son paraphe qui était des plus compliqués.

Alors, il se frotta les mains de contentement et, tirant de dessous son buvard la photo de sa femme qu'il avait trouvée dans la poche du mort en le fouillant : « — Sale garce, dit-il, mais je t'aime… »

Et il alluma une cigarette et sortit sur le pont.

La vedette du pilote s'approchait.

Le port de La Havane pontonnait dans le lointain.

À la pomme du mât flottait le pavillon de la Compagnie et, plus bas, à la corne, claquaient dans le vent qui venait de terre le carré bleu et le carré jaune pour la demande de visite des autorités du port et du service médical qui délivrent la libre pratique.

XII

Le *Saint-Wandrille* avait déjà fait deux, trois nouveaux voyages du Havre à Vancouver, traversant à l'aller et au retour le canal de Panama, et personne ne pensait plus à bord au Bordelais et au triste sort qui lui était échu, quand, un jour, à l'escale de Cristobal, l'agent de la Compagnie à Colon monta à bord du cargo et remit au commandant une lourde enveloppe venant de la Direction à Paris.

Le commandant Delademeure n'eut pas plutôt jeté un coup d'œil sur la lettre d'accompagnement de cet envoi, que cet homme aimable poussa un juron et envoya Marius, le pilotin, chercher le commissaire avec ordre de venir d'urgence et de lui apporter le dossier du défunt boulanger, de Quinquembois.

— Monsieur ! tonna le commandant, dès que Verdier se présenta avec le dossier sous le bras. Monsieur, veuillez prendre connaissance de ceci et expliquez-vous. On nous colle dix mille dollars d'amende. On me décerne un blâme. Et vous, vous restez comptable d'une paire de draps que vous avez dérobés. Ah, vous en faites de belles !

Et le commandant mit sous les yeux du commissaire ahuri la lettre de la Direction, dont les principaux passages étaient cochés au crayon bleu.

Paris, le 11 novembre 1936 (16) .

LETTRE DE SERVICE 16.742.

La Direction de la Compagnie

au commandant du Saint-Wandrille

Veuillez prendre connaissance du rapport judiciaire des autorités américaines qui nous a été transmis par notre consul à New York et dont vous trouverez copie ci-joint.

Vous constaterez selon ce rapport :

1° qu'il s'agit d'un cercueil échoué par le flot sur la plage de Miami (Floride), le 1er avril 1936, à 7 heures du matin ;

2° que ledit cercueil, décoré de mythologies en cuivre doré, était intact et paraissait comme neuf, d'où l'on peut conclure qu'il n'a pas dû séjourner longtemps dans l'eau ;

3° que les poignées en argent dudit cercueil étaient frappées aux initiales suivantes : « T. P. M. T. R. » ;

4° qu'une fois ouvert, et ce, en présence du juge de paix et du médecin légiste de Miami, ledit cercueil contenait le cadavre d'un homme, manifestement un marin d'après ses tatouages, récemment décédé et qui avait subi une intervention chirurgicale « post-mortem » en vue d'embaumement ;

5° que ledit cadavre de marin était enveloppé dans des draps neufs de qualité touriste, marqués au monogramme de la Compagnie, ce qui permet de conclure que ce cadavre anonyme, sans plaque d'identité et sans autres signes distinctifs que ses tatouages en français, a été immergé par un navire appartenant à la Compagnie et croisant, fin mars, au large de la Floride ;

6° que d'après un tatouage difficile à déchiffrer parce qu'ancien et entamé par l'incision du ventre, ledit marin inconnu devait s'appeler Robert Durnand ou Dournand ou Dournour[17] ;

7° que ledit cercueil ne contenait pas de lest à l'intérieur, ni traces de lest à l'extérieur, ou que ce lest avait été mal arrimé ;

8° que pour contravention aux règlements internationaux et aux ordonnances maritimes américaines qui interdisent

l'immersion d'un mort dans les eaux territoriales, la Compagnie est condamnée à 10 000 dollars d'amende.

Après enquête et recherches dans nos services au sujet du mort échoué à Miami et identifié comme appartenant à la Compagnie, grâce aux draps dans lesquels il était enveloppé, draps de classe touriste et qui portaient notre marque, il ne peut s'agir que de Quinquembois (Jules, Désiré, Bienaimé, Auguste), décédé à bord du Saint-Wandrille *et dont vous nous avez annoncé l'immersion dans votre rapport de mer, à la date du 29 mars 1936, aucune autre unité de la Compagnie ne naviguant dans ces parages à cette époque-là.*

Pour ces motifs et vu la négligence apportée à l'immersion et le désordre qui semble régner dans les services à bord du Saint-Wandrille*, la Direction inflige un blâme à son commandant ainsi qu'au commissaire du bord qui a disposé d'une paire de draps sans établir un bon de sortie correspondant, draps neufs de touriste, dont le commissaire reste comptable vis-à-vis de la Compagnie.*

Mais, comme un doute subsiste, votre rapport de mer étant en contradiction sur plus d'un point avec les constatations faites par les autorités de Miami, vous voudrez bien nous préciser dans un nouveau rapport :

a) le point exact d'immersion ;

b) pourquoi le cercueil n'a pas été lesté comme le prescrivent l'usage et les règlements ?

c) comment il est possible qu'un cercueil, immergé au large de Cuba, s'échoue trois jours plus tard sur la plage de Miami (Floride) ?

d) et comment il se peut faire que les autorités de Miami nous donnent comme nom présumé du défunt celui de Robert

Durnand ou Dournand ou Doumour, noms qui ne figurent sur aucune liste de la Compagnie, ni dans aucun rôle, de 1900 à 1936 [(18)] ?

Nous attirons particulièrement votre attention sur ce dernier point qui peut éventuellement permettre à la Compagnie de faire appel du jugement de Miami et de faire lever l'amende qui vous frappe. Dans ce but, vous êtes prié de vous livrer à une enquête très sévère à bord pour voir si vous ne trouvez pas trace du boulanger disparu et si le dénommé Robert Durnand ou Dournand ou Dournour ne serait pas un passager clandestin ?

Pour la Direction
signé : (Illisible).

N. B. — *En ce qui concerne la tolérance accordée par la Compagnie aux membres navigants de la* T. P. M. T. R., *d'embarquer à bord de ses unités un cercueil qui leur appartient en propre, la Compagnie n'acceptera plus, à partir de ce jour, qu'un cercueil de plomb.*

(*Avis — à faire afficher*.)

— Oh, là, là, quelle histoire ! fit Verdier, atterré. La Compagnie…

— Assez ! dit le commandant. Assez de vos jérémiades. Ce n'est pas de saison. Vous pensez bien que je n'accepte pas le blâme que l'on veut m'infliger — pas plus que l'amende, d'ailleurs. Allons, commissaire, expliquez-vous.

— Mais, commandant, que voulez-vous que je vous dise ? Je ne comprends pas. Je suis accablé. De quels draps s'agit-il ? Je n'ai jamais rien volé. Ce sont les bureaux qui m'en veulent. Je vous assure que je n'ai jamais voulu vous faire croire que… On a mis le Bordelais dans sa caisse.

C'était pénible. On était pressé. Je ne me souviens pas. Il est possible que…

— Voyons, Verdier, du calme. Nous n'allons pas nous laisser faire par les bureaux. Nous allons leur répondre, que diable, les moucher. Voyez-vous ça, il faut que je retrouve trace du boulanger ! Un certificat de décès en bonne et due forme ne leur suffit pas, maintenant — et que font-ils de ma signature ? Mais je vais mettre la moitié de l'équipage dans les cales, faire épousseter les soutes, passer au crible jusqu'aux cendres du fournil, prélever échantillons des balayures et les leur adresser à Paris, à fin d'analyse ! Je vous donne ma parole que cette affaire n'est pas terminée et que je leur donnerai du fil à retordre. Ah, ils veulent de la paperasserie, eh bien, ils en auront, à la Direction ! Et pour commencer vous allez me faire le plaisir, commissaire, de dresser l'inventaire détaillé de la lingerie et de ne leur faire grâce d'aucun torchon. Ah, il manque une paire de draps à bord et le désordre y est maître…

Le commandant Delademeure était indigné. Mais bientôt il se reprit :

— Dites-moi, Verdier, à votre avis, c'est bien le cercueil de Quinquembois qui s'est échoué à Miami ?

— Oh, pour cela, commandant, il n'y a pas de doute. Le cercueil du *Saint-Wandrille* était unique dans la marine. Voyez le rapport du juge. C'était une idée du Bordelais. Il n'y en avait pas un autre avec des mythologies. Je le reconnais. C'est bien le nôtre.

— Mais alors, pourquoi est-ce qu'il n'a pas été lesté ?

— Mais, commandant, il était si lourd que sept hommes suffirent à peine pour le monter sur le pont. Jamais je n'aurais pu croire qu'il allait flotter. Souvenez-vous, la mer était démontée. D'ailleurs, tout le monde croyait qu'il avait un trou. Souvenez-vous, ça sentait fort. J'étais convaincu qu'il allait couler. La caisse n'était pas étanche.

— C'est vrai, dit le commandant, je me souviens ; on a fait vite parce qu'il faisait gros temps et que tout le monde était vanné. Mais on aurait dû se méfier parce qu'on ne prend jamais assez de précautions avec la mer et parce que ce sacré farceur de Bordelais qui était toujours après sa

caisse devait être un fameux calfat ! Mais vous n'êtes pas responsable de ça, Verdier. C'est le second que j'avais chargé de l'immersion et si le capitaine Justin a cru bon de ne pas devoir lester, c'est qu'en effet le cercueil était lourd. Tout de même, c'est inouï qu'il ait été porté à la côte, et jusqu'en Floride ! Il y avait un fameux vent d'est ce jour-là et puis, cette mer est pleine de courants ; néanmoins, j'ai peine à croire que le drôle ait navigué droit sur Miami. Non, vous le voyez, notre Quinquembois, en train de godiller ?

— Peut-être que ce sont les gaz qui l'ont fait flotter ?

— Ah, vous croyez ça, vous ? J'ai toujours pensé que notre jeune docteur avait dû rater l'embaumement. Quel dommage qu'il ne soit plus à bord, j'aurais été curieux d'avoir son avis. Mais à propos, quel est ce tatouage : Durnand, Dournant, Robert Dournour qu'il avait sur le ventre ?

— Oh, là, là ! Mais des tatouages, il en avait partout, commandant. Je me souviens même d'avoir dit à Marcelin qu'il ne pourrait les relever tous, sans cela son rapport aurait été d'un salé, je ne vous dis que ça, mon commandant, et vous savez qu'il était plutôt timide, notre jeune docteur… Ah, mais j'y suis !…

— Quoi donc ?

— Mais ce tatouage, ce tatouage sur le ventre… Oh, là, là… mais ce qu'ils sont rigolos, les Américains, ah !… Mais, commandant, Robert Durnand, ou Dournant, ou Robert Dournour, comme vous venez de dire, mais c'est…

— C'est ?…

— Eh bien, oui… Imaginez-vous que le Bordelais avait un tatouage sur le ventre, autour du pubis, et qui n'était pas facile à déchiffrer à cause des poils. Oh, là, là… mais c'est tordant… Quelle Compagnie !… Robert Dournour… Mais c'est « *Robinet d'amour* » qu'il faut lire… C'est donc bien lui… Quinquembois !

XIII

Quatre jours plus tard, le *Saint-Wandrille* sortait du port de La Havane et la côte de Cuba commençait à s'estomper dans son sillage quand le second, qui était de quart, vit monter le commandant Delademeure sur la passerelle.

— Justin, lui dit le commandant, faites bien attention, je voudrais relever le point exact où le Bordelais a été immergé, car cette histoire me turlupine. Savez-vous ce que j'ai calculé ? Immergé le 29 mars au soir, dans ces parages et échoué le 1er avril au matin à Miami, tenez, cela fait une moyenne de 5,4 nœuds. Ah, le bougre, c'est incroyable.

— En effet, commandant, c'est inimaginable. Mais ce qui m'épate, moi, c'est qu'il soit revenu.

— Comment ça, revenu ?

— Bien oui, commandant, selon la promesse de la « *T. P. M. T. R.* » : *« Tu pars, mais tu reviendras ! »*

L’Égoutier de Londres

à Madame Lucienne Petit

I

Quand j'étais à la Légion [19], au front, je me souviens que, durant les longues veillées d'armes, les hommes aimaient bien parler de la prison de Sidi-bel-Abbès, surtout les anciens, les vrais de vrais, qui nous arrivaient d'Afrique ; ils ne tarissaient pas de détails sur la construction de cette fameuse prison, unique au monde, parce que moulée d'un seul bloc, « *le bloc de béton le plus formidable de l'univers, plus épais que Gibraltar !* », affirmaient-ils avec orgueil.

Et ils se vantaient : « C'est nous, ceux de la Légion, qui avons construit ça, et nous l'avons fait pour nous. »

Et ils en étaient fiers, fiers de leur prison car, à les entendre, la prison de Sidi-bel-Abbès, la prison de la Légion, avait son secret.

Nous autres, les bleus, engagés volontaires pour la durée de la guerre, qui en portions l'uniforme, mais qui ne connaissions rien de la Légion, sinon son renom mauvais et glorieux, nous, dont pas un d'entre nous n'avait jamais mis les pieds à Sidi-Bel-Abbès pour la simple raison que, quoique étrangers, nous étions tous parisiens au « 3e *Déménageur* », ainsi qu'on avait baptisé notre régiment de marche, rattaché au camp retranché de Paris, mais qui, dès le premier jour, et sans cesse alerté, avait servi de bouche-trou et de tampon de Creil à Albert et de la Marne à la Somme, durant la course à la mer du Nord, nous écoutions stupéfaits les vieux légionnaires nous parler avec amour de leur prison.

Malgré leurs galons avachis à force d'avoir été arrachés et recousus durant les avatars de leur longue carrière militaire et malgré les

prestigieuses médailles exotiques, il se dégageait plutôt une odeur de chiourme qu'un parfum de belle aventure de cette troupe de vieux braves qui étaient venus nous rejoindre en renfort ou pour nous encadrer, — et leur dégaine, leur habitude de terribles soûlographies, leur cafard, leur « coup de bambou », leur voix de rogomme, leurs refrains et leurs chansons, leur gueule ravagée, leur rire, leurs tics, leurs manies, leur cynisme, leurs vantardises dotaient ces soldats légendaires, mais tout de même des enfants perdus, d'une sinistre grandeur, faite, à nos yeux incrédules, de ridicule et d'héroïsme, de répulsion et d'envie.

Certes, nous n'avions pas eu besoin de la présence parmi nous de cette bande de desperados pour découvrir l'envers de la figure du soldat, car, en moins de trois mois, les premières horreurs de la guerre avaient déjà marqué nombre d'adolescents de flétrissures pires que des plaies béantes ou que des cicatrices, et j'avais vu plus d'un visage parmi mes jeunes camarades se fermer comme un masque sur un intolérable, un douloureux secret (je n'avais d'ailleurs qu'à m'interroger moi-même pour savoir que mon cœur n'était plus qu'un petit tas de cendres sous lequel deux, trois braises[20] couvaient qui allaient se consumant tout en me faisant un mal mortel) ; néanmoins, l'arrivée de ces têtes brûlées retour d'Afrique, de ces survivants de je ne sais quelles infernales campagnes coloniales, de je ne sais quelles criminelles expéditions punitives dans l'extrême Sud, qui étaient montés en ligne comme nous commencions à crever de misère et de honte dans les tranchées, nous fit un bien à tous, car chacun de ces damnés, ça se voyait, était moralement dépouillé de tout, orgueilleux et solitaire ; et c'est leur abominable moral d'hommes d'action, pour ne pas dire d'hommes de main, ou encore de héros désenchantés et revenus de tout, beaucoup plus que leur esprit de corps, auquel ils semblaient si manifestement, si exagérément tenir, qui nous servit d'exemple, à nous, jeunes écervelés, enthousiastes ou j'menfichistes : étudiants, poètes, peintres, journalistes, écrivains, acteurs, artistes de cinéma ou de cirque, fils de banquiers, de manufacturiers, d'ingénieurs, d'architectes célèbres ou ouvriers : coiffeur,

tailleur, coupeur, maroquinier, tapissier, relieur, bottier ; ou rigolos ou gigolos : chasseurs de restaurant, garçons de café, employés d'hôtel, musiciens de boîte de nuit, camelots, bonimenteurs, anarchistes, socialistes, révolutionnaires, rentiers, chauffeurs d'automobile, coureurs cyclistes, boxeurs, turfistes, aviateurs, noctambules, noceurs, amateurs, dilettantes, danseurs mondains ; des Montmartrois, des Boulevardiers, des Montparnos, des blagueurs et des farceurs, voire des fumistes dont se composait notre IIIe Régiment de marche de la Légion étrangère, le régiment le plus parisien de tous les régiments de l'armée française, et le plus intellectuel de tous, en somme un régiment de luxe — ce qu'on nous fit bien vite comprendre en nous opposant partout et toujours à la Garde prussienne chaque fois que ce corps d'élite, et le mieux dressé (*gedrillt !*) de l'armée allemande, donnait.

II

Parmi ces lascars de la vieille Légion, il en était un qui marquait particulièrement mal et qui fut naturellement attribué à mon escouade. C’était un être méprisant, vindicatif, taciturne. Il s’appelait Griffith, Arthur Griffith[(21)], et il était Anglais, mais de cette espèce d’Anglais hystériques, tout en nerfs, en migraines, en mélancolies, en refoulements, avec des accès d’humour glacial, tout aussi soudains que rageurs. Le soir de son arrivée, Griffith était chancelant. Cet homme était malade. Ce vieux légionnaire paraissait épuisé, à bout. Et comme pour lors nous tenions la tranchée de la Grenouillère où nous étions dans l’eau jusqu’au ventre, et bien que ce type m’inquiétât, je lui avais offert de partager ma cagna, creusée dans un talus et où brûlait un bon feu.

— Hé ! de quoi qu’tu t’mêles, cabot ? m’avait-il répondu, et il s’en était allé se fourrer dans un trou individuel abandonné depuis longtemps parce que mal orienté et plein de boue, où je l’entendis d’abord jeter sac, fourniment et fusil, puis s’affaler en jurant et en sacrant de nombreux *Goddam !* et des *Blade !*

La Grenouillère[(22)] était un sale coin. Dans la journée, on y recevait des petits obus de marine et, la nuit, on y était exposé aux coups de main des patrouilles ennemies qui tentaient de venir nous surprendre en barque. C’est que ce petit poste perdu, poussé le plus avant possible dans les marais et le seul élément de tranchée établi sur la rive gauche du canal de la Somme, prenait sur l’autre rive le principal boyau des Allemands en enfilade, et les feux bien ajustés de nos guetteurs gênaient leur

ravitaillement et leurs relèves. En outre, comme nous ne disposions pas de mitrailleuse à la section franche, j'avais fait installer, à l'insu même de nos officiers et bien dissimulés dans une caponnière, parmi les roseaux, une canardière et dix-sept lebels, montés en batterie sur un châssis et qu'un homme faisait partir d'un seul coup, à l'aide d'une tringle de fer ou levier, par intermittence, et aux heures les plus irrégulières du jour et de la nuit. Le tout était pointé sur une passerelle volante dont on apercevait à la lunette une extrémité boutant la rive droite du canal, bien loin derrière les lignes, dans la direction de Péronne. Comme nous tirions à hausse perdue, je ne sais pas si cette batterie clandestine faisait beaucoup de mal aux Allemands, mais sa décharge, au ras de l'eau, et que le poilu de garde à la caponnière lâchait à volonté, souvent par cafard, et, plus souvent encore, tout simplement pour tuer le temps, faisait un tel boucan et réveillait la nuit des échos d'une telle stridence entre les rives que les veilleurs des autres sections, qui n'étaient pas au courant de notre traquenard, se demandaient quel pouvait bien être cet engin mystérieux, cette arme inconnue qui donnait tout à coup de la voix dans le secteur, et s'ils en avaient la chair de poule, cela leur mettait du cœur au ventre d'entendre ce vertigineux mélisme partir de chez nous.

Cette nuit-là, donc, son tour étant arrivé d'être de garde, et moi, pas rassuré du tout de savoir un nouveau venu, un malade et, de surcroît, un gringalet (Griffith était un tout petit bout d'homme) de fonction dans un poste aussi scabreux, j'allai faire un tour à la caponnière pour voir comment se comportait l'Anglais. Je trouvai mon loustic tout nu, sa baïonnette à la main, et qui plongeait et qui replongeait dans la tourbière et qui s'écria en me voyant venir :

— Goddam ! caporal, c'est rien bath, non ? Je parie qu'y a plein d'anguilles dans l'fond !

Avec Rossi[(23)], un hercule de foire velu comme un ours, une grande gueule qui ne trouvait pas les tranchées assez profondes pour sa taille, et qui se carapatait dans le premier trou venu, et qui ne voulait plus en sortir tant qu'on restait en première ligne ; avec Meyrowitz, un poète

yiddish de la rue des Rosiers, un malin, qui se prétendait anyctalope et qui avait réussi à se faire délivrer par le toubib du régiment un certificat médical l'exemptant de tout service de nuit ; avec Coquoz, liftier à l'hôtel Meurice, un délicat, mais aussi notre souffre-douleur, parce que, chaque fois qu'il y avait un coup dur, il faisait pour de bon dans sa culotte ; avec Goy, un contremaître de chez Gaveau, le plus bel homme de la compagnie, gai, alerte, entreprenant, toujours chantonnant, toujours sifflotant dans la journée et qui ne paraissait pas s'en faire, mais qui était somnambule, ce qui faisait que les nuits de pleine lune il se mettait à courir dans le « *no man's land* », à danser devant les barbelés, lançant des grenades à main dans toutes les mares où l'astre nocturne se mirait et criblant les étoiles de coups de fusil ; avec ceux-là et avec bien d'autres pauvres bougres qui m'en avaient fait voir de toute sorte et qui étaient déjà évacués, morts, réformés ou portés disparus, j'avais toujours eu une fameuse collection de phénomènes dans mon équipe, mais un pareil oiseau comme ce numéro qui me radinait d'Afrique, non, jamais encore je n'avais vu un hurluberlu comparable à cet agité de Griffith.

Dans le civil, avant de venir s'échouer à la Légion, Griffith avait été égoutier et il était alors un bon petit fonctionnaire de la Ville de Londres, ponctuel et consciencieux, ainsi qu'il devait me le laisser entendre par la suite. Mais le jour où il me raconta l'aventure dont il avait été le héros à la Banque d'Angleterre, je compris qu'il y avait eu de quoi le rendre piqué.

On le serait devenu à moins.

III

C’était en décembre 1914 que Griffith avait refusé de partager ma cagna pour accomplir ses premières prouesses dans une tourbière de la Somme et c’est fin juin 1915, alors que nous occupions, dans le parc du château de Tilloloy, un secteur pépère au point que les plus dégourdis couchaient sous la tente, que cet original vint s’aliter dans mon gourbi et, pour une fois que nous étions bien tranquilles dans de la verdure, trouva le moyen d’être emporté en quelques jours par une mauvaise fièvre.

S’il me fit alors des demi-confidences, ce n’est pas que nous étions devenus amis, ni même copains, un Anglais ne se livre pas aussi facilement et Griffith était, de nature, un bourru, mais, entre-temps, nous avions fait les attaques du mois de mai au nord d’Arras[24] — Notre-Dame de Lorette, les ouvrages blancs, la crête de Vimy, le cimetière de Souchez, les dernières bicoques de Carency — et il y avait eu un tel massacre que forcément les rares échappés à cette boucherie se serraient instinctivement les coudes et faisaient un peu bande à part dans ce grand va-et-vient de cinglés, d’éclopés, de récupérés, de nouveaux renforts, de raclures du dépôt, de toute une mouscaille de jean-foutre qui nous arrivaient, nous tombaient pêle-mêle dessus, se débinaient avec une bonne blessure, cavalaient dare-dare, rerappliquaient.

Je ne puis même pas parler de camaraderie entre Griffith et moi, ce solitaire était par trop méprisant, mais je savais que l’homme m’était attaché. Pourquoi ? Ah ! ça, fichtre, je n’en sais rien, par exemple ! Peut-être tout simplement parce que je semblais ne pas remarquer ses

excentricités et qu'en tout cas, je n'y attachais aucune importance, ou encore parce que nous avions tous les deux un commun goût du risque. En effet, chaque fois que je partais en patrouille, cet animal de Griffith se démerdait pour sortir avec moi, et alors il se collait à moi, marchait dans mon ombre, imitait tous mes mouvements, se couchait, se levait, rampait, impatient, nerveux, un peu trop surexcité peut-être, car il flairait le danger, mais prêt à se jeter en avant.

J'aimais bien patrouiller avec lui, car, en patrouille, notre entente était parfaite ; mais une fois rentrés, cela ne durait pas. D'ailleurs, personne ne pouvait s'entendre longtemps avec Griffith qui avait un caractère difficile et ombrageux, aussi personne ne l'aimait-il. Il n'était pas liant, pas causant. Il se tenait volontairement à l'écart, fumant sa pipe, hostile, et il ne desserrait les dents que pour gueuler. Je n'ai jamais entendu quelqu'un d'aussi mal embouché que lui, et quand Griffith remettait en place un malabar qui avait essayé de le charrier, ou un tire-au-flanc, qui avait voulu le faire marcher, ou quand il se mettait à râler après le jus, le tabac ou le rabiot de pinard dont il surveillait fébrilement la distribution, ce petit bout d'homme taciturne et morose était étourdissant, tant par sa verve, sa rage, sa violence exagérée que par l'inattendu de ses invectives qui sortaient à jet continu, par le pittoresque de son vocabulaire farci de gros jurons de palefrenier et d'énormes cochonneries, par la drôlerie de son accent inimitable, mi-partie cockney et bellevillois. Par contre, personne ne peut se vanter d'avoir jamais entendu ce vieux légionnaire se plaindre, ni d'avoir vu ce soldat épuisé broncher ou bien flancher, ou reculer devant une corvée, ou avoir une défaillance ; et durant tout ce long hiver qu'il passa avec nous et quel que fût son état de santé toujours aussi mauvais que le premier jour, jamais cet homme chancelant ne consentit à se faire porter malade — et surtout pas quand, sentant sa fin prochaine, il se glissa un soir dans mon gourbi, me disant :

— J'prends ta place, caporal, hein ? J'm'couche. C'est bath chez toi, y n'y manque qu'un pot d'fleurs. Tu n'diras rien à personne, tu craches,

hein, et tu m'le jures ? Moi, j'suis fini, j'vas crever et j'voudrais qu'on m'foute la paix pour m'barrer en douce. T'as compris ?

IV

À Tilloloy, comme le secteur était calme, on restait des quinze, vingt jours en ligne. On n'y entendait jamais un coup de fusil et très rarement le canon, de l'obusier, qui tapait à midi sur Beuvraignes, à notre droite[25]. En face, on ne voyait pas les Boches, qui étaient quelque part devant Roye, dans une immense plaine toute plantée de betteraves montées en graine.

Le secteur avait été aménagé d'avance, avec des abris profonds et des tranchées bien défilées. Il y avait un sacré progrès, tout avait été prévu, tout était installé, fin prêt, et même le ravitaillement nous arrivait en première ligne à dos de bourricots ! Il ne nous restait plus rien à faire.

Vraiment, tout le monde se la coulait douce, à Tilloloy, et les hommes qui ne bricolaient sur les fusées et les douilles d'obus pour les transformer en objets-souvenirs (bagues, breloques, porte-plume, presse-papiers, cache-pot, etc., en aluminium et cuivre assortis) ou qui n'étaient absorbés par leur correspondance amoureuse, jouaient-ils aux cartes à longueur de journée, pionçaient ferme, engraissaient. Griffith pouvait donc rester couché dans ma guitoune sans que personne ne s'occupât de lui ou ne remarquât son absence. Les nouveaux étaient bons pour assurer le service. D'ailleurs, les deux sentinelles que je plaçais, par consigne beaucoup plus que par acquit de conscience, la nuit, à un créneau, étaient là pour la frime.

Le secteur était tranquille depuis des mois et toute cette région des confins de l'Oise et de la Marne, que les journaux appelaient la charnière

du front parce que le front s'y incurvait du nord à l'est, était surtout son point mort. Il ne s'y passait jamais rien.

J'ai déjà mentionné que des hommes couchaient sous la tente, à Tilloloy. D'autres passaient la nuit à la belle étoile, sous les frondaisons du parc. Moi-même, j'avais établi mon gourbi sous un hêtre rouge dont les branches retombaient jusqu'au sol, au milieu des herbes folles d'une pelouse, devant le château. Il y avait encore beaucoup de très beaux arbres dans ce grand parc dévasté. Mais le château était par terre. Il avait été incendié l'autre été. Et voici que c'était encore une fois l'été et qu'il faisait bon vivre. Les journées étaient splendides.

Je me souviens de Tilloloy comme d'un heureux séjour dans une oasis. Pour la première fois depuis le début de la guerre, j'avais rouvert un livre. Je lisais. C'était *L'Autre Monde*, voyage imaginaire aux régions de la lune, du soleil et au royaume des oiseaux, par Cyrano de Bergerac[26]. C'était une édition ancienne que j'avais ramassée dans une maison soufflée par un obus, au Quesnoy, et depuis le mois de novembre, je trimbalais ce bouquin dans mon sac.

Quelle chose étonnante que la lecture ! Griffith ne me gênait pas. Il ne bougeait pas, sinon pour bourrer sa pipe et battre le briquet. De temps en temps, je lui versais à boire — un bon coup de rouge — ou alors j'étendais le bras pour lui tâter le pouls, et je me replongeais dans mon livre. Les journées s'écoulaient rapidement.

Quelle chose étonnante que la lecture qui abolit le temps, transvase l'espace vertigineux sans pour cela suspendre le souffle, ni ravir la vie au lecteur ! On est emporté sur un tapis volant. Le bonnet enchanté de Fortunatus[27] vous coiffe la tête. On se croit invisible, absent, bien qu'étant partout présent, même là, fébrile, ce livre à la main, que l'on dévore, que l'on mange des yeux comme dans une opération de magie blanche, pour se nourrir l'esprit[28].

Et la lecture est en effet une opération magique de la conscience[29] qui révèle une des facultés les plus méconnues de l'homme et qui lui confère un grand pouvoir : la faculté de la bilocation et le pouvoir de

s'isoler, de s'abstraire, de sortir de sa propre vie sans perdre contact avec la vie, bref, de communier avec tout, même quand on ne croit plus à rien.

Je n'en veux pour preuve que ce qui se passait dans ce fragile, dans cet éphémère abri de branchages dressé dans le pli des lèvres d'une gueule infernale grande ouverte et prête à l'engloutir d'un moment à l'autre, où un homme, qui lisait sans avoir l'air de se douter de rien, était silencieux et comme absent, où l'autre homme, qui mourait, du fait d'une trouble agonie qui l'entraînait, l'emportait, l'égarait ailleurs, réussissait néanmoins à rejoindre l'esprit vagabond, mais lucide de son compagnon.

Ainsi, quand la nuit tombait et que j'étais obligé d'interrompre ma lecture dans le noir, qu'il m'était interdit de faire de la lumière, même d'allumer une pauvre petite bougie à cause de la proximité de l'ennemi, et que je n'arrivais pas à dormir de la nuit, vu que j'en avais perdu l'habitude dans ce grand remue-ménage de la guerre, et que Griffith, pour ne pas s'endormir et tomber du coup dans le gouffre qu'il sentait s'ouvrir sous lui dans la ténèbre, se mettait soudainement à parler de sa vie, j'avais l'impression, non pas d'avoir fermé mon livre, mais d'en avoir ouvert un autre, un peu plus sonore que celui que j'avais dévoré des yeux dans la journée — et c'est pourquoi l'émotion qui se dégageait pour moi de ces paroles que je suivais dans le noir, je l'ai enregistrée cérébralement et n'en ai gardé aucun souvenir sentimental.

Aussi ce récit me semble être aujourd'hui une histoire lue, comme tant d'autres histoires qui n'ont jamais été vécues, plutôt qu'une confession vraie. Et pourtant, le lieu, le moment, l'action de cet épisode réel font que je ne puis douter plus longtemps des dernières paroles d'un moribond dont, chaque fois qu'il battait le briquet pour rallumer sa pipe, je voyais les paupières se rétrécir comme peau de chagrin et dont l'œil dilaté et de plus en plus fixe reflétait la lueur de ma cigarette chaque fois que je me penchais sur lui pour le faire boire ou lui tâter le pouls.

Et, jusqu'à la fin, nous n'avons pas cessé de fumer, Griffith et moi — lui sa pipe, moi mes cigarettes — comme si nous avions échangé, selon un code secret, des signaux lumineux dans le noir.

V

L'histoire de Griffith n'a rien de pathétique. Ce qu'il y avait de navrant, c'était qu'il me la racontait en rigolant, comme un type qui s'en fout pas mal.

— Tu comprends, qu'il me disait, la vie, c'est pas une combine ! C'est un d'ces trucs qu'tu n'y piges rien. C'est comme ces farceuses d'mécaniques dans les bistros. Plus qu'tu y mets des sous et moins qu't'en as. Des fois, ça t'crache plein la main d'jetons, alors tu t'envoies un verre au comptoir, quéqu'chose d'tassé, de bien raide. Mais malheur ! si tu r'mets ça avec c'te pute d'machine, c'est fini. Elle raque plus. Y a rien à faire. Et comme addition, t'es fadé. Elle t'a eu !

Comme il avait la fièvre, je ne puis reproduire *in extenso* tous les discours qu'il m'a tenus, nuit après nuit, durant une longue semaine d'agonie, ni donner une idée du désordre dans lequel tout cela lui revenait ; je vais donc essayer de résumer le plus simplement possible l'aventure de Griffith à la Banque d'Angleterre.

Ce qui, après tant d'années, le turlupinait le plus et qu'il n'arrivait pas encore à comprendre, c'était que le lord-gouverneur ne l'avait pas reçu séance tenante, la première fois que Griffith s'était présenté à la Banque. Et non seulement on ne l'avait pas reçu, mais c'est tout juste si on ne l'avait pas jeté dehors, lui qui leur apportait une communication de première importance, lui qui était venu bénévolement au lieu de garder sa découverte pour soi, lui qui aurait pu faire sauter la banque sans en parler à personne !

Cela s’était passé bien avant la guerre. Griffith avait alors trente-cinq ans. Aujourd’hui il en avait cinquante. Mais alors il était déjà tout aussi buté qu’aujourd’hui, et comme il avait son idée de derrière la tête et qu’il n’avait eu confiance qu’en M. le Gouverneur pour arranger son affaire, il avait dû revenir à la charge durant des semaines et des mois, supporter toutes sortes d’avanies, intriguer, insister, se faire chasser, se faire coffrer, revenir encore, passer pour un maboule avant d’avoir obtenu audience de Son Excellence, lord *So and So*.

Griffith prétendait qu’il avait calculé son coup d’avance et qu’il ne s’était pas emballé du moment qu’il détenait un secret d’État. Ce secret était sa chance. Un gouverneur de la Banque d’Angleterre n’est pas bête à ce point, il n’aurait pas pu lui refuser indéfiniment l’audience qu’il avait sollicitée avec tant d’entêtement. N’étaient-ils pas collègues après tout, puisque lui-même était fonctionnaire ? On n’avait qu’à aller aux renseignements. Il était bien noté. Consciencieux dans son travail, depuis quinze ans déjà égoutier de la ville de Londres, on lui avait confié le secteur le plus ancien, le plus compliqué, le plus malaisé d’accès, le plus malsain, mais aussi le plus important du réseau de la ville, puisque son poste était dans le collecteur de la City.

C’était même un damné labyrinthe que son secteur, et on aurait pu s’y perdre dans un dédale de passages sans issue, de souterrains qui n’aboutissaient pas, de conduits surannés, de tunnels désaffectés, de galeries qui dataient d’un autre âge, d’oubliettes en ruines, de puits comblés, de prises d’air aveuglées, de murs de soutènement qu’on ne pouvait franchir et qui vous faisaient faire demi-tour, de culs-de-sac obscurs comme des *in pace*, — et quand on veut revenir sur ses pas, on se fourvoie dans d’étroites canalisations qui ne tardent pas à s’étrangler, à se nouer, à se lover, à boucler la boucle, et si on passe outre, on s’égare dans des cheminements dangereux, dans des glissières qui serpentent Dieu sait comme et qui mènent Dieu sait où — mais lui, comme la taupe la taupinière, il connaissait tous les coins et les recoins de son secteur à force de l’avoir exploré dans tous les sens, d’abord par simple curiosité,

puis par goût de la découverte, au point qu'il y allait même le dimanche pour être seul et pouvoir fouiner partout sans témoins, ce dont il témoignait d'une gloriole incommensurable.

C'était du moins ce qu'il avait étalé et affecté avec une espèce de triomphe à l'égard de Sa Seigneurie dès le début de cette audience que le gouverneur de la Banque d'Angleterre avait fini par accorder à un simple égoutier, et comme lord *So and So*, qui n'arrivait pas à deviner sous le flot de ses paroles le but secret d'un visiteur si peu protocolaire, marquait quelque regret d'avoir écouté ce petit bout d'homme prolixe, désinvolte, rusé, provocant même et, somme toute, assez inquiétant, qui lui faisait perdre son temps et qui commençait à lui faire perdre patience, Griffith, qui guettait l'effet que ses phrases astucieuses produiraient, en avait profité pour porter au noble lord un coup direct.

— My lord, lui avait-il déclaré tout de go, je parie une semaine de mon salaire qu'aucun de vos larbins dorés qui m'ont fait tant de chichis avant de me laisser venir à vous, ne s'y retrouverait si on l'enfermait une heure dans mon égout, mais, parole d'honneur, je parie une annuité de vos émoluments de gouverneur que malgré vos portes de fer, vos grilles électrifiées, vos serrures de sûreté, vos sonnettes d'alarme, une armée de factionnaires, de policemen, de soldats en armes dans les caves et sur les toits, plus tout le tremblement que vous voudrez pour vous mettre en état de défense, je vous parie que vous ne m'empêcherez pas de pénétrer dans le trésor de la Banque d'Angleterre et de me vautrer dans vos réserves d'or. Topez là ! Je vous y donne rendez-vous demain, à midi.

— Tu m'croiras p't'être, caporal ? Ce lord, qu'était pas con[30], il a accepté mon pari. Et l'lendemain, à midi tapant, quand y s'sont amenés, les peigne-cul, et d'la police, et des soldats, et des surveillants, et des zèbres qu'étaient tous d'la boîte, et des huiles d'la haute finance, et qu'mon lord il a introduit la clef et qu'il a poussé la porte du trésor, dis-le voir, mon pote, qui qu'c'est qui y-z-ont trouvé s'frottant les fesses dans

l'fric de Sa Gracieuse Majesté, et qui aurait pu en bouffer d'leur sale pognon ? C'était ma pomme, mon prince, et y-z-ont tous pu m'voir, comme tu m'vois, sauf qu'j'rigolais comme une baleine et qu'eux, y m'z'yeutaient. Ah ! merde, alors ! Ça n'était pas du cinéma ; c'était même plus fortiche qu'du Fantômas ! Y n'en r'venaient pas, les pontes. Et y en avait dans la bande qui m'auraient zigouillé, les vaches. Mais y m'ont pas paumé. Mon lord, y m'a pris par le bras et y m'a emmené. On s'est enfermés tous les deux dans son cabinet. Y voulait pas qu'on nous dérange. C'est à ça qu'j'voulais en v'nir, moi. Et ça n'a pas traîné. On s'est parlé comme des copains et tout d'suite on a été d'accord. J't'l'ai dit, y n'était pas con, l'mec. J'me marrais. Mais j'lui ai donné ma parole d'ne jamais rien dire. J'l'ai juré. Et y faut qu'j'claque pour t'parler d'ça, t'sais…

VI

Naturellement, je ne lui ai pas posé de questions ; mais moi, qui suis le seul témoin de son agonie, je puis assurer à lord *So and So* que même dans le délire de la fièvre, mon légionnaire ne m'en a pas dit plus long.

Ainsi, à moins d'un prodigieux hasard, personne ne saura jamais par quel mystérieux passage qu'il avait eu la chance de découvrir en explorant son égout ce type étonnant avait réussi à s'introduire, comme il l'avait annoncé, malgré la garde alertée et à l'insu de tous, dans le trésor de la Banque d'Angleterre.

Car c'est bien là ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette histoire : jamais on n'a pu savoir par où ce satané Griffith était passé, et ce vieux cabochard s'est toujours refusé de dire à qui que ce soit son secret.

Même lord *So and So* n'en sait rien.

Durant leur entretien dans le cabinet du gouverneur et alors que lord *So and So* lui faisait tour à tour les menaces les plus terribles et les promesses des plus somptueuses récompenses pour le faire parler, Griffith s'était borné à lui répondre :

— Patron, moi, j'ai eu ma chance. Je ne vous demande qu'une pension de mille livres par an. Cela me suffira pour voyager. Mais pourquoi voulez-vous qu'un autre n'ait pas la même chance que moi, si, par hasard, il découvre ce passage après moi ? Par où je suis passé un autre doit pouvoir passer. Je vous jure que je ne dirai jamais rien à personne. Ma parole doit vous suffire. Foi d'égoutier !

Finalement, lord *So and So* avait cédé, le laissant sortir de la Banque à la condition expresse que jamais plus Griffith ne remettrait de son vivant les pieds en Angleterre.

Et Griffith a tenu parole. Il n’a rien dit et il est mort à la Légion.

VII

Depuis la fin de la guerre, chaque fois que je vais à Londres, je ne puis me promener dans les rues animées de la City sans penser à ce passage secret qui conduit des égouts à l'or[31] de la Banque d'Angleterre et, par association d'idées et de souvenirs, il me revient qu'au front, alors que je n'étais qu'un bleu parmi d'autres bleus, les anciens de la vieille Légion, qui nous arrivaient d'Afrique, aimaient bien nous épater en nous parlant de la prison de Sidi-bel-Abbès, de « leur » mirifique prison dont ils étaient si fiers et qui, chuchotaient-ils, avait son secret.

Ce secret, tout le monde finit par en entendre parler à la Légion, mais personne, à moins d'être condamné à mort, ne peut savoir jusqu'à quel point il est vrai. D'après ce que l'on raconte, il paraîtrait que lorsque les vieux légionnaires ont construit la prison de Sidi-bel-Abbès, « *ce bloc de béton le plus formidable de l'univers, plus épais que Gibraltar !* » comme ils s'en vantent, ils auraient aménagé dans son épaisseur une fissure, une étroite coulée qui, de la cellule des condamnés à mort, mène mystérieusement à la liberté…

C'est le passage de « *la Belle* » !

On a voulu sonder les murs. Mais il faut être désespéré pour en trouver l'entrée, et puis l'issue, et savoir courir la chance, sa dernière chance.

Le Cercle du diamant

à Madame Paulette Ichon

I

On reconnaît un diamant bleu, dit le diamant du Brésil, au fait que certaines pierres, plus particulièrement pleines de feu, reluisent la nuit bien qu'elles ne soient touchées par aucune source de lumière.

Je parle d'un diamant brut, tel qu'on le trouve dans la caillasse ou *cascalho*[(32)], sur le bord de la rivière, après un de ces violents orages comme il en éclate quotidiennement en fin de soirée à l'approche de la saison des pluies dans cette zone torride de la grande forêt brésilienne, quand les noires nuées de la tornade qui s'éloigne obstruent le ciel et rendent la nuit tropicale absolument opaque, impénétrable.

C'est alors que l'on peut voir dans les tas de cailloux et de sable amoncelés dans la journée par les chercheurs de diamants sur la rive droite de cette rivière perdue aux confins des forêts vierges de Matto Grosso et de Goyaz, et qui a nom de *rio das Garças*, c'est-à-dire la rivière des Aigrettes, une pierre reluire dans l'obscurité, se nimber d'un cercle phosphorescent, émettre une douce lumière bleue.

C'est un diamant qui vient de naître…

*

Mise à nu, lavée par les cataractes d'eau chaude qui viennent de tomber du ciel pendant des heures, cette pierre unique qu'il n'est pas exceptionnel du tout de voir ainsi briller dans le noir de la nuit, il semble

qu'elle ait été tout naturellement dépouillée de sa gangue terreuse. Et comme, d'autre part, il n'est pas rare, même en plein jour, de voir briller d'autres pierres décortiquées dans l'eau de la rivière, des diamants déposés à même la vase du fond, d'où ils scintillent entre les remous, surtout dans la pénombre et en amont des grosses roches qui tiennent tête au courant, il ne faudrait pas conclure que le métier de chercheur de diamants est un métier de fainéant qui enrichit son homme.

C'est tout au contraire un des métiers les plus exténuants, les plus décevants qui soient.

Le chercheur de diamants vit la plupart du temps dans un tel état de dénuement que beaucoup ne possèdent même pas en propre l'écuelle en bois de *tambu*[(33)], l'humble, le primitif instrument sans lequel ils ne peuvent rien, vu qu'il leur sert « à laver » tout le long du jour la caillasse, les sables, la boue diamantifère dans lesquels ils cherchent fortune — et c'est pour la possession d'un de ces vulgaires ustensiles, beaucoup plus que pour lutter ensemble contre les dangers de la brousse, que tant de compagnons de misère s'associent à deux ou trois et que de plus nombreux encore font bande à part.

Et cette boue, ces sables, cette caillasse, il faut les extraire, les charrier, les mettre en tas, et sous un soleil de feu, c'est un travail de damné.

Le fameux *cascalho* se compose des éclats d'une roche très dure que les chercheurs de diamants font sauter au ciseau et à coups de marteau redoublés, quand ils n'ont pas dû baratter jusqu'à épuisement d'énormes blocs à la barre de mine, et le non moins fameux *Cadive do diamante*, l'Esclave du diamant, nom que les chercheurs donnent à la boue diamantifère à cause des matières d'accompagnement brunâtres qu'elle dépose — *primo*, une espèce de laque en bâtons qui ressemble à de la cire à cacheter ; *secundo*, une matière friable semblable à de la paille de riz ; *tertio*, une autre matière similaire à de la corne de bœuf — est une lourde boue mêlée de sable et de graviers cristallins qu'il faut aller chercher en plongeant au fond de la rivière et dont on remplit des sacs de cuir à large

ouverture en nageant jusqu'à perte de souffle à contre-courant. Or, dans ce climat insidieux, nager sous l'eau tout le long du jour n'est pas moins tuant que de concasser de la pierraille sous le soleil.

Et c'est pourquoi la pluie, les tornades, les trombes d'eau chaude, malgré leur séquelle de misères et de maladies, sont les bienvenues dans cet enfer du *rio das Garças*. Elles font de l'ouvrage, « lavent », vous donnent une chance inespérée de faire sans peine une belle trouvaille, et c'est pourquoi chacun se tient à l'affût dans le camp, les nuits d'orage. Et malheur alors à l'imprudent qui, ne respectant pas la loi farouche des chercheurs de diamants, s'avise de s'approcher à moins de trois pas et demi d'un de ces tas de *cascalho* qui se liquéfie sous la pluie. Le propriétaire du tas, embusqué dans l'ombre de son carbet, l'abat d'une balle, sans crier gare !

Et pourtant, il ne s'agit encore que d'un diamant brut qui brille en toute innocence dans la boue, car ce n'est qu'à Rio de Janeiro, dans la fantastique capitale pleine de femmes, qu'une fois taillée, cette humble pierre précieuse rutilera enfin de tous ses feux dans une belle vitrine éclairée à l'électricité et que ce diamant bleu, l'orgueil du Brésil, vaudra beaucoup d'argent. Ici, en forêt, avec une poignée de ces mêmes diamants, c'est tout juste si le famélique chercheur peut se payer le luxe d'un cordon de tabac à chiquer, d'une calebasse de mauvais alcool de Cuyaba et de quelques boîtes de conserve japonaises chez le colporteur syrien quand il en passe un dans ces solitudes, et si le marchand ne vient pas, le chercheur finira par perdre tout aux cartes, un jour de cafard, qu'il est malade, qu'il a la fièvre, qu'il maudit son existence, qu'il exècre le diamant, est dégoûté de tout, en veut au monde entier, cherche noise à ses compagnons et, pour un oui ou pour un non, joue du couteau ou décharge sa carabine sur son semblable[34].

On meurt beaucoup de mort violente sur la rive droite du *rio das Garças* car, vraiment, la vie d'un homme n'y vaut rien.

*

En 1926, ils étaient cent quarante-deux au camp des Aigrettes, des coureurs de bois, des têtes brûlées, des déserteurs, des aventuriers, pour la plupart des « sang mêlé », ou pour le moins des *caboclos*[35] de l'intérieur qui ne peuvent rester en place, le paysan brésilien étant, comme tous les débrousseurs, nomade de tempérament. Mais il y avait tout de même deux *gringos* dans le nombre : un Anglais hirsute, qui inspirait aux autres une terreur superstitieuse par ses tours de passe-passe et son adresse aux cartes, et un Allemand, le baron von Kleinmichel (Otto), comme le certifiait sa carte de visite clouée au tronc foudroyé d'un cèdre géant, et que les chercheurs du camp avaient surnommé *Jâo dos Barros*, parce que, comme le passereau des champs dont il portait le sobriquet, cet étranger, qui ne leur ressemblait en rien, était allé construire sa hutte à l'écart, et qu'il ne fréquentait personne.

II

L’autre année, comme souvent, j’étais à Rio[36] pour le carnaval, qui, à lui seul, parmi tant d’autres merveilles, devrait rendre cette ville célèbre.

Tous les soirs mon ami Luiz venait me chercher à l’hôtel pour m’entraîner dans une boîte de nuit, qui était alors la boîte à la mode.

Cette boîte qui faisait fureur s’appelait *The Diamond’s Club*. Une Américaine venait de l’ouvrir dans la rue plantée de si beaux palmiers impériaux et naguère encore si paisible des ambassades, rua Paysandù[37], et malgré la crise qui battait son plein, le dancing ne désemplissait pas car, tout comme mon ami Luiz, tout Rio était amoureux de la patronne.

En plus de la beauté blonde d’Edith de Berensdorff et de sa mystérieuse personnalité qui attiraient une foule de masques élégants, le succès du *Diamond’s Club* s’expliquait du fait que durant toute la nuit deux orchestres endiablés entraient en concurrence : un jazz 100 % américain, animé par un prestigieux trompette, l’étonnant, l’infatigable Wild Bird, de Saint Louis, et un orchestre typiquement brésilien, Los 8 Batutas, sélectionné et entraîné par Donga[38], l’émouvant compositeur populaire, l’as, en 1930, du carnaval carioca, et la lutte enragée que se livraient ces deux bandes de musiciens nègres d’origine similaire mais si différentes de composition et d’inspiration, dont chacune voulait primer l’autre, les rythmes contrastés d’un *black-bottom* succédant au roulement continu, irrésistible, envoûteur d’une *macumba*[39], l’accélération

érotique, retenue des *sambas* et des *maxixes* tentant à supplanter la mécanique nerveuse des *one*, des *two-steps* ou le délire des glissades syncopées des blues, comme le *lundum* lascif, concentré et tout chargé de passion mélancolique des Noirs sud-américains tâchait de triompher finalement du *cake-walk* excentrique, se parachevant dans une improvisation désopilante, exécuté par les virtuoses noirs de la Louisiane, surexcitait les couples des danseurs, et c'est grisé de musiques contraires beaucoup plus que du mélange du champagne et du whisky que l'on sortait titubant, les tempes battantes, absolument ahuri dans le petit jour glorieux de Rio qui pointait entre les palmiers, en proie à de la fatigue, à de la joie, à de la consternation aussi comme si l'on avait assisté toute la nuit, dans cette boîte unique au monde, à une mêlée d'anges pervers ou à une flambée de démons.

*

Comme toutes les étrangères qui viennent à Rio se faire une vie, femmes de mœurs légères, théâtreuses, intrigantes, aventurières, et qui réussissent plus ou moins, Edith de Berensdorff avait sa légende, et comme cette femme se disait être de New York, sa légende était forcément romantique.

C'est ainsi que ses adorateurs langoureux racontaient d'elle — et chacun désirant se faire passer pour son amant ajoutait de nouveaux détails à son histoire — que la patronne du *Diamond's Club* était l'héritière d'un richissime banquier de Wall Street ; qu'à un bal, au collège, Edith s'était amourachée de son danseur, un jeune architecte italien, aussi divinement beau que mortellement impécunieux ; qu'elle s'était fait enlever pour épouser son flirt à bord du paquebot qui les emmenait en Europe ; que durant la guerre son mari s'étant engagé dans l'aviation du Trentin, la jeune femme l'avait suivi au front dans une

formation de la Croix-Rouge américaine ; qu'un jour, on lui avait amené au lazaret deux aviateurs qui s'étaient mutuellement descendus, son mari et son adversaire, un certain baron allemand ; que son mari était mort, mais qu'à force de soins et de dévouement Edith avait fini par tirer d'affaire le baron allemand qui, entre-temps, était tombé follement amoureux de son infirmière ; qu'Edith l'avait épousé après la guerre et que ruiné par l'inflation, le ménage (certains prétendaient que c'était un faux ménage et qu'Edith n'avait jamais été mariée) était venu s'installer à Rio, où on les avait vus fréquenter ensemble, durant des mois, le casino de Copacabana ; qu'un beau jour le baron von Kleinmichel avait disparu et que la belle Américaine avait alors ouvert *The Diamond's Club* où elle avait fait sensation sous le nom emprunté d'Edith de Berensdorff, et que, depuis, elle buvait, elle dansait, se laissait courtiser, provoquait les hommes, les aguichait, sans jamais céder à aucun d'eux et sans qu'on puisse jamais chuchoter aucun nom. Par contre, on se disait qu'elle avait un art tout spécial pour se faire faire des cadeaux, qu'elle avait la passion des diamants, une passion insatiable… et plus d'un mirliflore gominé d'insinuer alors vaniteusement qu'il lui en avait déjà offert deux ou trois…

De mon ami Luiz, qui de tous ses soupirants était, je crois, le plus avancé dans les bonnes grâces de cette femme énigmatique, je tenais que l'Américaine était une enfant gâtée comme elles le sont toutes à Broadway ; qu'il avait été deux fois chez elle, en tout bien, tout honneur ; qu'ils avaient pas mal bu et que, la deuxième fois, Edith l'avait prié de la mener chez un joaillier de la rua Ouvidor, où elle avait choisi un magnifique diamant bleu que Luiz avait payé en signant de nombreuses traites — et je puis assurer que Luiz d'Aranha[40] n'était pas un coquebin, tout au contraire, et qu'il en avait eu, des danseuses, ce séducteur de Brésilien, à Londres, à Paris, à Berlin, à Amsterdam, à Chicago, quand il voyageait avant la crise pour ses grandes affaires de tapioca…

La première fois que je vis la patronne du *Diamond's Club* je fus, comme on m'en avait mis en garde, absolument ébloui par la beauté gracile et lumineuse de celle que je croyais être une femme fatale ; mais je

ne tardai pas à constater par la suite qu'Edith de Berensdorff paraissait exténuée et que chaque nuit, aussi bien quand elle se laissait emporter dans le tourbillon incessant des danses qui se pratiquaient chez elle — et Edith n'en manquait pas une, ni celles du Sud, ni celles du Nord — qu'à sa table, quand, entourée du cercle de ses adorateurs qui se mouraient de jalousie, elle riait, émoustillée, provocante, capricieuse ou tendrement familière, elle agissait comme un automate.

Dans sa boîte tapageuse, dont elle était le boute-en-train, j'avais souvent l'impression que la patronne du *Diamond's Club* était seule à ne pas se rendre compte de ce qui s'y passait, et même quand, comme une entraîneuse professionnelle, elle serrait son danseur tout contre elle ou qu'elle portait sa coupe aux lèvres d'un greluchon sentimental qui en blêmissait d'émotion, je l'avais observé, elle le faisait comme dans un rêve, presque inconsciente.

J'en avais conclu que l'Américaine était une grande névrosée, une détraquée ou pour le moins une piquée. Mais jamais je n'ai entendu dire qu'Edith de Berensdorff se droguait ; sinon la police si sévère de Rio de Janeiro n'aurait pas toléré longtemps *The Diamond's Club*, ce dancing en folie, déjà à nul autre pareil.

*

Une nuit, donc, que la fête battait son plein, Edith se mit soudainement à hurler :

— Otto !... Otto !... Attention !... Il va te tuer !...

Et, pivotant sur elle-même, s'écroulant sur le parquet ciré, les deux mains portées au cœur, la belle créature gémit :

— Aïe !... Je me meurs...

Et avant de s'évanouir elle murmura encore, en se tortillant par terre, deux ou trois fois le nom d'Otto.

Luiz et moi, nous nous étions précipités des premiers, et ayant réclamé une voiture nous emportâmes immédiatement Edith chez elle.

Quand elle sortit enfin de son long évanouissement, nous eûmes beaucoup de mal à saisir ce qu'elle disait par-devant elle d'une voix nouée qui n'arrivait pas à prononcer distinctement tous les mots et qui n'allait pas toujours jusqu'au bout des phrases :

— Ah ! les hommes !... Ils sont comme des enfants... Ils s'imaginent que... Je lui avais bien dit, à Otto, qu'il ne réussirait pas... S'il m'avait aimée, il n'aurait jamais dû partir... Oh ! s'il savait... Pauvre chéri !... Pendant tout ce temps-là, à Rio, moi, j'amassais des diamants... J'en avais autant que je voulais. Je les cachais dans un sac... Mais les hommes, ils ne comprennent jamais rien, non, jamais... On a pu me voir nue, danser nue, mais personne ne m'a jamais vue porter mes bijoux... Ils étaient pour lui, tous, tous, tous... Ah ! si seulement il m'avait écoutée... Le pauvre garçon !... Je lui avais annoncé qu'il reviendrait bredouille... Et maintenant, on me l'a tué... Oh !...

En arrivant chez elle, après l'avoir étendue sur son lit et pendant que Luiz la déshabillait, en fouillant dans sa salle de bain à la recherche de sels, d'un flacon d'eau de Cologne, d'une serviette propre, de linge, d'une robe de chambre ou d'un pyjama, ayant ouvert le tiroir de sa coiffeuse, j'avais mis la main sur une poche de cuir comme en ont les trappeurs qui s'enfoncent en forêt et qui renferme habituellement leurs *impedimenta* de fumeur dont le précieux briquet ou les allumettes, cette poche indienne, faite de la peau d'un rat musqué, étant étanche. La poche d'Edith était remplie de diamants en vrac dont les écrins de toutes couleurs, de toutes tailles, et portant le nom des plus grands bijoutiers de Rio, débordaient en désordre le petit tiroir.

Ainsi, dans sa panique, cette fille disait vrai en nous montrant le secret de son cœur. Elle n'avait pensé qu'à l'homme aimé et à sa grande désillusion quand le baron s'en reviendrait, comme tant d'autres chercheurs de la brousse lointaine, bredouille et misérable de l'enfer du *rio das Garças*.

Et maintenant elle affirmait qu'on le lui avait tué d'un coup de feu, et elle sanglotait…

Pauvre Edith ! Je la laissai aux bons soins de mon ami, et rentrai seul à l'hôtel, me demandant, dans le taxi qui fonçait le long de la plage encore déserte à cette heure matinale, si cette scène inattendue dont le *Diamond's Club* avait été, cette nuit-là, le théâtre était due à une crise d'hystérie, qui avait terrassé une femme manifestement à bout de nerfs, ou si j'avais été le témoin d'un cas bouleversant de télépathie ?

III

Cette question, je me la suis souvent posée depuis, et ce n'est que tout dernièrement, à Paris, et par le hasard d'une rencontre faite sur la plate-forme de l'autobus 19, qui, passant devant ma porte à l'Alma[41], va gare de Lyon, que j'eus réponse à cette question.

Je venais de payer ma place au receveur et j'allumais une cigarette, quand je remarquai un voyageur qui fumait, debout comme moi, et qui me regardait en souriant et en me faisant des petits signes d'amitié.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Cendrars ? finit-il par me dire. Mais, vous savez bien, c'est moi qui étais le barman de l'avion du Parana, là-bas, au fin fond du Brésil, quand vous…

Immédiatement, je reconnus ce garçon dont je ne sais pas le nom, il est vrai, mais qui appartenait à ce type, si rare en pays d'outre-mer, des coureurs d'aventures français, que l'on est toujours heureux de rencontrer car ils sont bavards, rieurs, blagueurs, serviables, désintéressés, qu'ils ont le geste, comme si leur vie était gratuite[42], un art, et dont le prototype est le cuisinier du *Pourquoi-pas ?* dont le commandant Charcot a tracé le portrait suivant, en date du 1er mai 1904, dans la relation de son expédition au pôle Sud :

« Pendant que je travaillais hier au laboratoire, j'ai surpris une conversation amusante entre le cuisinier et Toby, la mascotte du bord ; le plus drôle c'est que le cochon a l'air de comprendre et répond par des grognements très expressifs. Ce cuisinier est un homme extraordinaire, nous l'avons embarqué le matin même de notre départ à Buenos Aires,

sans aucun renseignement ni aucune référence ; nous ne savons même pas si le nom qu'il nous a donné est véritablement le sien, et il n'a jamais voulu dire son âge. À l'écouter, il aurait tout vu et tout lu, et si on prenait ses récits au mot, il jouirait du don d'ubiquité. Il a certainement une bonne instruction et s'est promené un peu partout, tout en regardant et observant. C'est un personnage de roman et nous nous attendons presque à le voir arriver un jour, nous annonçant qu'il est le capitaine Hatteras et qu'il connaît un chemin très facile pour arriver au pôle même. En attendant, il nous rend de très grands services ; débrouillard au suprême degré, faisant admirablement la cuisine et le pain, travailleur, poli et complaisant, bon marin par-dessus le marché, nous ne pouvions certes mieux tomber, et ses originalités même ont du charme[(43)]. »

— Comment, c'est vous ? lui dis-je. Vous êtes de retour ou vous repartez ?

— Je descends à Marseille et j'embarque demain.

— Veinard ! m'exclamai-je. Mais vous avez bien une minute. Allons boire un verre.

Et nous descendîmes au prochain arrêt de l'autobus pour aller nous installer à la terrasse du premier café venu, où nous nous lançâmes dans une de ces conversations qui en un petit quart d'heure vous font faire plusieurs fois le tour du monde en demandant, en donnant, en troquant des nouvelles, des renseignements, des tuyaux de toute sorte sur les choses, les gens, les bons et les sales coins de la planète, ce dont ne sont capables que deux globe-trotters impénitents, qui causent à bâtons rompus, qui trinquent, qui vont se séparer sur une poignée de main sans même avoir eu l'idée d'échanger leurs noms, tellement ils auront eu l'impression de se connaître car, en bavardant du monde entier, ils n'auront fait, au fond, que de parler d'eux-mêmes.

Nous ne devions pas échapper à cette règle, et si mon interlocuteur connaissait mon nom pour l'avoir vu dans *Paris-Soir*, tout ce que je puis dire de ce garçon c'est que de par son accent il devait être de la région bordelaise et que dans mon esprit je l'aurai surnommé le « Gascon du

Musée Cluny », notre conversation ayant eu lieu à la terrasse d'un café juste en face les thermes de l'empereur Julien l'Apostat.

Je ne rapporterai, d'ailleurs, de cette conversation que le passage qui m'a fourni la clef de cette histoire, clef que je dois à mon inconnu.

*

— …

— Vous savez peut-être, monsieur Cendrars, que cette ligne d'avions que vous avez inaugurée, en 1928, n'a pas tardé à faire faillite ? Les Brésiliens aiment leur pays, mais ils ne sont pas curieux du tout de le connaître et c'est surtout le pilote et moi qui buvions mon fonds. Les *Sete Quedas* [(44)] du Parana et les chutes de l'Iguaçù, qui sont le plus beau spectacle de l'univers, il n'y avait que les ingénieurs canadiens de la *Light and Power* qui venaient acheter les chutes d'eau pour leur trust d'électricité, quelques rares touristes allemands par-ci, par-là un gros richard yankee ou un lord écossais qui venait pêcher ou chasser dans la région, une fois, Lloyd George [(45)] en personne, une autre fois, un cameraman de Hollywood pour aller voir ça et prendre l'avion. Lloyd George, c'est peut-être un grand type ; c'était peut-être un grand honneur de l'avoir comme client. Mais pour moi, quelle tape ! C'est tout juste s'il a consommé une demi-Perrier. Après ça, je n'avais plus qu'à fermer boutique. Je n'avais plus d'illusions. Je perdis courage. Je me disais : « Vrai, ça vaut pas la peine d'envoyer un grand homme inspecter un pays neuf, si ce grand homme est gâteux au point de ne pas avoir soif quand il fait chaud ! » Aussi, quand, après lui, le cameraman qui avait embarqué, parla de rester dans le pays et de rayonner à la ronde, je m'offris pour l'accompagner partout. Il était franc du collier, l'homme à l'appareil de prise de vues, et pas fier, et il avait été mon meilleur client sur la ligne. Je suis resté près de deux ans avec lui. Nous avons fait le Parana, le

Paraguay, Matto Grosso et Goyaz. On tournait tout ce que l'on pouvait, une chasse à l'*onça*[46], qui est le tigre du Brésil ; la pêche au *boto*[47], qui est un poisson qui parle et qui ressemble drôlement à un être humain ; une fois, la lutte dégoûtante entre un serpent boa et un tapir. On perdait des journées entières à guetter les oiseaux au nid pour surprendre leur manège et, naturellement, l'appareil était planté partout où il y avait des hommes[48]. Nous avons enregistré les danses des sauvages avec leurs femmes et leurs enfants, les chercheurs d'or dans leur tranchée, les chasseurs d'aigrettes ou de papillons…

— Vous avez été chez les chercheurs de diamants ?

— Oui. Le patron avait le diable au corps. Un jour, à Cuyaba, il avait entendu parler d'un camp de chercheurs de diamants dans les environs. Nous avons acheté des mules et nous y sommes allés voir avec l'appareil. C'était au diable vauvert, derrière des forêts, dans des montagnes. Le camp n'était pas facile à découvrir. Nous avons mis quinze jours pour y parvenir. Nous…

— Dites-moi, vous n'étiez pas, par hasard, au camp du *rio das Garças ?*

— Comment, vous connaissez cet enfer, monsieur Cendrars ?

— Non, mais moi aussi j'en ai entendu parler. Il paraît qu'on y trouve de beaux cailloux.

— Oh ! Ne me parlez pas de ça. Autant être commis chez un quincaillier. Le métier de chercheur de diamants est le plus décevant qui soit. Un chercheur d'or, quand il a découvert un filon, il peut l'exploiter. Il sait qu'il en a pour longtemps. Plus il creuse, plus il trouve de l'or, et cela lui donne du cœur à l'ouvrage. Mais le chercheur de diamants ? Le premier jour, il peut tomber sur une pierre grosse comme le poing, et qui vaut des mille et des cents ; mais s'il s'entête, il peut gratter durant des mois et des mois et faire sauter des tonnes de caillasse sans jamais plus rien trouver au même endroit, si bien qu'au bout de l'an, il est refait et y aura perdu la santé car, vous savez, c'est dur que de chercher du diamant, on n'y fait pas de vieux os. Tenez, sur le *rio das Garças*, on peut voir

même en plein jour des diamants briller dans la rivière ; eh bien ! les chercheurs préfèrent encore se crever à travailler la roche à coups de marteau, plutôt que de plonger dans l'eau, à cause des sales bêtes, des *piranhas* et des *araias* qui infestent la rivière. On y attrape aussi des vers longs comme le bras qui vont se nicher sous la peau et des petits trucs, du béri-béri qu'ils disent, qui vous bouffent les yeux. Sans parler des insectes qui vous font des tumeurs…

— Vous y êtes resté longtemps ?

— Oh ! vous savez, le temps de tourner un bout de film et nous avons décampé. La saison des pluies venait de commencer[49], nous ne tenions pas du tout à être immobilisés par les inondations.

— C'était en quelle année ?

— En 1930[50].

— À quel mois ?

— En février, mars, quoi ! au début des pluies.

La date coïncidait. Alors, je me mis à penser à Edith et à cette fameuse nuit de carnaval à Rio, où cette femme folle ou extralucide nous avait annoncé la mort de son bien-aimé. Était-ce possible, allais-je apprendre le fin mot de cette énigme qui m'avait tant intrigué ? On s'imagine avec quelle anxiété je retins mon Gascon qui regardait sa montre, pour lui demander :

— Vous permettez ? Un instant encore. Mais, au camp du *rio das Garças* vous n'avez pas rencontré le baron Kleinmichel, Otto von Kleinmichel ?

— Comment dites-vous ? Michel-Michel[51] ? Non, ça ne me dit rien, connais pas.

— Les chercheurs l'avaient aussi surnommé *Jâo dos Barros* parce qu'il vivait un peu à l'écart et qu'il ne fréquentait personne. On m'a dit qu'il avait cloué sa carte de visite sur…

— Attendez, j'ai entendu parler de ça… Un type qui plongeait ?… Et qui a même ramené un diamant qui porte la guigne ?… Un Allemand ?…

— Un Allemand, oui.

— Alors, c'était un baron ?… Eh bien ! il n'a pas eu de veine, le pauvre type… Je ne l'ai pas connu, non. Il a été tué juste avant notre arrivée.

— Vous ne pouvez pas me dire comment il est mort ? Il a été assassiné ?

— Non. Pas précisément. Vous connaissez la loi de la brousse. La nuit, il ne faut pas s'approcher à moins de trois pas et demi des débris que les chercheurs ont mis en tas. Sinon, on tire. Une nuit d'orage, donc, votre Michel-Michel est venu au camp. Le lendemain matin, à ce qu'on m'a raconté, on s'est rendu compte qu'il était à moitié aveugle et qu'il avait dû s'étaler tout de son long sur un tas, sans le faire exprès. Mais, que voulez-vous, le type qui était en embuscade, lui, il a tiré. Il était dans son droit.

— Mais, est-ce que vous ne m'avez pas dit que l'Allemand avait pêché une pierre fabuleuse ?

— Oui, mais cela est une autre histoire. Quand on l'a ramassé, il serrait dans sa main droite un diamant bleu, une pierre comme on n'en avait encore jamais vu au *rio das Garças*.

— Et qui c'est qui a fait le coup ?

— Un type formidable, un Anglais.

— Et qui c'est qui a hérité de la fameuse pierre ?

— L'Anglais. C'était son droit.

— Et qu'est-ce qu'il est devenu, l'Anglais ?

— Lui ? Il a été assassiné.

— À cause de la pierre ?

— Naturellement. Je vous ai dit que c'était un diamant qui portait malheur.

*

— Excusez-moi. Mais j'ai des bagages à la consigne et je crois qu'il est l'heure du train. Vous permettez ?

— Alors, adieu et bon voyage…

— Au revoir, monsieur Cendrars, au revoir…

— Bonne chance, vous !

Le Saint inconnu

à Raymone [52]

I

Est-il mort en 1933 ou en 1935 ?

Je ne sais.

Pas plus que je ne sais, d'ailleurs, le nom de cet homme mort il y a quelques années à peine et dont je m'improvise déjà l'hagiographe.

*

Il s'agit du sacristain de la cathédrale de Santiago del Chile[53], du « petit sacristain » comme l'appelaient mes belles amies chiliennes qui, les premières, m'ont parlé de lui, déjà des années avant la crise, de « notre grand sacristain » comme elles le nomment maintenant que la crise les a fait rentrer dans leur beau petit pays du bout du monde, les rares amies qui ne m'ont pas oublié, non, que Dieu m'en garde ! mais qui sont juste assez frivoles pour me donner — et cela grâce à l'avion d'Air France qui leur apporte dans la semaine la dernière mode de Paris — inopinément des nouvelles de leurs succès, de leurs triomphes parmi la *gentry* de leur patrie, de leur vie de famille retrouvée, de leur vie mondaine transplantée, des nouveautés qu'elles y ont introduites dans les rapports plus libres entre hommes et femmes, ce qui a fait sensation là-bas, de leur réadaptation aux coutumes et à la tradition par l'intermédiaire de leurs enfants, enfants que j'ai connus tout petits, que j'ai vus naître dans le quartier de l'Étoile et dont on m'annonce soudain

que, sur la côte du Pacifique ou dans une vallée écartée de la cordillère des Andes, Bébé Pacheco a épousé son cousin, l'heureux propriétaire de Las Delicias, la plus grande ferme laitière du pays, et que le fils de Paco et de Maria, cet enfant gâté de Claude-André, qui terrorisait les voyageurs et le personnel, du Claridge en faisant de la trottinette dans les corridors de l'hôtel, bousculant, une fois, le maharajah de Kapourtala, une autre fois, Isadora Duncan [(54)], et jetant quotidiennement l'effroi dans le clan des gouvernantes anglaises en train de prendre le thé à l'étage, vient de partir dans les minières de nitrates pour tâcher de remettre en état et d'exploiter à outrance, par des procédés ultramodernes, les antiques mines d'argent et de cuivre qui faisaient jadis l'orgueil, la fortune de la famille et qui n'étaient plus en activité depuis le décès de son bisaïeul ; et c'est ainsi que par ce bavardage j'apprends et je constate, non sans plaisir, que toute cette génération froufroutante, évaporée d'élégantes grandes dames créoles entichées de Paris, ayant dû quitter la France aux environs de 1929, tout en donnant le ton en débarquant, a renoué avec joie avec les us romanesques, raffinés, mais pas à la page du tout de la société blanche de la capitale de son pays et a redécouvert avec émotion les petites gens du peuple si chers au cœur de tout Sud-Américain : les nounous indiennes ; les jeunes servantes *quechuas* grandies dans la famille ; les fidèles serviteurs métis attachés de père en fils à la *hacienda* du maître, et qui ont une véritable dévotion pour leur petite patronne blanche qui entre dans la maison ; les artisans, tous plus ou moins de sang mêlé, et si dévoués, si empressés, mais malicieux, polis, et si adroits : les pittoresques marchands des rues qui crient les *impanadas* chaudes et savoureuses, ces beignets fourrés qui vous emportent la bouche et qui sont, brûlants de piments, pour moi à l'image des volcans du Chili ; les vendeuses qui portent en équilibre sur leur tête un éventaire étourdissant de couleurs et de parfums, des sucreries épanouies ou en bouquets serrés comme des fleurs ; les veuves et les filles, ouvrières de patients petits ouvrages à l'aiguille ou au fuseau, de délicats petits riens en coquillages ou en graines versicolores, d'ingénieux petits objets porte-bonheur en

crin, en peau d'âne, en cuir ajouré, en filigrane d'or ou d'argent, en nacre, en écaille ; des gamins qui louchent et qui vous offrent des gros cigares ou des billets de loterie ; des vieux vanniers qui sont aussi diseurs de bonne aventure, et des vieilles sorcières aveugles qui vous mettent dans le creux de la main un sachet de safran, une touffe d'herbettes des champs et, dans une minuscule capsule scellée d'une goutte de cire, contre les peines d'amour, disent-elles, « une gorgée d'oiseau », qui est de la rosée du ciel recueillie avant le lever du jour dans la montagne ; *el pueblo de nuestra terra*, tout ce menu peuple de métis, pauvre, noble, taciturne, rêveur, superstitieux, artiste, doux, complaisant et sale, d'une mentalité absolument étrangère à celle, brutale et intéressée du prolétariat européen[(55)], peuple dont mes belles correspondantes avaient gardé la nostalgie, même à Paris, puisque toutes m'ont parlé au moins une fois, dans leur salon, au bal, au cabaret, familièrement et avec foi, du sacristain de la cathédrale de Santiago comme du plus gentil, du plus humble, du plus brave des leurs[(56)].

Un saint.

*

Et c'est de lui, de cet homme du peuple, du « petit sacristain », comme on disait de son vivant, du « grand sacristain », comme on l'appelle depuis qu'il est mort, que je voudrais écrire…

Mais comment puis-je avoir l'audace de m'improviser son hagiographe, moi, qui ne sais pas au juste l'année de la mort, qui ignore même le nom de ce fidèle et obéissant serviteur de Dieu, que toute sa ville vénérait, qui est mort en odeur de sainteté, et dont, me prévient la dernière lettre arrivée par la voie des airs du lointain, lointain Chili, le procès de béatification est en instance à Rome ?

Son nom ? Il est réservé à l'Église de le proclamer *urbi et orbi*, après tant d'autres noms, quand elle jugera que les temps seront venus. Et comme, silence qui m'a troublé parce qu'il obéit, je le devine, à je ne sais quelle loi mystique, personne parmi ses contemporaines, ses compatriotes, ses fidèles, ses dévotes qui m'ont occasionnellement parlé de lui, n'a jamais songé à me dire son nom, voire son petit nom de baptême, je ne crois pas anticiper sur l'avenir ni sortir de mon rôle de narrateur étranger en racontant ce que je sais par ouï-dire du sacristain de la cathédrale de Santiago del Chile et je ne crois pas non plus être présomptueux ni enfreindre aucune règle d'humilité, de silence ou de secret en le nommant provisoirement comme je le fais : le Saint inconnu. Par contre, je considère comme un privilège extraordinaire, pour un auteur qui n'a pas la foi, de pouvoir contribuer, à l'instar de Jacques de Voragine[57] et de sa *Légende dorée*, aujourd'hui, à la formation d'une légende.

La voici, donc. Ou du moins, tout ce que j'en sais. C'est fort peu de chose pour un saint. Mais c'est tout de même beaucoup, puisqu'il s'agit en définitive d'un homme… d'un pauvre… d'un pauvre d'esprit.

II

Sans être idiot, le sacristain était un peu fada ou pour le moins innocent, et, enfant, il avait été longtemps malingre, souffreteux[58].

Comme il avait six doigts à la main gauche, il avait la manie de cacher cette main monstrueuse dans la ceinture de son pantalon et de vouloir tout faire de l'autre main, comme s'il avait été manchot[59], ce qui lui donnait une allure légèrement contorsionnée quand il s'affairait dans la cathédrale. Il n'était nullement maladroit, mais le plus souvent il ne faisait rien. C'était un long type maigre, dégingandé, avec une toute petite tête rasée, teigneuse, une pomme d'Adam proéminente, une bouche largement fendue, triste, qui pendait, et des yeux noirs, immenses et vides, qui regardaient on ne sait où, on ne sait quoi, ailleurs, mais qui provoquaient un choc nerveux quand par hasard ils se posaient sur vous. Mais, généralement, le sacristain était distrait, traînait la savate, bayait aux corneilles.

Il était fils unique.

Son père était un pauvre Indien *quechua* et sa mère une pauvre ouvrière italienne qui se louait à l'époque des vendanges ou pour la récolte du maïs.

Le père vendait des piments. Tous les matins on pouvait le voir sur le parvis de la cathédrale, accroupi devant un carré d'étoffe où étaient exposés des petits piments secs de Tucuman, des gris, des rouges, des verts, des bleus, des noirs, qu'il disposait comme une mosaïque en un dessin naïf et barbare que certains prétendaient être un zodiaque solaire,

le vieil Indien passant dans le peuple pour se livrer à l'astrologie ; et les après-midi, sa femme étant en journée, on était sûr de le trouver chez lui, dans sa misérable hutte, à l'entrée de la route de Valparaiso. Là, couché à même le sol, entre les bois, encadré par les montants d'un lit sans matelas, ni sommier, ni draps, ni couverture, il est vrai, mais monumental tout de même, car ce cadre, ces bois sculptés dataient de l'époque coloniale, un rondin sous la tête, tirant sur sa courte pipe qui à la longue lui brûlait la paume des mains, il restait jusqu'au soir en contemplation devant une vieille lithographie en couleurs de Napoléon, épinglée en face de lui au mur d'adobe. C'était un vieux radoteur, ratiocinant et prophétique, du moins les gens le croyaient qui venaient le consulter au sujet des tremblements de terre, d'une fréquence et d'une périodicité quasi mathématiques au Chili.

La mère, quand elle ne se louait pas aux champs, travaillait chez des compatriotes italiens, des petits colons de la banlieue ouest, très âpres au gain, qui se servaient d'elle comme d'une bête de somme, et, du matin au soir, à n'importe quelle heure de la journée, on pouvait la rencontrer en ville, montant et descendant les escaliers des maisons particulières où elle allait livrer fruits et légumes, avec d'énormes charges sur la tête. C'était une grande femme brune, maigre, en sueur, dépoitraillée, taciturne et très dévote, car elle avait sa croix, et qui allait nu-pieds.

Sa croix, c'était son petit garçon, venu sur le tard, inattendu, pas espéré du tout, un enfant de vieux, avec cette honte de ses six doigts à la main gauche, et qui, bébé, était tombé sur le crâne, ce qui faisait qu'il était resté très arriéré et que sans la bonté de M. le Doyen, qui l'avait pris sous sa protection, jamais il n'aurait pu faire sa première communion, n'arrivant pas à réciter l'*Ave Maria* jusqu'au bout et n'ayant retenu de l'enseignement religieux que cette unique phrase de Jésus, phrase que le sacristain répétait à satiété : « Laissez venir à moi les petits enfants ! »

Pauvre idiot et pauvre mère qui avait eu honte de son fils, car, avant que M. le Doyen n'ouvrît à son petit l'asile de la cathédrale, les enfants des autres le poursuivaient, lui tirant des pierres et chantant :

Il a six doigts à la main gauche,
Un pouce et puis une griffe,
Quatre petites pattes de trotte-menu
Et une fière tête de mule !
Hou ! Hou ! Le vilain, vilain petit,
Le vilain petit loup-garou [(60)] *!*

*

Ces détails je les tiens par hasard de Juanita T…, alors qu'allongés sur la plage, nous prenions un matin un bain de soleil et que Juanita, grisée par la lumière, irradiante à la méridienne, de la *Concha*, et qui m'avait particulièrement à la bonne ce jour-là, s'était mise d'impromptu à me parler de son enfance au Chili ; quant à la chanson des gosses de Santiago, Juanita me l'a chantée le soir même dans sa Rolls-Royce, sur la route de la frontière, alors que, profitant de notre balade à Saint-Sébastien, où nous nous étions ravitaillés pour améliorer nos cocktails, nous rapportions à Biarritz quelques bouteilles de pernod, de l'absinthe d'avant-guerre, dissimulées sur le plancher de la voiture longue comme un wagon-lit, bouteilles que calait la couverture de vigogne qui nous moulait les jambes.

C'est encore Juanita qui m'a raconté une autre fois l'anecdote suivante : un jour, comme elle partait en corvée, la mère du sacristain avait appelé la petite fille d'une voisine pour lui confier son bébé durant son absence. La fillette était aux anges. Elle chantait et faisait sauter le poupon dans ses bras. Le bébé riait et la fillette le faisait sauter de plus en plus haut quand, tout à coup, elle s'aperçut de sa griffe, de son sixième doigt à la main gauche ! De saisissement, la fillette de la voisine laissa choir le poupon et s'enfuit à la maison en poussant des cris. Quant au

petit bébé, il était tombé sur le crâne, et cette pauvre chose de l'Italienne et de l'Indien resta longtemps inanimée, puis engourdie.

*

Mais ce n'est pas Juanita, mais bien sa sœur Pomposa, la belle Mme de R… qui, la première, m'a parlé du « petit sacristain ». J'étais très lié avec Mme de R… et très souvent nous sortions le soir ensemble. Une nuit que je l'avais menée dans une boîte de Montparnasse, car elle avait eu envie d'aller danser avec des Nègres et elle s'en était donné à cœur que veux-tu, Pomposa, subitement nerveuse, m'avait dit, en me pinçant le flanc :

— Allons-nous-en, cher ! Cette musique me fait mal. Dieu, quelle nostalgie ! Ces Nègres sont des exilés ; peux-tu me dire ce qu'ils ont perdu ? Ils attendent quoi ? la fin du monde ou la venue du paraclet ? Allons-nous-en, cher, ils font mal à voir…

Et c'est alors, en la raccompagnant à son hôtel, marchant dans des rues qui se faisaient de plus en plus désertes comme nous approchions de la Concorde, que j'appris de Pomposa, qui se faisait de plus en plus lourde à mon bras, l'existence du petit sacristain de Santiago del Chile.

— Tu comprends, me disait cette femme intelligente, mais intimement remuée et qui cédait à je ne sais quelle trouble réminiscence, c'est un être merveilleux et qui est doué d'une puissance miraculeuse : il aime tellement les enfants qu'on dirait qu'il les fait venir…

Et Pomposa de me raconter avec volubilité :

— En France, vous avez Notre-Dame de Chartres, la Vierge noire, où maman m'avait menée trois ans après mon mariage. Tu sais que je ne pouvais pas avoir d'enfant, et Pinto en était fort triste. On m'avait déjà menée aux eaux en Autriche et en Italie et aussi fait subir toutes espèces de traitements et d'interventions en Allemagne et en Angleterre. Rentrée

au Chili sans espoir d’avoir un héritier, la vieille Mme de Ferrancaballero-Meredith me conseilla d’aller voir le petit sacristain de la cathédrale qui, durant mon séjour en Europe, avait fait de si nombreux miracles qu’il était devenu célèbre, non seulement dans la capitale, mais dans toute l’étendue du pays. Renseignements pris, il paraît qu’on venait le voir du Nord et du Sud, et non seulement des campagnardes ou des femmes du peuple superstitieuses, mais des femmes de la société, dont on me citait le nom, et jusqu’à des femmes de la colonie étrangère, dont l’épouse du consul du Danemark à Valparaiso, une protestante, qui avait été exaucée après une visite à notre humble petit saint bonhomme. Rosita, ma femme de chambre, avait voulu m’arranger une entrevue secrète car j’avais honte d’aller trouver publiquement, et pour ça, ce sacristain ; mais « le petit » s’y était refusé. Je dois te dire que le sacristain de Santiago avait horreur de la publicité qui se faisait autour de son nom et que lui « il ne le faisait pas exprès » comme il l’avait déclaré un jour à mon oncle Thomaz, le doyen de la cathédrale, qui le tançait et menaçait de l’interdire s’il ne cessait illico ses soi-disant miracles dont on parlait trop et qui finiraient par leur attirer, à tous deux, des ennuis avec Rome. Mais la foule des malades se faisait tous les jours plus nombreuse qui envahissait la cathédrale, qui se pressait sur le passage du guérisseur surmené, et notre pauvre petit sacristain, pour obéir à son protecteur et ne pas être une cause de scandale, avait beau la fuir, il était attiré par la foule, s’apitoyait, s’approchait et, n’y tenant plus, se penchait sur les misères de chacun, posant sa main droite sur les plaies, les ulcères, ses yeux sur le ventre des femmes stériles, sa bouche sur celle des enfants expirants qu’on lui présentait, rendant la santé, l’amour, la vie, accomplissant des prodiges, souvent à son insu, car, comme m’a dit une brodeuse, la mère d’une jeune fille paralysée qui s’était dressée et s’était mise à lui courir après, en apercevant le pauvret, intimidé, battre en retraite un jour de trop grande affluence, se sauver au fond de la nef pour aller s’enfermer dans la sacristie : « Même quand il ne le veut pas, et fait demi-tour, *el chico*, il guérit de dos ! » À la fin, je fis comme tout le monde, je pris mon courage

à deux mains et je me rendis un vendredi à la cathédrale. Dieu, ce que j'étais émue, honteuse, moi, la jeune épousée[61] ! Mais de voir tant de femmes qui attendaient en toute confiance, les unes en prières, les autres prônant les vertus du sacristain, le plus grand nombre ayant amené tout bonnement leurs petits enfants avec elles, qui par reconnaissance et qui pour lui rendre grâce avant de lui demander nouvelle faveur, guérison ou protection, je me sentis être la plus abandonnée de toutes, et faisant fi de tout orgueil, je tombai à mon tour à genoux et me mis à sangloter comme une malheureuse, moi, la plus riche héritière de Santiago, la femme la plus fière et la plus enviée de la ville !...

Nous traversions la Seine, Pomposa quitta mon bras pour aller s'accouder au parapet du pont.

— ... Oh ! Paris, soupira Pomposa. Puis elle reprit, à voix basse — À vous, on peut tout vous dire, n'est-ce pas, Blaise ? Je n'aurai donc pas de vergogne... (Le souvenir qui montait en elle la troublait au point que Pomposa ne se rendait pas compte que, pour me faire cette ultime confidence, elle s'était mise à me vouvoyer !)... Quand mon tour est arrivé et que « lui » s'est enfin penché sur moi, ses yeux s'appuyant sur les miens, me compénétrant, j'ai ressenti partout comme une brûlure et qu'au plus profond de mon être quelque chose de secret s'entrouvrait, quelque chose qui voulait vivre — et c'est en bousculant les autres femmes qui nous entouraient et comme la plus heureuse d'elles toutes, que je suis sortie de la cathédrale, rougissante, bouleversée, mais avec la certitude d'être bientôt mère...

Nous fîmes les derniers cent mètres sans parler ; mais arrivés devant son hôtel je lui demandai, sous le porche, avant de prendre congé :

— Pomposa, quel âge a-t-il, le sacristain de Santiago ?

Pomposa parut surprise :

— Le petit sacristain ?... Quelle drôle de question !...

— Oh ! c'est pour savoir.

— Mais, voyons... je le connaissais déjà quand j'étais petite fille et que tous les mauvais garnements de la ville se moquaient de lui à cause de sa

main de stropiat. Son âge ?… Mais je crois, cher ami, qu'il a mon âge, tout simplement…

Fardée comme elle l'était pour se rendre au bal nègre et habillée de l'une des dernières robes de Paul Poiret, cette belle femme debout dans la lumière du porche d'un luxueux palace de la rue Boissy-d'Anglas n'avait pas d'âge. Mais comme Pomposa avait cinq filles, dont l'aînée avait dix-huit ans et que nous étions en 1921, je calculai en m'en allant que l'entrevue miraculeuse devait se situer vers 1900 et que, par conséquent, le sacristain de Santiago del Chile avait dû naître en 1883-1884.

III

[62]Mon rôle n’est pas de dresser la liste des innombrables miracles attribués au sacristain de la cathédrale de Santiago, puisque cette liste sera publiée en son temps par la commission compétente de la curie romaine, après enquête contradictoire, critique des faits, audition des témoins, chaque cas étant passé selon la tradition de l’Église au crible de la raison, de la logique, de l’expérience catholiques par les docteurs et les théologiens du Tribunal sacré. Mais ma déposition ne serait pas complète si je ne mentionnais que depuis sa mort les vertus de cet homme obscur ne se sont nullement éteintes, que son culte ne fait que se propager dans le peuple, que l’on se rend en masse au cimetière et que, selon une lettre de Mme E. H. E[63]..., datée du 26 juin 1937 et que je ne puis passer sous silence, « la foi des petits enfants de Santiago en *leur grand petit sacristain* qui les aimait tant est si active qu’ils apportent aujourd’hui sur sa tombe leurs joujoux cassés en lui demandant de bien vouloir les réparer ! »

Pour clore mon témoignage, je vais raconter le miracle qui a rendu cet homme populaire dans tout le Chili.

Cette histoire, qui a fait le tour de Santiago, je l’ai apprise de ma petite amie Daidamia[64], une délicieuse mais vilaine petite fille de treize ans.

*

J'ai dit que ma petite amie était délicieuse parce que cela est vrai car elle est aussi espiègle que sa maman, spirituelle, ravissante, tout en vif-argent, traits typiques de cette race chilienne célèbre jadis par la vivacité de ses filles et leur séduction ; mais j'ai aussi dit que ma petite amie était une vilaine petite fille parce qu'à treize ans Daidamia était jalouse de sa maman, une danseuse (qui depuis a fait carrière à Berlin), avec qui, trouvant cette enfant insupportable, je sortais trop fréquemment. Alors, chaque fois que je venais chercher sa maman, mademoiselle piquait une crise de nerfs, me tournait le dos, boudait. Aussi, pour faire la paix, j'invitai cette petite fille rageuse à venir un après-midi prendre le thé au Bois.

Comme j'étais venu la chercher en voiture, qu'au *Château de Madrid*, où je l'avais régalée, je n'avais cessé un instant de la traiter en grande personne, le soir venu, dans le fiacre qui la ramenait à la maison, nous étions grands amis et Daidamia bavardait, ravie[65].

— Ne croyez pas, monsieur Cendrars, que vous êtes mon premier ami. J'ai déjà connu un homme et même qu'il m'a embrassée ! Je le fourre tous les soirs dans ma prière car je l'aime bien, et c'est mon meilleur ami. C'est le sacristain de chez nous, c'est lui qui m'a guérie quand j'étais malade et que maman pensait me perdre, et que moi aussi je croyais mourir car je brûlais de partout. J'avais la diphtérita (*sic*) et comme le docteur ne venait pas assez souvent, maman, impatiente comme elle est, m'a roulée un matin dans un poncho et a couru jusqu'à la cathédrale. Je devais être bien laide et c'est tout juste si l'on voyait le bout de mon nez, mais quand il est venu, le cher petit sacristain de mon cœur, il m'a tout de même embrassée, d'abord sur les yeux, puis il m'a soufflé dans la bouche et aussitôt je me suis endormie. Et quand je me suis réveillée dans mon petit lit, j'étais guérie et aussitôt j'ai pu me lever. Maman avait préparé des sucreries. Vous savez si elle est gourmande, maman, et moi aussi, mais c'est fou ce que le petit sacristain aime les sucreries au miel. Maman lui en préparait tout le temps et tout le temps je m'arrangeais pour aller les lui apporter moi-même. J'allais aussi jouer sur la place de la

cathédrale pour le voir passer. Mais bientôt on ne le voyait plus guère. Il paraît qu'il était en bisbille avec le doyen de la cathédrale qui lui avait interdit de faire des miracles. L'église était fermée et le sacristain n'avait plus le droit d'y aller. On ne le voyait presque plus, sauf parfois, à midi, quand les gens qui étaient venus pour le voir et qui ne l'avaient pas trouvé s'étaient déjà en allés avec tous leurs paquets et leurs enfants. Alors, le sacristain faisait le tour de la cathédrale, le nez en l'air, s'arrêtant tous les trois pas pour regarder travailler les ouvriers sur les échafaudages. On faisait des réparations à la cathédrale et il y avait beaucoup d'ouvriers qui s'affairaient partout, des tailleurs de pierre sur la place et des maçons qui étaient tout petits, petits tellement ils étaient haut perchés au sommet des tours. Un jour, il y a eu un accident. Un maçon était tombé dans le vide. Heureusement que notre petit sacristain était par là qui regardait à son habitude. Il étendit la main, et comme il connaissait tout le monde, il cria à l'homme en train de tomber : « Ohé ! Juan, attends un peu, je vais demander à M. le Curé la permission de faire un miracle ! » Et il partit en courant chercher le doyen. Pendant ce temps-là, le maçon restait suspendu entre ciel et terre. Les passants commençaient à s'attrouper. Les autres ouvriers proféraient des jurons car ils craignaient pour la vie de leur compagnon de chantier. J'étais tremblante et je fermai les yeux. Quand je les rouvris, le sacristain revenait en tirant, poussant le vieux doyen, tout essoufflé d'avoir couru, et le maçon était toujours là, en l'air, la tête en bas, les jambes écartées, les bras en balancier comme pour ne pas perdre l'équilibre. Alors, le sacristain l'interpella : « Dis donc, Juan, tu peux descendre, M. le Curé le veut bien ! » Et étendant la main droite, il dirigea la chute de l'homme jusqu'au sol, lui criant : « N'aie pas peur, Juan ! Piano, piano, viens, mon petit, viens ! Doucement, tout doucement, ne te presse pas ! » Et il reçut le maçon dans sa main droite, car la gauche, elle n'était bonne à rien et il la tenait toujours dans sa poche[(66)].

*

Et voilà. Voilà ce que j'ai appris en flirtant, en dansant avec des Sud-Américaines vaines et belles, en correspondant par avion avec des vieilles dames au Chili et en perdant tout un après-midi baudelairiennement mon temps avec une petite fille charmante et capricieuse que j'avais menée au Bois ; voilà en foi de quoi j'ai écrit.

« Au Bidon de sang »

Nouvelle inédite
d'AL JENNINGS
traduite de l'américain

MA DERNIÈRE NUIT À HOLLYWOOD

à Miss Sonora Babb [67]

Je devais embarquer le lendemain matin [68]*. Le dernier soir, à dix heures, des amis vinrent me chercher à mon hôtel pour me mener dans une série de cocktails-parties, données, paraît-il, en mon honneur, chez des amis à eux que je ne connaissais pas encore. Il était passé minuit depuis longtemps et nous avions déjà beaucoup trop bu dans différentes maisons amies, au nord et au sud des interminables avenues qui divisent Hollywood de l'est à l'ouest, quand entrant dans un salon rempli de monde, mais je ne sais plus chez qui, on me présenta une charmante jeune femme, correspondant d'un journal de l'Oklahoma et, par ailleurs, un jeune écrivain de talent, me dit-on.*

— Comment, Miss, lui dis-je, vous êtes de l'Oklahoma ? Quelle veine ! Alors, vous allez me donner l'adresse d'Al Jennings.

— De qui ? me demanda Miss Sonora Babb, souriante.

— Mais d'Al Jennings, le plus grand homme de l'Oklahoma ! m'exclamai-je.

— Je n'ai jamais entendu parler de lui, me répondit la charmante jeune femme, surprise.

— Comment, vous ne connaissez pas la terreur du Territoire indien, le plus fameux des pilleurs de trains, l'as du revolver, le roi des outlaws ? Condamné à vie, il a été gracié par le président Roosevelt, par Teddy, et

à peine sorti du pénitencier d'Ohio, il s'est refait une vie. C'est un cas unique. Il est, paraît-il, le champion de toutes les causes désespérées et l'avocat le plus éloquent du barreau de l'Oklahoma. C'était le grand ami d'O'Henry[69]*. Il a écrit un livre magnifique où il raconte ses aventures, livre que je viens de traduire et de publier à Paris*[1]*. Vous ne le connaissez pas ? J'aurais tant voulu le rencontrer. Voici plus de vingt ans que je cherche son adresse…*

— Comment dites-vous ? m'interrompit cette jeune consœur, en sortant un bloc-notes de la poche intérieure de son smoking de velours, en portant son crayon de reporter aux lèvres (qu'elle avait très lourdes, comme on les dessine à Hollywood) et en me fixant de ses yeux pers, intelligents et sans sourcils. Al Jennings ?… Un pilleur de trains ?… Dont vous avez traduit le livre en français ?… Oh ! c'est très intéressant… Et vous dites qu'il est aujourd'hui avocat dans mon pays ?…

— Naturellement, vous êtes trop jeune, vous ne le connaissez pas. Mais je vous en prie, Miss, remuez ciel et terre dans l'Oklahoma, mais procurez-moi l'adresse d'Al Jennings et faites-le-moi savoir s'il n'était plus en vie.

J'allais entraîner Miss Sonora Babb vers le bar pour lui parler plus longuement d'Al Jennings, ce Dostoïevski du bagne américain, quand je remarquai mes amis qui, impatients de continuer notre tournée d'adieu, me faisaient signe de nous en aller. Alors je pris brusquement congé de cette charmante jeune fille, lui disant : « Ici, je suis descendu au Roosevelt, *Miss Babb, mais je pars demain matin. Notez plutôt mon adresse à Paris, 12, avenue Montaigne, et écrivez-moi bientôt.* Bye-bye, baby !… »

*

Aux États-Unis, le télégraphe, le téléphone sont des choses qui fonctionnent. Quand je rentrai vers les cinq heures du matin à mon hôtel pour boucler mes valises, le portier de nuit me remit une liasse de messages, dont je trouvai le double glissé sous ma porte en entrant dans ma chambre.

Ces messages étaient tous de Miss Babb, et tandis que je buvais et faisais la fête cette nuit-là chez tous les amis de mes amis, automatiquement, de cinq en cinq minutes, et tant que je n'étais pas rentré à l'hôtel, télégraphe et téléphone avaient répété le premier message qui disait : « Je crois avoir retrouvé votre homme. Naturellement il est ici à Hollywood, et fait du cinéma ! Al Jennings viendra vous voir à 6 heures du matin. »

À six heures du matin, on frappa à ma porte et Al Jennings entra en me tendant la main.

C'était un petit vieux, très court sur pattes [70] *, mais droit, sec, vif, pétillant, les yeux clairs, le sourire malicieux, la voix pleine, chaude.*

Immédiatement nous sympathisâmes et nous nous mîmes à bavarder comme des vieux copains.

*

— Vous savez, je suis rudement content de vous rencontrer, Al Jennings, lui dis-je. Il y a plus de vingt ans que je vous cherche. J'ai lu votre bouquin Through the shadows with O'Henry *en 1914, chez des amis, à Londres, et immédiatement j'ai eu envie de le traduire tellement je le trouvais épatant. Puis la guerre est arrivée, et après la guerre, j'ai été repris par la vie. J'ai beaucoup roulé, dans toutes sortes de pays, faisant toutes sortes d'affaires, et du cinéma, et du journalisme, sans parler des livres que j'écrivais dans des chambres d'hôtel en Amérique du Sud, ou quand j'en avais le loisir, chez moi, à la campagne, en*

France. Enfin, l'été dernier, étant malade et ayant toutes sortes d'ennuis, j'ai enfin trouvé le moyen de traduire votre livre. Tenez, le voici. Vous ne savez pas le français, non ? Eh bien, je l'ai traduit le mieux que j'ai pu, votre bouquin, car il est magnifique. C'est même un des livres les plus formidables que je connaisse, non seulement par ce que vous racontez d'intime et d'extraordinaire sur O'Henry, qui est un de mes auteurs préférés, mais par ce que vous y dites de vous-même d'une façon si simple, si humaine, si sincère que l'inextricable mêlée de crimes et de forfaits dans laquelle vous avez emprisonné votre vie n'a pas besoin d'autre justification que votre simplicité, votre sincérité, votre cœur, humain, trop humain, fraternel… Ah, vous savez, vous êtes un sacré bonhomme, vous ! Laissez-moi encore vous regarder et vous serrer la main ! Alors, vous faites maintenant du cinéma ? Et moi qui vous croyais dans l'Oklahoma en train de « terroriser » les jurés ! Je ne vous cache pas que je me suis même adressé à la police pour avoir votre adresse car chaque fois que je venais aux États-Unis je demandais partout après vous et, cette fois-ci, de New York à Los Angeles, je n'ai pas rencontré un Américain sans lui parler de vous, de votre livre et sans lui demander comment faire et à qui m'adresser pour vous retrouver dans ce bon dieu de pays perdu de l'Oklahoma. Et dire que vous étiez ici, à Hollywood !… Et le cinéma, ça marche ? Vous êtes content ?… Mais, dites-moi, comment cela se fait-il que même vos éditeurs ne savaient pas ce que vous étiez devenu ?… Et O'Henry, c'était un chic type, n'est-ce pas ?…

*

Pendant que je le bombardais de questions, comme le temps pressait et que l'heure de mon départ approchait, je n'avais pas cessé de faire mes valises et Al Jennings, loin d'être impressionné par mon feu roulant

d'interviewer indiscret, me répondait rondement tout en me donnant un coup de main, en gentil copain qu'il était, me passant tout naturellement mon linge, mes livres, mes dossiers, des coupures de journaux et des piles et des piles de photographies de stars.

Et c'est ainsi, cependant qu'il allait de la penderie à mon cabinet de toilette et qu'il vidait tous mes tiroirs, que j'appris la suite de son histoire : qu'à sa sortie du bagne il s'était fait une grosse situation d'avocat dans l'Oklahoma ; qu'il avait gagné beaucoup, beaucoup d'argent ; qu'il s'était marié ; qu'il avait alors eu l'ambition de faire de la politique mais qu'il s'était heurté à ses ennemis de toujours qui avaient ameuté les électeurs, exploitant contre lui son passé de convict, si bien qu'il s'était vu, pour ne pas ranimer la vendetta qui avait déjà fait le malheur de sa vie, dans l'obligation non seulement d'abandonner la partie, mais encore de quitter l'Oklahoma, trop heureux d'avoir un engagement à Hollywood comme spécialiste des histoires de western, *c'est-à-dire de conseiller ou de superviseur dans tous les films de cow-boys. Cela remontait à une dizaine d'années et il avait fait une nouvelle fortune quand, en 1935, la banque où il avait déposé tout son avoir avait fermé ses guichets, si bien, qu'actuellement, il se trouvait une fois de plus sans un, et, par surcroît, en butte à l'ostracisme de Hays*[(71)]*, le dictateur de la censure cinématographique américaine, qui l'avait personnellement visé, trouvant les scénarios d'Al Jennings trop mouvementés, audacieux, réalistes et pas assez conventionnels.*

Mais ce qui me frappa le plus dans ces déclarations d'Al Jennings, c'est que ce vieillard[2]*, plein d'allant mais chômeur, ignorait tout du succès mondial de son livre et qu'il n'eut pas un mot de récrimination ou de protestation quand je lui parlai des droits élevés de traduction que Grasset avait dû payer à un agent littéraire, qui s'était prétendu être propriétaire du livre d'Al Jennings et qui, je l'apprenais avec stupeur, n'était même pas mandaté !*

— Que voulez-vous, Monsieur Cendrars, ce type-là, nous l'appelions « la Puce ». *Je l'ai vaguement connu autrefois, dans l'Arizona. C'était*

déjà un filou. Et vous me dites qu'il s'occupe maintenant d'une agence littéraire à New York et qu'il a même un journal ? Cela ne m'étonne pas si cet individu n'a pas voulu vous donner mon adresse ! C'est qu'elle sait sauter, la Puce !…

— Mais, Al Jennings, c'est que cet homme a dû gagner beaucoup d'argent avec votre livre. Savez-vous qu'en plus de l'édition américaine il en a fait une édition anglaise ? Savez-vous qu'en plus de ma traduction française il a paru une traduction allemande, une russe, une tchèque, une hongroise ? Et savez-vous que les Russes ont tiré un film de votre bouquin ? Ce film on l'a donné à Moscou et, tout dernièrement, à Paris. Et vous n'avez rien touché, pas un sou ?

— Non, pas un centime, me répondit Al Jennings, rêveur. Et il ajouta : — Dire qu'on m'a envoyé au bagne pour moins que cela !… Enfin, n'en parlons plus. Je vous remercie, monsieur Cendrars, de ce que vous avez fait pour mon livre et, en somme, des bonnes nouvelles que vous m'apportez aujourd'hui. C'est gentil à vous de m'avoir recherché partout. Ainsi, un outlaw peut devenir célèbre avec autre chose en main que son revolver, avec une plume ?… C'est extraordinaire. Jamais je n'aurais cru ça.

— À ce propos, Al Jennings, vous me permettez de vous poser une question ?

— Dites.

— Puis-je vous demander, car moi aussi j'étais un adroit tireur avant mon amputation, puis-je vous demander comment vous teniez votre arme quand vous étiez un as du revolver et que vous avez livré tant de combats désespérés aux shérifs qui vous traquaient ?

— Tenez, ainsi ! s'exclama Al Jennings, en éclatant de rire. Et se campant sur ses deux jambes, bien en face de moi, il porta ses deux mains aux hanches, braqua ses deux index sur moi, et faisant claquer pouces et annulaires comme des castagnettes, il ouvrit un feu serré, mouvant légèrement le ventre, à gauche, à droite…

Comme j'allais l'imiter le téléphone retentit.

— Excusez-moi, Al. On vient me chercher. La voiture est en bas. J'embarque tout à l'heure à San Pedro. Il est temps. Je pars. Je rentre en France. Je suis heureux de vous avoir connu. Vous permettez ?

Et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre nous donnant des grandes bourrades dans le dos, tandis qu'Al Jennings me disait tout contre l'oreille :

— Au revoir, Monsieur Blaise, merci, encore merci. J'aurai connu deux chics types dans la vie, O'Henry et vous…

*

Al Jennings n'était pas plutôt parti en claquant la porte sur lui que je me rendis compte que je ne lui avais même pas offert un whisky ! Je bondis dans le corridor et me mis à courir pour le rattraper avant qu'il n'eût gagné l'ascenseur. Mais sur le palier je faillis me heurter à lui qui s'en revenait hâtivement sur ses pas, un gros revolver à la main.

— Al, m'écriais-je, vous ne pouvez pas partir ainsi, allons boire un verre !

— Vous avez raison, nous ne pouvons nous quitter ainsi. Tenez, monsieur Blaise, prenez mon vieux 45 en souvenir de moi. C'est l'arme qui… Enfin, vous savez… Je vous la donne [3] [(72)] .

— Mais non, Al, gardez votre revolver, je n'en veux pas, je ne saurais qu'en faire. D'ailleurs, je ne tire plus…

— Mais, moi non plus, monsieur Blaise, je n'en ai plus l'usage car ma vie est finie maintenant. Gardez-le donc en souvenir de notre rencontre. Pour moi, c'est un grand jour.

— Pour moi aussi, Al. Je l'accepte donc, et merci, merci beaucoup. Mais j'avais envie de vous demander tout autre chose.

— Et quoi donc ?

— Allons d'abord boire un verre…

En bas, au bar, il y avait déjà beaucoup de monde. Par la fenêtre ouverte je voyais de l'autre côté de la rue, dans sa voiture que l'on chargeait discrètement de mes valises, une belle créature anonyme qui m'attendait pour me conduire à bord et qui, pour tromper son impatience, allumait cigarette sur cigarette.

Je fis remarquer cette poupée hollywoodienne « 100 % cinéma » à Al Jennings :

— Tenez, mon bon ami, voilà ce que je voulais vous demander. Il n'y a pas une histoire de femme dans votre bouquin. Vous ne voudriez pas m'en écrire une, une histoire vraie, une histoire de cow-girl, de femme-outlaw, d'une jeune fille, sachant manier le revolver ?… est-ce que je sais, moi ?… une drôlesse, une femme fatale, une victime… Miss Jupon-de-cuir… que diable, cela devait exister de votre temps dans la Prairie, non ?

*

Comme pour rentrer en France j'avais pris le chemin des écoliers, via le Mexique, le Guatémala, le Honduras, le canal de Panama et les îles Vierges, quand j'arrivai à Paris ma concierge me remit une enveloppe timbrée de Hollywood et qui m'attendait depuis quelque temps déjà. C'était un mot d'Al Jennings, me faisant ses amitiés et m'envoyant l'histoire désirée.

Cette histoire, la voici. Je l'ai traduite telle quelle. Al Jennings n'est pas un homme de lettres. C'est un homme qui a vécu et qui se souvient. Sa vie est un roman auquel il manque le vraisemblable car, comme l'a dit La Bruyère : « On ne rêve pas comme il a vécu. »

B. C.

---

1. *Hors la loi !* (La vie d'un outlaw américain racontée par lui-même), 1 vol., Grasset, éd., Paris, 1936. [*Note de B. C.*]

2. Al Jennings est né en 1863. [*Note de B. C.*]

3. C'était la deuxième fois qu'un assassin me donnait son arme en témoignage d'amitié ; la première fois, c'était un prisonnier, au Brésil. (*Cf. Éloge de la vie dangereuse*, dans *Aujourd'hui*, I vol., chez Grasset, 1931.) [*Note de B. C.*]

« AU BIDON DE SANG »

En 1875, Dog-Town, dans le territoire du Nouveau-Mexique, n'était guère qu'un simple élargissement de la vieille piste qui, venant de Raton-Station, courait vers l'est pour aller se perdre dans le désert.

Ce qu'on appelait alors la ville du Chien se composait d'un vague bureau de poste, un ancien relais sans chevaux de la défunte *Star-Route*, d'une forge, d'une grande boutique de traite, où l'on allait s'approvisionner de tout ce dont on peut avoir besoin dans les ranchs, et d'une demi-douzaine de masures d'adobe, habitées par de misérables Mexicains et dispersées sans ordre aux alentours, des huttes posées à même l'épais tapis d'herbe à moustiques qui recouvrait toute l'étendue, dans cette région désolée, de la Prairie sauvage.

À l'est, à cinq cents mètres de la boutique, isolée, mais en bordure de la piste que certains habitants de Dog-Town appelaient pompeusement la Grand-Rue, s'élevait une bâtisse d'un étage. Une large enseigne carrée, fixée à deux gros poteaux plantés droit, mais mal équarris, portait en hautes lettres rouges l'inscription : *Au Bidon de sang*, ce qui était le nom de l'établissement, car cette bâtisse, cette sinistre maison sombre et provocante qui se dressait sur la ligne de l'horizon au soleil levant, était le bar, le bal, le casino, bref, le *saloon* de l'endroit, et, selon le mouvement des saisons et le flux et le reflux des aventures et des événements dans la Prairie, un lot d'épaves, une bande de déclassés, un choix de *desperados* venaient s'y livrer à des folles parties, orgies qui duraient nuit et jour, et aussi longtemps que ces têtes brûlées étaient en fonds.

À la nuit tombante, les clients du *Bidon de sang* annonçaient leur arrivée par le piétinement précipité de leurs chevaux qui s'amenaient ventre à terre et s'arrêtaient pile, et en se cabrant, devant la porte du bouge, par les cris stridents que poussaient les cow-boys, au regard allumé et à la gorge sèche, qui sautaient de selle sur les planches sonores du porche, par les jets de flammes et les détonations qui déchiraient la nuit, crachés par la courte gueule des revolvers que les farouches garçons tenaient à la main et déchargeaient en l'air ou sur les bouteilles en se ruant dans le *saloon* — et bien rares étaient les nuits qui ne se terminaient pas par un furieux combat au revolver, résultat d'une dispute au poker entre habitués du mauvais lieu, de quelque vieille rancune ou de quelque vieux règlement de comptes entre cow-boys de la région, d'une ancienne rivalité ou d'une antique vendetta entre lascars de passage ou de rencontre. Dans le gris sale de l'aube on voyait alors la porte du fond s'ouvrir et un, et souvent deux, trois corps inertes être poussés dehors, jetés dans l'herbe drue.

*

Quand j'y arrivai pour la première fois, c'était en automne 1875, le *Bidon de sang* était tenu par Miss Dollie Madison, qui en était censément devenue propriétaire, mais cela depuis fort peu de temps.

Dollie était une petite blonde de dix-huit printemps à peine. Elle ne pesait certes pas plus de cent livres. Perchée sur de très hauts talons, elle ne dépassait pas le mètre cinquante. Sa taille et son visage étaient frêles et gracieux et ses yeux clairs étaient aussi bleus que les eaux d'un lac de montagne. Ses cheveux étaient une masse de boucles d'or rougi et sa peau — bras, visage, mains — était tendre et blanche.

Tous les cow-boys des environs étaient amoureux de Dollie. Ils venaient de cinquante lieues à la ronde, mais aucun ne la pressait de trop

près, car Dollie n'aimait personne. Un ancien croupier de pharaon qui hantait le *Bidon* et avec qui je vidais un verre au bar, m'avait immédiatement mis au courant. Ce bavard m'avait confié à voix basse :

— La belle petite garce, c'est une des plus jolies petites personnes que l'on puisse voir, hein ? Mais avec ça, elle est honnête, tu sais ! Fais bien attention, elle a une âme de feu et un cœur de glace…

Six ou huit semaines avant mon arrivée, le *Bidon de sang* appartenait encore à un certain Link Cawthorne. D'après ce que j'ai ouï dire, ce Cawthorne était une crapule, mais un fort bel homme. C'était un type d'un mètre quatre-vingt-deux qui pesait dans les deux cents livres. Il avait une belle paire d'épaules et sa carrure était puissante. Ses yeux étaient noirs, froids et perçants, et ses cheveux, abondants et noirs, qu'il avait longs et frisés, lui tombaient sur les épaules. Son costume était typique : c'était celui que portaient à l'époque les gens de son espèce, les *bravos*, c'est-à-dire les joueurs ou les tueurs, ce qui est tout un, car tous ceux de son espèce étaient aussi adroits aux cartes qu'au pistolet. Ajoutez à un feutre aux larges bords et de très belle qualité, à une chemise blanche, avec d'étroites ruches et une lavallière relâchée, une redingote, un gilet bas et un pantalon à carreaux, fourré dans de longues bottes souples, à talons cambrés, et vous vous représenterez parfaitement l'accoutrement ordinaire de ce genre d'individus, à condition, bien entendu, de ne pas oublier l'accessoire indispensable chez tous les habitants de la Prairie : une large ceinture de cuir qui, lui serrant la taille, débordait de dessous le gilet et d'où pendait, lui battant les cuisses, un étui gonflé comme une sacoche et laissant apparaître la crosse, en nacre et ornée de plaques d'argent, d'un magnifique revolver, un gros Colt 45, à six coups.

Comment Miss Dollie Madison, une aussi fragile créature, acquit les titres de propriété d'un local aussi mal famé qu'*Au Bidon de sang*, dont le légitime propriétaire, cette brute de Link Cawthorne, était un assassin cynique, dont le nom inspirait terreur et dont la prestance même faisait frémir, cela est une histoire dont les circonstances particulières sont si caractéristiques et de la vie et des mœurs que nous menions alors dans le

Wild-West à peine peuplé, dans les solitudes de l'Ouest sauvage, que je vais essayer de vous raconter ce drame héroïque, court, brutal, rapide, dépouillé et direct.

*

Donc, un soir, à la fin de l'après-midi d'une chaude journée du mois de juillet, la guimbarde du courrier hebdomadaire, traînée par deux lamentables haridelles, fit halte, dans un grincement des roues et dans un épais nuage de poussière, devant l'unique boutique de Dog-Town.

Mince, grand, maigre, tanné par le soleil, les yeux étrangement pâles et d'un bleu mort, la moustache jaunie par le jus de tabac, le cocher enroula ses rênes autour de la manivelle du frein, se dressa, étira ses longs bras qui n'en finissaient pas et bâilla avec lenteur avant de jeter à terre le sac du courrier. Ceci fait nonchalamment, il s'installa aussi confortablement que possible sur son siège, renouvela sa chique, se cala, prit une attitude de repos et se mit à contempler d'un air découragé la monotone étendue de la Prairie. Les deux haridelles, la queue raide comme balais, la tête basse, les pattes écartées, suantes et lasses, ne tentaient même pas de chasser les tourbillons de sales mouches vertes qui s'abattaient sur leurs flancs humides.

Un temps assez long s'écoula avant qu'une main écartât les rideaux de cuir et qu'une tête d'homme apparût à la portière de la patache.

— Sacrée damnée carcasse du diable, espèce de fainéant, qu'est-ce donc que tu attends encore ?

— Que vous sortiez de la diligence, répondit le cocher sans bouger.

— Enfer et damnation ! Tu ne pouvais pas le dire ?

Le cocher, sans changer le moins du monde sa pose indolente, répondit encore :

— J'y ai pas pensé, Monsieur.

— Pour dix sous, je te descendrais ! s'écria le voyageur furieux.

Cette fois-ci, le cocher tourna la tête. Son regard pâle tomba sur son interlocuteur irrité.

— Monsieur, dit-il, si j'avais dix ronds, je vous jure que je vous les donnerais. Le toubib m'a dit, l'autre jour, que je suis à moitié crevé, et moi, j'ai pas le courage de tuer l'autre moitié. Alors, Monsieur, si vous voulez vous en charger pour rien, allez-y, zigouillez-moi. Hé, tirez donc, et que le diable vous emporte !…

— Link ! Link !

Une douce voix féminine appelait de l'intérieur.

— Link ! Je t'en prie, ne te querelle pas avec ce pauvre homme. Aide-moi plutôt à descendre. J'étouffe là-dedans.

— Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que tu attends ? Viens ! Tu n'as qu'à sauter en bas, petite sotte.

Sans douceur aucune, Link Cawthorne aida Miss Dollie Madison à sauter au sol. La jeune fille leva sur lui des yeux humides, mais ne dit rien et Cawthorne s'en alla vers l'arrière du véhicule démodé pour détacher les liens qui fixaient la petite malle de Dollie Madison dans l'immense porte-bagages.

— Au diable, tous ces nœuds !

Cawthorne éclatait de rage.

Sortant vivement un couteau de sa poche, il trancha les courroies et, chargé de la malle de Dollie, il se dirigea vers la boutique pour boire un coup.

— Pauvre Link ! murmura Dollie. Il doit être affreusement fatigué. Jamais je ne l'ai entendu jurer auparavant.

Et après une seconde d'hésitation Miss Madison suivit son séducteur.

*

Dollie était anxieuse.

Aussi, ayant fait trois pas, elle s'arrêta et se risqua de jeter un regard autour d'elle. Une déception naïve se peignit sur ses traits enfantins. Il y avait de quoi, car Dog-Town ne lui offrait rien d'enchanteur, et la ville du Chien était, ce soir-là, plus particulièrement sinistre, avec son magasin pour *rancheros* devant lequel les caisses vides et les débris d'emballages de toutes sortes s'empilaient en un tas de fumier plus grand que la boutique elle-même, avec ses tristes masures éparpillées et moins engageantes que jamais dans le contre-jour du couchant, et avec, au premier plan, au beau milieu des ornières de la piste, toutes parsemées de boîtes de conserve défoncées, mais qui attrapaient, au ras du sol, les derniers rayons du soleil, une bande de sales gosses déguenillés et à moitié nus qui criaient de plaisir en lapidant à bout portant deux vieilles chèvres attachées par la patte à un piquet, et qui se contorsionnaient, et qui faisaient des efforts désespérés pour échapper à leurs persécuteurs, et qui bêlaient à fendre l'âme.

Vainement Dollie cherchait des yeux un clocher ou quelque chose de similaire qui lui eût indiqué l'emplacement d'une église, d'une simple chapelle, d'une maison un peu plus austère que ces huttes délabrées et où un ministre de la religion aurait pu célébrer une cérémonie de mariage ; mais ne voyant rien d'approchant qui rappelât Dieu, pas un fronton, pas un porche, même pas une pauvre croix tracée de deux coups de pinceau sur la porte d'une grange, elle fut prise d'une vague angoisse et sentit l'incertitude et le doute la gagner [(73)].

... Pourquoi est-ce que Link ne l'avait-il pas menée directement dans son ranch dont il lui avait tant parlé, une grande maison blanche, sise dans un taillis d'acacias, face à une belle rivière ?... Dollie revit en esprit, là-bas, dans le Sud, tapie sous les palmiers, la petite maison de sa grand-mère qu'elle venait d'abandonner et où s'étaient écoulées son enfance et sa vie de jeune fille, après la mort de ses parents, victimes d'une épidémie de fièvre jaune... Pourquoi avait-elle écouté Link ?... Assise sur la véranda, au clair de lune, troublée par l'atmosphère enivrante du parfum

des jasmins de la Virginie qui s'épanouissaient dans la nuit, elle avait prêté une oreille de plus en plus complaisante à ses tendres propos, quand Link venait la rejoindre secrètement, lui faisait des descriptions grandioses de son ranch, lui parlait avec enthousiasme de ses chevaux et des milliers de bêtes à cornes lâchées en liberté dans les pâturages du Far-West… Comment avait-elle pu croire ce beau parleur ? Elle voyait bien maintenant que tout cela n'était pas vrai. Mais Link lui avait promis de…

Un lourd soupir gonfla le sein de la jeune fille.

… Un menteur, son Link ?… Mais il allait la conduire à la maison et appeler un… Non, il ne l'avait pas trompée, c'était impossible… Link…

Absorbée dans ses pensées, Dollie Madison n'avait pas remarqué que Link Cawthorne était revenu sur ses pas et qu'il se tenait debout derrière elle, son beau fiancé, et qu'il l'observait, silencieux, sarcastique, l'œil mauvais. En se retournant, elle eut un brusque sursaut et le remords lui vint du doute qui l'avait effleurée.

— Oh ! Link, s'écria-t-elle, rougissante et confuse, je ne savais pas que tu me regardais !

— À quoi pensais-tu, Doll' ? interrogea-t-il.

— Oh ! Link, vous ne m'aviez encore jamais appelée Doll' jusqu'à présent ! dit-elle, un sourire aux lèvres. Et elle ajouta, se faisant câline :

— Dites, Link, vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Je t'ai demandé à quoi tu pensais ?

Le sourire s'effaça et Dollie sentit sa gorge se nouer. Elle mit sa main sur son épaule et se serrant tout contre lui :

— Chéri, avoua-t-elle, je crois que j'étais un peu déçue et je me demandais…

Cawthorne la repoussa brutalement et lui déclara :

— Inutile de te poser des questions maintenant. Tu vas te rendre compte de la situation, et vivement. Allez, fais pas de giries, viens !

Il lui tourna le dos et, sans plus, il se mit à marcher. Étourdie, stupéfaite, Dollie Madison se mit à marcher machinalement derrière lui.

Ils sortirent de la ville. Ils s'éloignaient. Leurs ombres démesurément allongées par les rayons, maintenant frisants, du crépuscule, les précédaient sur la piste, se mêlaient, se séparaient, se piétinaient.

Dollie marchait.

Elle avançait sans penser à rien et sans rien voir. La violence de la commotion l'avait pour ainsi dire insensibilisée. Elle ne souffrait pas. Elle avait oublié les dures paroles. Elle avançait, trébuchant dans les ornières. Mille choses confuses se chevauchaient dans son esprit. Tout à coup, elle se rendit compte que depuis un bon moment déjà son attention était concentrée sur les petits jets de poussière qui fusaient sous les bottes de Link. Que c'était drôle ! Les hauts talons cambrés, non, les longs éperons étoilés, en s'enfonçant dans la poussière de la piste, soulevaient à chaque pas des petites spirales grises, évanouies aussitôt que formées, emportées, dénouées qu'elles étaient par le souffle fraîchissant de la brise du soir qui arrivait des sommets neigeux de la chaîne des Greenhorns, là-bas, tout là-bas, sur la frange de l'horizon, à des milles et des milles de distance, de l'autre côté de la Prairie.

*

Entre-temps, la nuit était complètement venue et lorsque Link Cawthorne s'arrêta soudain, Miss Dollie Madison se trouva être plantée devant une bâtisse sombre et haute.

Le vent qui soufflait plus fort faisait grincer une enseigne suspendue entre deux poteaux, devant la maison.

Dollie eut beaucoup de mal à déchiffrer l'inscription diabolique qui se balançait au-dessus de sa tête et elle avait beau lire et relire les grandes lettres rouges qui tour à tour lui sautaient aux yeux ou qui, comme Link Cawthorne, sournoisement lui tournaient le dos dans l'obscurité, elle

n’arrivait pas plus à comprendre la présence que le sens ou la portée de ces quatre mots tragiques : *Au Bidon de sang*.

Une mauvaise musique de danse — une clarinette, un violon, un cornet à piston — arrivait par bouffées de la maison close, accompagnée d’un bruit de pieds traînards, mais remués en cadence et, par intermittence, d’un grand brouhaha de voix, de cris, de hurlements.

Une porte s’ouvrit et la jeune fille fut saisie par le poignet et entraînée dans le *saloon*.

La porte claqua derrière Dollie[(74)].

*

Dans la salle violemment éclairée, des couples tournaient sous les lampes accrochées au lattis apparent du plafond et l’air surchauffé du bal était irrespirable. Cela sentait le pétrole, les relents d’un parfum bon marché, la sciure de bois, le whisky répandu, le cuir, le suint de mouton, la sueur. À cause de la fumée des pipes et d’une buée qui s’élevait du plancher, on distinguait mal les visages ravagés et révoltants, ou hébétés, ou excités des types, lourdauds et gauches avec leurs bottes, leurs éperons, leur gros revolver qui leur battait les cuisses à contretemps, leur grand chapeau bosselé, leur grossière chemise bariolée, et qui faisaient valser dans leurs bras les femmes, toutes pareillement vêtues de jupes courtes et scintillantes qui découvraient leurs jambes bien ou mal faites, des vieilles, des jeunes qui se pressaient, qui se trémoussaient, qui faisaient des grimaces, qui se pâmaient, qui poussaient des petits cris chatouillés et qui, toutes, avaient pareillement la face peinte, vermillonnée, impudente.

Le bal stoppa quand Cawthorne pénétra dans la salle traînant Dollie par le poignet et qu’il l’envoya dinguer d’une poussée vers l’escalier qui montait à l’étage.

— Salut et bonsoir tout le monde ! Heureux de vous revoir ! Alors, les aminches et les copains, on s'amuse ? Nom de Dieu, je suis rudement content d'être de retour ! s'écria Link Cawthorne, le patron du *Bidon de sang*.

Mais personne ne lui répondit et tous les regards se portèrent sur la jeune fille qui restait là, prostrée, au pied de l'escalier[75].

*

On aurait entendu voler une mouche.

Dollie Madison sentit tous les regards converger vers elle. Alors, elle leva la tête, se raidit et fit front, car c'était une fière petite créature et elle ne voulait pas laisser voir à cette canaille assemblée la honte qui l'accablait.

Cawthorne, lui, enrageait. Il se sentait blêmir. Ce silence qui l'avait accueilli, il le ressentait comme une injure mortelle. C'était pour lui un affront inimaginable, et pire qu'un coup de cravache en plein visage encaissé en public. « Ah ! les salauds !… Pas une seule voix pour me saluer… Ils me le paieront, les vaches !… » pensait-il, hors de lui. Et il voyait rouge. Et sa fureur était telle que des frissons brûlants lui parcouraient l'échine.

— Allez, monte ! dit-il, colère, en empoignant Dollie par le bras et en posant le pied sur la première marche de l'escalier.

À ce moment, une des filles piqua une crise et se mit à crier dans le silence, devenu intolérable, monstrueux :

— Ah ! mon Dieu, encore une !… N'y va pas, petite, n'y va pas !… pa-â !… pa-â-â !…

— Hé, tais-toi, con, il va te tuer, sale idiote, murmura une vieille gaupe ivre, en secouant sa camarade qui se débattait.

Cawthorne s'était retourné.

Il dévisagea la foule. Sa bouche se contractait. Il avait envie de tuer. Il ne pouvait plus se contenir. Il lâcha Dollie pour faire trois, quatre pas en avant. Il s'arrêta. Il cherchait quelqu'un des yeux. Il repartit en avant, écartant les gens qui l'entouraient. Il bousculait les hommes, les femmes, donnant des coups d'épaule, jouant des coudes, écrasant des pieds. Il sacrait. Il lui fallait une victime, une victime de choix, et non pas une de ces malheureuses filles qui entouraient, terrorisées, l'hystérique qui avait crié.

Quand il avait ouvert le *Bidon*, Link Cawthorne avait établi sa réputation en tuant, le premier soir, Bart Rhodes, un matamore, une grande gueule, un mécréant de son acabit. Au cours d'une querelle à propos d'une fille, il l'avait couché raide d'une balle au cœur. Il comprenait, ce soir, qu'il devait faire un éclat sanglant pour affirmer son autorité. Il était le patron, que diable ! Plus que jamais il devait s'imposer, sinon la boîte était fichue. Il cherchait donc, en fonçant parmi les danseurs, les joueurs, les buveurs, un homme et, si possible, un dur, à provoquer, et il les dévisageait tous à la ronde. Il était si terrible à voir que le vide se faisait devant lui, comme il avançait.

Soudain, son œil rencontra l'œil d'un homme de haute stature, adossé nonchalamment au bar, les bras passés dans la barre d'appui du comptoir, et qui avait l'air de le défier en le regardant tranquillement venir sur lui.

Cawthorne ressentit comme un choc électrique et immédiatement sa haine se concentra sur cet homme. Il le connaissait de réputation. C'était Jim Stanton, le gérant du Ranch 101, le plus vaste domaine du Colorado[1 (76)].

Son choix était fait. Sa colère débordait. Link Cawthorne bondit vers cet homme. Mais, à la plus grande stupeur des assistants, Cawthorne s'arrêta net dans son élan. Peut-être pour la première fois de sa vie, on le vit marquer de l'hésitation. Une lâcheté secrète venait de se glisser dans son cœur et lui porter un coup bas.

C'est que, pardine, comme chacun des spectateurs, Link Cawthorne savait bien que l'homme adossé au bar, qui ne bronchait pas et qui semblait se moquer de lui, le narguer, cachait sous son insouciance apparente une adresse de tout premier ordre. Faisant feu au jugé, le revolver appuyé sur la hanche, Stanton faisait mouche à chaque coup. Jim était le tireur le plus rapide de la Prairie. Il était célèbre des pâturages du Colorado à la rivière[77] du Canada.

*

Lorsque Cawthorne avait desserré sa poigne, Dollie Madison s'était retournée, étonnée, et l'avait suivi des yeux comme il fendait la cohue. Elle avait été une des premières à deviner la frousse intense qui faisait hésiter ce grand lâche. Elle ne le quittait plus des yeux. Elle remarqua le tic nerveux qui lui tordait la bouche et tiraillait son visage. Puis elle le vit bondir, bousculer de deux bras ceux qui lui barraient le passage, foncer comme un taureau, s'arrêter net à un pas de l'inconnu, et, maintenant, elle lui voyait tendre la main à cet homme et elle l'entendait dire :

— Je ne vous connaissais pas, Jim Stanton, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous. C'est un grand honneur, Monsieur, que de vous voir chez moi.

Jim Stanton, sans changer en rien sa position, les bras toujours engagés dans l'accoudoir, mais plantant ses yeux clairs de berger dans ceux furibonds de son interlocuteur, lui répondit, le plus calmement du monde :

— Cawthorne, je ne serre jamais la main à un individu de votre espèce et je regrette d'être venu ce soir à votre bal. Je n'aime pas les hommes qui trichent au jeu et qui débauchent les femmes.

Le sang lui afflua au visage, ses traits réguliers grimacèrent et Cawthorne hurla :

— Nom de Dieu, Stanton, vous êtes fou ! C'est une querelle que vous me cherchez ?

— Non, Monsieur, je n'y pensais pas. Mais si vous aviez, par hasard, envie de venger votre honneur, donnez-vous donc la peine de saisir ce beau revolver que je vois briller sous votre redingote, et je ferai proprement sauter votre damnée cervelle !

Les épaules de Cawthorne se courbèrent. Il n'osait pas faire face. Il baissa les yeux.

— Je crois bien, monsieur Stanton, que je préfère ne pas avoir d'histoire ce soir. Je suis fatigué, je rentre de voyage. Mais si vous…

— Comme il vous plaira, Monsieur, l'interrompit Stanton.

Et Jim se dressa de toute sa taille et, délibérément, il tourna le dos à son adversaire pour commander un dernier whisky au barman.

Cawthorne battit en retraite. Il se dirigea lentement vers Dollie. Tout le monde l'observait. Personne ne soufflait mot sur son passage. Arrivé au pied de l'escalier, il mit la main à son revolver, mais il la laissa retomber. Un bon moment, il parut incertain de ce qu'il allait faire. Le silence qui régnait l'écrasait. Il ployait les épaules. Enfin, il leva les yeux sur Dollie. Il lut sur le visage exsangue de la jeune fille et pareil à celui d'une morte, l'expression du plus profond mépris.

— Viens, toi ! lui dit-il, et il la poussa et lui fit grimper l'escalier.

*

À l'étage, Cawthorne ouvrit une porte qui donnait sur le palier. Dollie se trouva dans une petite chambre et Cawthorne, qui était entré derrière elle, ferma la porte à clé.

La pièce était meublée d'un lit-cage, d'une vieille commode, d'un fauteuil à bascule et d'un sofa crevé. Des gravures criblées de chiures de

mouche et représentant des danseuses de music-hall et des femmes nues étaient épinglées au-dessus du lit.

Cawthorne alla se placer devant la commode, vida d'un trait une carafe d'eau et se mit à contempler sa tête dans un miroir ébréché accroché à la cloison. Il était toujours pâle. Son émotion était loin d'être apaisée. Il ne pourrait jamais oublier la terrible injure qu'il venait d'encaisser, l'avanie que ce pourceau, ce châtré, ce maudit voleur de vaches lui avait fait subir. « … Qu'il prenne garde à lui, ce chien, j'aurai sa peau, à ce fils de pute… », grondait-il entre ses dents, et il sentait son vieil instinct de bravache se réveiller. Alors, sa colère éclata enfin et elle se porta sur Dollie, silencieuse et immobile :

— Ne reste pas là, plantée comme une bouteille vide, et ne me regarde pas comme une conne ! T'as compris ? Allez, déshabille-toi et fous le camp au lit !

— Mais Link… Link… La voix de Dollie avait du mal à sortir, étranglée qu'elle était par les sanglots. Link… mais nous ne sommes pas mariés !…

Cawthorne éclata de rire.

— La ferme ! rugit-il. Hé ! qu'est-ce que tu veux que ça me foute, petite dinde ? Allez, ôte-moi ça, sinon je te l'arrache. Tu crois, parce que ce salaud de toucheur de vaches en bas s'est payé ma gueule, que tu vas te l'offrir toi aussi ! Allons, grouille-toi, nom de Dieu, sinon gare !

Ayant parlé, Cawthorne défit sa lourde ceinture et déposa son pistolet de gros calibre sur la commode. Puis, ayant quitté sa redingote, il allait s'asseoir sur le pied du lit pour retirer ses bottes quand il perçut le déclic de son arme, se leva prompt comme l'éclair, reçut une courte flamme à bout portant et sentit une balle lui traverser le corps. Son visage se crispa. Une tache rouge, qui s'élargissait rapidement, imbiba les ruches de sa belle chemise. Il porta la main gauche à sa poitrine, battit l'air de la main droite, cherchant un point d'appui…, enfin, il s'écroula comme une masse, la face sur le plancher.

Immédiatement, la porte fut enfoncée du dehors et la chambre s'emplit de curieux.

Debout au milieu de la pièce, impassible, tenant dans sa petite main le gros revolver à crosse de nacre, Dollie déclara :

— Il m'avait menti, alors je l'ai tué…

Cette seule et unique explication suffit. Aucune autre enquête ne fut faite. Le verdict fut unanime. Les curieux qui avaient pénétré dans la chambre se constituèrent en jury. Tous furent d'accord pour déclarer devant le cadavre encore chaud de son séducteur que Miss Dollie Madison avait agi en état de « légitime défense[(78)] ».

*

L'aube pointait.

En bas, dans la salle déserte, le barman, qui avait tenu le rôle de président du jury improvisé, s'affairait derrière son comptoir. Il préparait toute une rangée de verres destinés aux hommes qui avaient été jeter dehors le corps de la victime de cette brève tragédie. Quand Jim Stanton et quelques autres habitués de l'établissement rentrèrent par la porte du fond, le barman leur versa à boire et interpella Stanton d'un air satisfait :

— Dis donc, Jim, nous avons un nouveau patron, *Au Bidon de sang*, et un fameux, hein ? Il me semble que la petite rouquine, là-haut, est encore plus rapide que toi, qu'en dis-tu ? Elle t'a devancé, et je te mets à l'amende d'une tournée, hein ? D'une balle au cœur, elle a envoyé Link Cawthorne aux enfers.

---

1. Au sujet de Jim Stanton, lire les aventures d'Al Jennings dans *Hors la loi !…*, traduction Blaise Cendrars, pp. 17 et suivantes. Grasset, éd. [*Note de B. C.*]

L’Actualité de demain

(Choses vues)

à Marinette [79]

Le XXIe siècle sera le siècle de l'Amérique latine. C'est pourquoi l'Europe, et tout particulièrement la France et les pays méditerranéens ont tort de se désintéresser complètement des révolutions politiques, économiques, morales, sentimentales, religieuses du Sud et du Centre-Amérique. C'est dans ces régions, aujourd'hui encore aux trois quarts vierges, que vont se jouer leurs prochaines destinées.

L'avenir de l'Humanité est en Occident, en Extrême-Occident. Le pendule de la civilisation se déplace vers l'Ouest. C'est un retour aux origines, car les races humaines sont nées sur le *planaltino* brésilien [(80)] (*cf. les travaux du Danois prof. Lund, sa collection de fossiles rapportés de Minas Gerais, ses livres et ses écrits, toujours inédits depuis 1887 et aujourd'hui abrités au Musée Royal de Copenhague*) [1]. Depuis quatre siècles la fusion des races rouge, noire, blanche, et depuis quelques décades, jaune s'accomplit dans l'Amérique du Sud et du Centre. Voici le nouveau fait historique auquel personne ne prend garde et qui sera l'actualité de demain (et non pas la liquidation de la guerre ou l'avenir de la Société des Nations).

Au contraire des États-Unis de l'Amérique du Nord, aux États-Unis du Brésil la question de *couleur* ne se pose pas. Elle ne se pose pas non plus au Mexique, pas plus qu'elle ne se pose dans les autres républiques de l'Amérique du Sud, et c'est l'absence de cette question de couleur qui donne si grande allure d'humanité profonde [(81)] aux démocraties sud-américaines, conscientes de leur mission historique.

Ainsi que me le disait en 1926 le président des États-Unis du Brésil, S. E. Washington Luiz[82] : « La mission historique de la France aura été l'avènement de la Révolution et la proclamation à la face du monde des purs principes démocratiques. La mission historique des U.S.A. est, en passant de la théorie à la pratique, l'application de ces mêmes principes démocratiques à de larges couches sociales, toutes originaires de la race blanche. La mission historique des démocraties sud-américaines consistera à réaliser le vœu de la Révolution française, c'est-à-dire à faire profiter de ces principes toute la collectivité humaine, sans distinction ni de race, ni de couleur. Assurément, cette étape sera longue, pleine de difficultés, de surprises, d'à-coups et de coups de frein. »

*

Communément, pour l'Européen ou le Yankee, une révolution sud-américaine est une espèce d'opéra-bouffe, où un général à plumet commande quelques feux de salve à la tête de quelques « nègres » habillés. Il s'empare du pouvoir, occupe « militairement » quelques mines d'or, puis rentre dans son palais faire l'amour avec les plus belles femmes du pays.

La dernière en date de ces révolutions semble donner raison à cette façon « rigolote » d'envisager les choses et je ne résiste pas à la tentation de recopier le récit de cette « folle aventure » tel que je l'ai lu dans le *Courrier de La Plata* du dimanche 6 octobre 1929. Tout dans ce récit m'enchante, et jusqu'au style « cornichon » du correspondant du seul journal français de Buenos Aires !

L'AFFAIRE DE CUMANA[83]

(De notre correspondant particulier au Venezuela.)

« Le mardi 13 août, les journaux de Caracas publiaient en gros caractères le compte rendu, d'ailleurs assez sommaire, du grave incident qui s'était produit quarante-huit heures avant, dans la matinée du dimanche 11, à 400 kilomètres de là, sur la côte orientale du Venezuela, et dont rien n'avait jusque-là atteint la capitale du pays.

« Une troupe armée de 400 insurgés, adversaires du gouvernement actuel et surtout de son chef, le général Juan Vicente Gomez, avait débarqué d'un vapeur allemand au port de Cumana, capitale de l'État de Sucre, qui porte lui-même le nom de Puerto Sucre, et avait marché à travers la campagne jusqu'à Cumana, distante d'environ une lieue et bâtie sur les bords d'une rivière qui porte le même nom que celle qui est censée arroser Madrid, le rio Manzanares.

« Arrivés au pont de la rivière, les envahisseurs s'étaient heurtés à la garnison de la place, commandée par le gouverneur de l'État de Sucre, le général Emilio Fernandez. Dans le long combat pour le passage de la rivière, celui-ci avait été tué, son fils grièvement blessé, et le chef des insurgés, le général Delgado-Chalbaud (par sa mère, née Chalbaud, d'origine française) était tué lui-même.

« Sa mort laissait la troupe sans chef et devant une attaque à la mitrailleuse des avions militaires envoyés à leur rencontre à Maracay, les insurgés avaient fait demi-tour et s'étaient rembarqués ou dispersés dans le pays, et le vapeur repartait pour une destination inconnue, tandis qu'on armait en toute hâte le yacht de plaisance qui forme toute la flotte de guerre du Venezuela et que le fort de Guaira pointait ses canons vers la haute mer.

« Peu à peu les détails se précisaient. La mort du fils du général Emilio Fernandez était annoncée ; les drapeaux étaient mis en berne sur tous les édifices par ordre du gouvernement, et le ministre allemand, très ennuyé, faisait ou laissait dire que c'était lui-même qui avait répandu des bombes sur les attaquants. En réalité, l'escadrille de sept avions était formée d'appareils français et montée par des pilotes militaires français et par des pilotes militaires vénézuéliens formés et commandés par un

ancien officier de marine français, M. Guérin. Celui-ci allait même repartir pour la France avec sa femme, sur le transatlantique français du 14 août, où sa place était retenue, mais qu'il n'a naturellement pas occupée, étant à Cumana. Le bruit a couru d'ailleurs qu'il avait été tué dans l'affaire, mais n'a pas été confirmé.

« Le gouvernement était, grâce à son système de renseignements très étendu, prévenu de l'imminence du débarquement depuis une dizaine de jours. Et cependant les attaquants venaient des bords de la mer Baltique, d'où on ne les aurait jamais attendus ! C'est là que ce bateau allemand, construit spécialement pour porter secours aux navires en détresse dans ces mers difficiles, le *Falke*, avait été loué par les adversaires du « président » Gomez pour débarquer sa troupe d'insurgés et une centaine de caisses d'armes contenant 900 fusils avec leurs munitions, sur la côte vénézuélienne.

« Le *Falke* peut développer une vitesse de dix-sept nœuds à l'heure et n'aurait mis que treize jours pour traverser tout l'Atlantique. Bien que de petite taille, peint en gris, peut-être pour le rendre moins visible, la passerelle blindée contre les balles, dont plusieurs l'ont d'ailleurs atteinte, et disposant en plus des caisses d'armes, de deux canons de 47, le *Falke* représentait une force navale à laquelle le gouvernement vénézuélien ne pouvait rien opposer d'équivalent, car le général-président Gomez s'était toujours opposé à l'achat d'un croiseur, craignant, non sans raison, que celui-ci tournât un jour ses canons contre lui.

« Le commandant[2] du *Falke*, aidé par deux de ses anciens officiers, avait appartenu à la marine militaire allemande et fait brillamment la guerre dont il avait rapporté la Croix de fer de première classe ; il aurait reçu pour sa part la promesse d'une somme de 1000 dollars par jour pendant l'expédition, d'autres disent un million de francs pour la totalité, ce qui revient à peu près au même ; toute l'affaire étant financée par un Vénézuélien richissime établi à Londres, qui aurait avancé vingt millions de francs dans l'espoir évident de devenir chef du nouveau gouvernement.

« De plus, le commandant du *Falke* aurait reçu la promesse d'être, en cas de succès, nommé chef de la marine vénézuélienne. Ces avantages, comme son passé, expliquent le courage qu'il a montré dans l'affaire, car il n'a pas hésité à débarquer à Cumana avec les envahisseurs, armé, avec ses deux officiers, dont l'un aurait même reçu une balle. Quant à son équipage, allemand aussi, dont la situation n'était pas la même, il a refusé de débarquer et a obligé par son attitude les officiers du bateau à revenir à bord et à lever l'ancre après avoir combattu et débarqué toutes les caisses d'armes, sauf deux.

« C'est donc en réalité surtout à l'attaque des avions français et à l'attitude de l'équipage allemand, non moins qu'à la courageuse fidélité du général Fernandez, gouverneur de Sucre, que cette nouvelle tentative contre le dictateur du Venezuela a échoué.

« Le bateau lui-même, après avoir quitté la côte, se serait, disait-on, réfugié dans les îles voisines, celles de la Tortue ou des Marguerites, et l'inquiétude à ce sujet était telle que le courrier français, parti le 14 août du port de Caracas, a reçu l'ordre de supprimer l'escale suivante en territoire vénézuélien, celle de Carupano, où l'on craignait sans doute qu'il pût être attaqué au passage, pour filer directement sur l'île de la Trinidad et sa capitale Port-of-Spain, où il s'est d'ailleurs rencontré avec le *Falke* inoffensif, sans pavillon, le consul allemand l'ayant pris en charge sous la surveillance des canons britanniques.

« Cumana est une petite ville d'une vingtaine de mille âmes, capitale de l'État de Sucre, qui passe pour avoir donné son nom indien à l'Amérique : à quelques kilomètres au Sud, se trouvait, en effet, la place indigène d'Ameraca (Maracapano pour les cartes) qui, au XVIe siècle, servait d'entrepôt pour les marchandises espagnoles apportées aux îles qui se répandaient par là sur toutes les côtes baignées par la mer Caraïbe, et c'est d'Ameraca, plutôt que d'Amerigo Vespucci, que, suivant certains, était venu le nom donné au nouveau continent.

« C'est en fait le premier port vénézuélien de quelque importance rencontré par les bateaux venant d'Europe, comme l'a fait le *Falke*, après

avoir dépassé l’île anglaise de la Trinidad. Or, peu avant, une tentative assez analogue s’était produite sur la même côte, mais de l’autre côté de la capitale, où un détachement d’environ 200 insurgés, venant de l’île hollandaise voisine de Curaçao, avait débarqué, près de Puerto-Cabello, d’un bateau américain sur lequel ils avaient embarqué les armes prises par eux à Curaçao et même le gouverneur néerlandais. Ces insurgés commandés par le général Galdabon, faisaient partie de cette nombreuse colonie de Vénézuéliens expulsés par le président Gomez et vivant à l’étranger, surtout dans les îles voisines, où ils complotent la libération de leur patrie.

« Leur coup de main sur le gouverneur hollandais venait surtout, dit-on, de ce que celui-ci passait pour être favorable au général Gomez et favorisé par lui, auquel il aurait fourni des renseignements sur ces réfugiés. C’est sans doute pour lui donner une leçon et l’empêcher de les poursuivre qu’ils avaient tenu à l’amener de force sur le cargo américain dont ils s’étaient emparés dans le port même de Curaçao et dont ils avaient forcé le capitaine, plus ou moins d’accord avec eux, à les débarquer avec leurs armes sur la côte vénézuélienne : de là, ils ont gagné les montagnes, tandis que le gouverneur, sur le bateau américain libéré, regagnait piteusement son île.

« Peut-être cette tentative du général Galdabon venu de Curaçao était-elle destinée à se produire en même temps que celle du général Delgado-Chalbaud à Cumana, et la distance entre Curaçao et la Baltique, d’où est parti le *Falke*, est-elle cause de cet asynchronisme entre les deux.

« Il faut noter aussi que le point de débarquement du général Galdabon était voisin du petit port de Puerto-Cabello, où le général Gomez détient dans ses cachots plus d’une centaine d’étudiants de l’Université de Caracas qui ont pris part, en avril-mai de l’an dernier, aux manifestations qui ont eu lieu contre lui et l’ont fort indisposé contre la capitale. Il les avait d’abord envoyés travailler sur la route destinée à rejoindre à la mer Los Chorros, ville de plaisance à l’est de Caracas, à travers les montagnes ; mais là, leur insubordination s’était de nouveau,

manifestée et l'avait amené à les envoyer dans les prisons de Puerto-Cabello, beaucoup plus dures que le travail en plein air.

« Leurs familles de Caracas s'étaient donné le mot pour les voir sur la route ; au jour de leur passage, les autos avaient afflué à un croisement dit *Dos Caminos*, mais la police avait habilement fait garer toutes ces voitures sur une route au-delà, d'où l'on ne pouvait pas voir le passage des prisonniers, et les avait gardées jusqu'au lendemain matin, de sorte que les familles avaient dû passer la nuit dans leurs autos, d'où fureur qui s'est manifestée, dans ces familles, par la suppression des dancings et de la viande aux repas, celle-là étant exclusivement fournie à Caracas par les abattoirs du général Gomez.

« On comprend qu'en raison de ces mouvements insurrectionnels le général qui, depuis plus de trente ans, régit le Venezuela, ayant expulsé du pouvoir son ami et prédécesseur le président Castro, *le singe des Andes*, ait préféré à la capitale sa ferme de Maracay, à 100 kilomètres de celle-ci, où il vit[3] en patriarche averti sur ses terres qui s'étendent tout autour sur une longueur de 60 kilomètres. Il y fait cultiver et exploiter par ses troupes la canne à sucre, le café, le maïs, et y a fondé les établissements industriels qui manquaient au Venezuela : abattoirs, beurreries, tissage, papeterie, etc. Ses étables, notamment celles d'El Diamante, y abritent les plus beaux spécimens de bétail qu'il a pu se procurer dans le monde entier : bovins, chevaux, mulets, ânes, porcs ; et son parc de Las Delicias renferme, avec une magnifique piscine alimentée par l'eau thermale de Castano, des exemplaires encore plus rares des animaux sauvages d'Afrique, d'Asie et d'Amérique (éléphants, lions, tigres, hippopotames, girafes, gnous, zèbres, autruches, lamas, etc.) achetés par lui et transportés jusque-là pour des sommes énormes.

« C'est dans ce parc enchanté qu'il tient chaque jour ses audiences comme saint Louis sous le chêne, et un habile souci de prudence lui fait sans doute préférer, aux risques d'un tête-à-tête en bureau fermé, ces réceptions en plein air, qu'il donne, en uniforme kaki et bottes de cuir jaune, au milieu de ses ministres, de ses généraux et de ses soldats.

« On ne peut, en effet, le voir que là, et chaque jour, à cinq heures, il arrive aux Delicias en auto, s'installe sur un fauteuil en face de la musique militaire qu'il aime seule et qui fait rage, et il y reste jusqu'à la nuit à serrer les mains, avec un bon sourire de M. Le Trouhadec[84], aux clients qui lui sont tour à tour présentés. À sa droite, il a maintenant le président Perez, haut magistrat, qu'il a eu la suprême habileté de faire nommer à sa place en avril dernier, conservant seulement en apparence le seul commandement des troupes, au nombre de 5 000, qui sont d'ailleurs presque toujours concentrées autour de Maracay.

« Derrière chacune des cages, les soldats vêtus seulement d'un veston kaki, avec un petit chapeau de feutre cabossé comme les gens du petit peuple, mais le fusil entre les jambes et la cartouchière en sautoir, veillent sur la précieuse personne du général qui, malgré ses soixante-quinze ans, a réussi jusqu'à présent à maintenir l'ordre et à faire la fortune de la République en même temps que la sienne, pendant qu'entassés dans une petite voiture, les plus jeunes de ses soixante-dix enfants, dont le dernier n'a que quelques mois, cueillent les fruits du beau jardin qui a bien mérité son nom de Las Delicias, paradis terrestre pour dictateur sud-américain. »

Hélas ! ce récit n'est pas signé, mais j'en certifie l'authenticité.

*

En septembre 1924, dans la bonne ville de São Paulo (Brésil), cela bardait. En une nuit, le général Isidoro[85], à la tête d'un groupe d'officiers révolutionnaires, d'un bataillon de la Force Publique et de quelque 400 insurgés venus de l'intérieur prenait la ville industrielle, une capitale moderne de 800 000 habitants !

Les combats des rues furent des plus vifs.

Après avoir défendu le Palais, le Ministère de la Justice, la Centrale du téléphone, les casernements de la Force Publique, où la lutte fut particulièrement acharnée, le président de l'État, le malheureux Carlos de Campos, un musicien de talent et non pas un général, dut battre en retraite. Avec son petit groupe de partisans il se porta à la rencontre des renforts que le Président Fédéral envoyait par voie ferrée de Rio de Janeiro.

Ce furent quelques jours de répit pour la population pauliste, volontiers frondeuse, mais qui ne prenait nullement part à l'affaire. « Cela intéresse les hautes sphères », me répondit un homme que j'interrogeai dans la rue.

Le général Isodoro profita de cette accalmie pour consolider ses positions. Il fit creuser des tranchées, occuper les gares, les ponts, les routes, les voies ferrées, mettre en position ses 75 et une batterie de canons lourds que la garnison d'Itù était venue mettre à sa disposition dès le lendemain de la révolte. Il attendait lui aussi du renfort. Le mouvement était concerté. Toutes les garnisons de l'immense territoire devaient se révolter.

Mais alors que le gouvernement fédéral arrivait à concentrer en moins de huit jours l'élite de l'armée fédérale autour de São Paulo — je vis débarquer un beau régiment romantique de Mato Grosso, un autre du Parana, de magnifiques Germains tout dorés par le soleil des Tropiques, un splendide bataillon de Bahia, composé comme les compagnies d'armes des Portugais au XVIIe siècle, de nègres, de mulâtres, de métis indiens, « *un pied chaussé et l'autre nu*[(86)] », quelques sections des invraisemblables gendarmes de Minas — et toute l'artillerie disponible, le renfort révolutionnaire n'arrivait pas, à l'exception de quelques demi-sections et de quelques officiers isolés qui avaient dû se battre tout le long de la route pour se glisser dans la ville avant l'investissement complet de São Paulo.

À peine son artillerie en position sur les collines qui dominent la ville, le général Socratès, commandant les troupes fédérales d'investissement,

déclencha sur cette ville ouverte, qu'aucun de ses 800 000 habitants n'avait encore évacuée, un bombardement « à l'allemande ». Il avait su profiter des leçons de la Grande Guerre européenne. N'ayant pas une cathédrale de Reims à démolir, Socratès donnait comme objectif à ses canons tantôt un palace flambant neuf, tantôt une belle usine moderne, tantôt un des nouveaux gratte-ciel. Les obus tombaient par rafales dans le centre de la cité, démolissant un tramway, soufflant une confiserie, éternuant dans une école, explosant dans un square ou dans un bar. Des avions dirigeaient le tir, tout en lâchant des bombes qui tombaient un peu partout et éclataient au hasard.

Cet absurde bombardement dura 29 jours et 29 nuits. La nuit, les obus incendiaires mettaient le feu dans les quartiers ouvriers de la Luz et de la Moca, faisaient exploser les réservoirs de la *Shell*, sauter[87] les entrepôts de café. L'allumage de ces brasiers s'accompagnait d'un feu de mousqueterie et de mitrailleuses qui durait jusqu'à l'aube et dont l'intensité me rappelait les attaques massives sous Verdun. Mais il n'y avait jamais d'attaque. Avec le jour, les obus recommençaient à tomber sur le centre de la ville. On sentait que les officiers « *légalistes* » s'en donnaient à cœur joie. Les ordres étaient formels, il fallait écraser la sédition, tant pis pour la ville, on la reconstruirait !

Bernadès, alors président de la République, était un homme d'un autre âge avec une mentalité d'une autre époque, c'était une espèce de Léon Bloy à la manière forte, attardé et d'un absolutisme convaincu.

Le doux Carlos de Campos, attaché à la légalité, laissait faire. Prisonnier de ses partisans politiques, il se laissait arracher l'ordre de détruire sa bonne ville plutôt que de perdre le pouvoir. On dit qu'il composa un opéra tandis que les canons de la « légalité » fouillaient São Paulo et détruisaient 11 000 maisons !

Et les révolutionnaires ?

Les révolutionnaires attendaient toujours le renfort qui ne venait pas. Ils occupaient des tranchées aux points stratégiques et ne livraient que la

nuit des petits combats d'avant-postes et de patrouilles. Les têtes chaudes faisaient partir des locomotives bourrées d'explosifs.

Le général révolutionnaire Isodoro était un positiviste[(88)] dogmatique. Durant 27 jours il rédigea des manifestes, refaisant la Constitution, révisant le code et les lois, publiant des proclamations philosophiques, pleines de romantisme et de grandeur. C'était un petit vieux très strict, très froid, très calme, un honnête homme triste, illuminé par la seule idée de la Patrie.

Le vingt-septième jour, comprenant que la Révolution était trahie, il donna l'ordre à ses troupes d'évacuer la ville et la petite armée révolutionnaire s'embarqua pour l'intérieur, dans 24 trains, composés exclusivement de Pullman, de wagons-restaurants et de wagons-lits, emportant avec elle armes et bagages, les caisses de l'État, et les caisses fédérales, plus quelques grandes automobiles de luxe.

Après le départ des forces révolutionnaires, l'armée fédérale bombarda encore la ville durant deux jours et deux nuits, puis fit son entrée dans la capitale de São Paulo aux accents d'une marche triomphale composée pour la circonstance par Carlos de Campos. En tête, venaient les tanks, en queue, tout un matériel pour l'émission des gaz asphyxiants.

*

Je ne raconterai pas la vertigineuse odyssée des révolutionnaires à l'intérieur ; comment, au-delà de Baurù, ils formèrent un 25e train se composant exclusivement de wagons-grues pour démolir les dernières centaines de kilomètres de la voie ferrée ; comment, arrivés au terminus, à Puerto Murtinho, sur le rio Parana, ils s'emparèrent des petits vapeurs d'une compagnie anglaise d'exportation de maté pour aller fonder un État indépendant dans la brousse brésilienne ; ni l'aventureuse épopée de l'héroïque lieutenant X..., qui promena la Révolution durant quatre ans

du sud au nord de cet immense pays (il me disait : « Si cette Révolution n'a pas d'autre résultat que de m'avoir permis de dresser la carte de l'intérieur et de mieux connaître la géographie et surtout l'orographie de mon pays, elle n'aura pas été inutile. ») car c'est une histoire qui n'est pas terminée[4].

Je mentionne la sédition de São Paulo pour en arriver à ceci qui prouve bien l'incompréhension des Européens pour tout ce qui touche les révolutions sud-américaines :

Un soir que je buvais un cuban-cocktail en compagnie du consul de France à la « Rôtisserie » de São Paulo et que nous parlions des événements qui venaient d'ensanglanter la ville, notamment des représailles exercées 48 heures après l'évacuation par le général « légaliste » Putiguara, celui-là même que les révolutionnaires accusaient de les avoir trahis et qui fit passer par les armes quelque huit cents Allemands et Hongrois, frais débarqués dans le pays et qui logeaient encore à l'hôtellerie des émigrants, je vis mon interlocuteur bondir quand je lui expliquai que le général révolutionnaire Isodoro était un vieux positiviste, un disciple d'Auguste Comte[(89)], et que sa révolution était une révolution de puriste, et son but, le retour aux véritables principes républicains et démagogiques de Liberté, d'Égalité, de Fraternité, d'Humanité.

Monsieur le consul de France ignorait tout d'Auguste Comte. Probablement qu'il le prenait pour un pâle anarchiste et qu'il le confondait avec Ravachol[(90)].

*

Dire qu'il y a des jeunes gens qui s'ennuient dans la vie !

Dire qu'il y a des jeunes gens qui sont convaincus qu'il ne se passe plus rien dans le monde !

Dire qu'il y a des jeunes gens qui posent la question « Genève ou Moscou [(91)] » et d'autres jeunes gens celle de « Moscou ou New York » !

Mais l'*Actualité* grosse d'avenir pour la race blanche n'est ni à Genève, ni à Moscou, allez donc voir ce qui se passe dans les Amériques, mes jeunes braves :

Dans le Sud, il y a en Argentine les bombes hebdomadaires de Buenos Aires ; il y a sur les confins de la Bolivie et du Paraguay une guerre qui dure depuis cent ans[5] ; il y a, en Bolivie, la révolte des Indiens dont aucun journal n'a encore parlé ; il y a le général Sandino[6] au Nicaragua[(92)] et un ardent foyer maçonnique à Haïti. Dans le Nord, il y a l'impérialisme yankee des U.S.A. Et entre ces deux Amériques, il y a la révolution dont M. Martín Luis Guzmán[(93)] nous dévoile l'épouvantable grandeur[(94)] dans un livre frénétique, *L'Aigle et le Serpent*[(95)].

*

La traduction que Mme Mathilde Pomès a donnée de *L'Aigle et le Serpent*[7], ce tableau des *scènes de la vie dans les camps révolutionnaires mexicains*, est fort bien faite et très adroitement « découpée », comme on dit au cinéma.

J'en ai écrit la préface[(96)].

Je n'ai pas l'honneur de connaître l'auteur, M. Martín Luis Guzmán, bien que j'aie rencontré dans ma vie plusieurs personnes qui figurent dans son livre, dont, à Paris, le peintre Atl, l'homme qui fait murer les portes de son garage et qui plaque la révolution pour ne pas se séparer d'une magnifique automobile « expropriée » ; au kilomètre Cent, Rodolfo Fierro, l'as du tir au pistolet, et, dans son fameux wagon-salon, le général Villa[(97)], la figure centrale de ce livre, à qui je voulais vendre douze douzaines de locomotives.

On m'a dit que Martín Luis Guzmán est révolutionnaire de profession et non pas romancier[98], et que c'est pourquoi l'on s'est permis de faire de nombreuses coupures dans son livre souvent touffu et qui débutait par une intrigue « romancée ». Si j'admets les nombreuses coupures, dont la principale raison me semble être de réduire notablement l'épaisseur du volume, je ne puis que regretter l'intrigue sacrifiée. Je la regrette, non pas au point de vue roman, elle n'ajoutait rien à l'intérêt, ni à la vérité pittoresque de ce livre, mais au point de vue de la psychologie des révolutionnaires mexicains. En effet, comment imaginer la vie d'un révolutionnaire mexicain sans une intrigue féminine ? Quoique essentiellement passionnel, voire secret, le rôle des femmes dans les révolutions mexicaines est tout aussi important que le rôle de premier plan, essentiellement idéologique, des femmes dans la révolution russe.

Révolutionnaire professionnel ou écrivain, M. Martín Luis Guzmán s'apparente très étroitement à un Pilniak, à un Babel[99], à tous les jeunes auteurs russes issus de la révolution d'Octobre qui, comme Guzmán pour le Mexique, ne donnent pour la bolchévisation de la Russie que des raisons d'ordre mystique, les seules valables en matière de révolution.

Est-ce que par équivalence, le phénomène de la révolution ne serait pas dans la nature psychologique de l'homme la dernière manifestation de ce phénomène climatologique qui causa tant de victimes et créa tant de forces absurdes et passagères à chaque étape critique de l'organisation physique de l'univers, phénomène que les savants ont constaté dans l'évolution intérieure de tous les règnes, mais qu'ils n'ont pas encore isolé, étudié et dont ils ignorent toujours les lois, mais qu'ils ont signalé sous le nom de *gigantisme*[100] ?

La musique, par exemple, aura été dans les temps modernes une manifestation constante du *gigantisme*, c'est-à-dire une des rares

manifestations du climat humain, tout à fait en dehors du règne de la raison.

Si donc, aujourd'hui, la politique tend universellement à devenir révolutionnaire, cela prouve que le climat humain va changer et que de rationnelle la politique va devenir sentimentale, instinctive, obscure, féroce, aveugle pour prendre une forme géante, probablement aussi fragile qu'éphémère.

*

On étudie le mieux ce phénomène dans les pays immenses des Amériques ou de la Russie.

Chaque fois que je vais en Amérique du Sud je suis tenté de faire un parallèle entre la Russie contemporaine et l'Amérique latine.

L'Amérique latine est en somme une Russie tropicale. Mêmes étendues territoriales, mêmes forêts impénétrables, mêmes fleuves indolents, géants qui s'écoulent. Même ciel vide. Peuplades disséminées, perdues. L'extrême froid de l'hiver russe, comme l'extrême chaleur de l'été sud-américain traque l'individu, l'oblige à s'enfermer chez soi, où il mange, boit, fait la sieste ou veille devant un feu de bois, médite, se détraque, a le cafard, empoigne sa balalaïka ou sa guitare, s'exalte, pleure, rumine, est tout à la fois triste et gai, exubérant et scrutateur, généreux et méfiant, rongé de scrupules et j'm'enfoutiste, féroce et charitable, tyran et victime volontaire. Autres rapprochements historiques : comme dans le *mir* russe on trouve le communisme à la base de la civilisation indienne. La terre appartenait à tous. Sous le régime colonial, comme la Russie sous Ivan le Terrible, Pierre le Grand, Staline le Rouge, les peuples métis sud-américains furent spoliés, traqués par la métropole, et virent toutes leurs franchises disparaître. Ils se réfugièrent à l'intérieur comme les dernières communautés russes se réfugièrent dans les steppes. Si l'on

introduisit l'esclavage en Amérique, on institua le servage en Russie. Les deux pays sont officiellement chrétiens, mais dans les deux pays le peuple est superstitieux, pour ne pas dire qu'il est resté païen. D'ailleurs, si le Christ orthodoxe russe est en somme de gauche, un moine prêcheur du Moyen Âge, vagabond, ignare, bourru, pouilleux, sale, revendicateur et partageux, désordonné et sentimental, un pauvre, le sud-américain est plutôt de droite car c'est le Christ des Jésuites, un père sur le mode classique, légiférant, chicaneur, propriétaire, arriviste, mondain, intellectuel, autoritaire, un riche [(101)]. Dans les temps modernes, on voit dans les deux pays de puissantes compagnies financières, toutes d'origine étrangère, obtenir d'immenses concessions territoriales ou industrielles, concessions qui s'accompagnent d'une mainmise sur le droit coutumier, qui bousculent les mœurs et les habitudes des citoyens, ce qui a pour résultat d'exacerber le sens patriotique chez les peuples qui n'en avaient pas.

Il suffit alors d'un prétexte économique quelconque pour déclencher la révolution.

*

Justement je m'entretenais de ces questions avec l'oncle *Joseph* dans le train [(102)], en me rendant une fois de plus au Mexique, seul pays au monde que cet homme curieux ne connaissait pas.

Qui est l'oncle Joseph et quel rôle joue-t-il dans la vie [(103)] ? Je me le suis souvent demandé et, en vérité, je ne sais que répondre.

Je le connais depuis une douzaine d'années.

C'est un petit Juif, sans caractère, sans âge, sans signe particulier, sinon qu'il passe partout inaperçu. Son signalement ? L'homme de la rue, l'homme de la foule, habillé et semblant vivre comme tout le monde. Son nom ? je lui connais vingt-cinq passeports, mais qu'un seul nom, celui de

l'oncle Joseph. Qui est-ce ? Est-il seulement russe ? Il l'affirme, mais je le crois juif hollandais. Et quel rôle joue-t-il à Moscou ? Mystère. En tout c'est un homme secret, quoique bonasse, souriant, simple. Il parle beaucoup pour ne rien dire, c'est la seule chose qui pourrait le rendre suspect. D'où vient-il, où va-t-il ? On le rencontre tout à coup à bord, le troisième ou le quatrième jour de la traversée, ou il vous fait tout à coup vis-à-vis au wagon-restaurant pour disparaître avant la fin du voyage. Il n'a pas d'adresse. Il ne donne jamais de ses nouvelles. On reste des mois et des mois sans le rencontrer et tout à coup il débarque chez vous arrivant d'Australie ou vous serre la main sur les boulevards partant pour la Chine. Une seule chose est certaine, c'est que tous ses itinéraires passent par Moscou. Quand il fut question dans les journaux de Paris de « l'Œil de Moscou », je crus un instant qu'il s'agissait de lui ; mais il ne pouvait pas s'agir de l'oncle Joseph, puisque « l'Œil de Moscou » se livrait à la propagande, militait et que jamais je n'ai pu surprendre la moindre activité d'ordre politique (ou autre) chez l'oncle Joseph. Je l'ai rencontré au Brésil, en Suisse, en Italie, en Hollande, à Berlin, à Londres, au Japon, au Maroc, il était toujours de passage et arrivait d'ailleurs, il se bornait à se tenir au courant de tout. Mais de quoi particulièrement ? Je ne sais pas, *de tout*. Et, en effet, il sait tout, il connaît tout, l'actualité politique, financière, économique de tous les pays du monde, sans parler de la littérature, des théâtres, de la musique, du cinéma, des coulisses de music-hall. Comment se renseigne-t-il ? Je n'en sais rien ; jamais je ne l'ai vu lire un journal, une revue ou un livre, et quand il parle de quelqu'un, de Ford, de Pernotte, de Staline, d'Oyangueren, on a l'impression qu'il les connaît personnellement. Pour les grands hommes de Moscou, il n'y a pas de doute, et pour les autres, probablement non plus. Il m'a avoué être révolutionnaire professionnel, mais n'avoir jamais été en geôle, pas plus dans les geôles tsaristes qu'ailleurs. Quand je lui demandai une fois ce qu'il faisait durant la guerre, il se borna de sourire gaiement et de cligner d'un œil, de l'œil gauche. Tout ce que je sais de lui c'est qu'il « travaille » pour Moscou. Mais quoi [104] ? Dire de lui qu'il est « espion » c'est peut-

être trop, car il pourrait être tout aussi bien « missionnaire » ; en tout cas c'est un « témoin volant »…

Donc, je parlais « révolution » avec l'oncle Joseph dans le train de la Nouvelle-Orléans. Je lui disais :

— Dites-moi, l'oncle Joseph, pourquoi est-ce que les Soviets ne s'intéressent pas aux révolutions sud-américaines[8] ? Est-ce parce qu'il n'y a pour ainsi dire presque pas de prolétariat dans ces pays ?

— Mais non, cher ami, c'est parce qu'on y manque d'organisation.

— Vous voulez dire d'organisations soviétiques en Amérique du Sud ?

— Non, je veux dire que les peuples sud-américains manquent du sens de l'organisation. Ils en sont complètement dépourvus. Ils sont foncièrement indisciplinés.

— Comment, vous en êtes déjà arrivés là, à Moscou ? Pour vous, la révolution n'est qu'une question d'organisation et de méthode ? Alors, vous commettez la même erreur que le Grand Quartier général allemand qui s'imaginait gagner la guerre grâce à son organisation et à sa méthode, et malgré la faillite mondiale de cette expérience, vous croyez encore au pouvoir de la raison raisonnante ? En somme, vous avez adopté la mentalité capitaliste, car pour l'impérialisme yankee la conquête de l'Amérique latine est également une question d'organisation et de méthode !

— Mais nous ne sommes pas des banquiers, cher ami.

— La dictature du prolétariat, alors ?

— Je ne comprends pas. Quelle dictature ? Celle du parti se réalise dans un pays où l'industrie essaie péniblement de naître. En Chine, pays arriéré, essentiellement agricole, il y a vingt dictatures similaires plus ou moins entretenues par l'étranger et vivant toutes de brigandage. En Italie, dictature du haut commerce et de l'industrie lourde. En Égypte, pays de semi-culture et de tourisme, dictature par protectorat. En Turquie, dictature de révolution bourgeoise et aucune industrie. Dans les Balkans, situations variées. Je ne comprends pas cette formule : la dictature est l'aboutissement du pro…

— De l'hégémonie prolétarienne !

— Cher ami, nous ne sommes pas des idéologues, mais des matérialistes. Nous avons le sens de la dialectique [105] et nous avons pris nos responsabilités historiques. Nous construisons. Aujourd'hui tout n'est qu'une question d'organisation et de méthode.

— Aujourd'hui, oui ; mais demain ? Vous êtes en train d'électrifier la Russie, c'est parfait ; mais ne croyez-vous pas, l'oncle Joseph, que l'homme nouveau a déjà dépassé le stade de la machine ?

— Quelques-uns, oui.

— Nous deux, par exemple ?

— Assurément.

— Alors, de quoi s'agit-il ? D'une nouvelle formule politique ou de la vie ?

— De la vie des peuples.

— Non, de la vie des individus. Oncle Joseph, ne devenez pas wilsonien !

— Mais, cette idée de la liberté des individus dans le cadre d'une société, était une des plus choyées de Lénine. Ainsi à Moscou…

— Moscou est une bombe à retardement qui est en train de foirer…

— Vous dites ?

— Je dis qu'après avoir fait sauter l'empire des tsars, la bombe de Moscou devait faire sauter toute l'armature occidentale. Le rôle de Moscou était de détruire et non pas de se mettre à construire. L'homme russe est nihiliste. C'est un Asiatique. Pourquoi retournez-vous en Chine ? Comme Gengis-Khan vous auriez dû venir piétiner l'Europe [106].

— Mon cher, nous avons fait ce que nous avons pu et nous n'avons pas si mal travaillé !

— D'accord, mais pourquoi vous être arrêtés en si bon chemin ?

— Parce que le but du marxisme n'est pas tant d'abattre le régime capitaliste que d'édifier l'état socialiste.

— C'est bien ce que je vous reproche, vous croyez encore à l'efficacité de la raison. Au point de vue mondial, la révolution russe aura été la

révolution des occasions manquées. On dirait qu'après les grands jours d'Octobre et l'époque héroïque de 17 à 21, votre organisation et vos méthodes vous ont lié les mains. Vous êtes devenus aussi timides et de mauvaise foi [107] que, mettons, le parlementarisme [108] français, ce qui n'est pas peu dire ! La mort de Lénine…

— Cendrars, que pensez-vous de Lénine ?

— Je pense que c'était une tête ; j'ai la plus profonde admiration pour sa terminologie. Mais, l'oncle Joseph, dites-moi, que cachait-il sous les mots ?

— Qui, Lénine ?

— Oui, Lénine.

— Une dogmatique logique pour légiférer l'action.

— Non, des réflexes.

— Des réflexes ?

— Oui, du rire. Vous ne l'avez jamais entendu rire ? Moi, je l'ai vu. Quelle vie [109] !

— Et que pensez-vous de Staline ?

— Staline ? Une paire de jambes.

— Comment, des jambes ?

— Oui, quelqu'un m'a dit qu'il se tenait debout sur ses deux jambes, frétillant et bien équilibré, comme une ballerine, c'est vrai ?

— C'est vrai, il est tout en vif-argent.

— Alors, c'est une danseuse ?… la danseuse à la pipe… J'aime assez ça, car cela fait russe, très caveau caucasien, et m'explique bien des choses du Kremlin.

Hôtel de Londres

Monpazier (Dordogne)

13 février 1930. [110]

P.-S. — Le 11 novembre 1937, le président des États-Unis du Brésil, le Dr Vargas[111], à la veille de la campagne pour les élections présidentielles qui pouvait se prêter, et bien que le délégué officiel du *Komintern* pour l'Amérique du Sud, Carlos Prestes, fût en prison à Rio de Janeiro, à un renouveau d'agitation communiste et, à défaut d'un *front populaire*, à la formation d'un *front nègre*, le président Vargas riposte par un coup d'État, supprimant la Chambre et le Sénat.

Pour justifier cette profonde réforme constitutionnelle le président de la République du Brésil invoque l'impuissance du régime parlementaire libéral à se défendre contre la technique révolutionnaire du *Komintern* russe.

B. C.

---

1. « *E Museo Lundii* », t. I, éd. latin, en cours de publication, contient un résumé en français des théories de Lund. (1932.) [*Note de B. C.*]

2. Le capitaine Ziplit. [*Note de B. C.*]

3. Mort en 1933. [*Note de B. C.*]

4. Maintenant qu'il est prisonnier, on peut bien dire son nom. Il s'agit de Carlos Prestes, plus connu par la part qu'il a prise aux soulèvements communistes de Rio de Janeiro (1933-36) et dont le procès et la condamnation (1937) eurent un retentissement universel. En 1924, Carlos Prestes était un fort en thème, le plus brillant élève du général Gamelin, chef de la mission militaire française à São Paulo. Depuis, Prestes est allé à l'école à Moscou. [*Note de B. C.*]

5. Cette guerre est enfin devenue officielle en 1935. [*Note de B. C.*]

6. Tué en 1936 par les fusiliers-marins des U.S.A. [*Note de B. C.*]

7. M. L. Guzmán : *L'Aigle et le Serpent*, Fourcade, éd., Paris, 1930. [*Note de B. C.*]

8. Dix années après cette conversation, le gouvernement de l'Uruguay devait faire fermer le consulat de l'U.R.S.S. à Montevideo et rompre toute relation avec les Soviets, le consulat russe de Montevideo ayant servi de centre de financement et de quartier général, lors des émeutes communistes de Santiago del Chile, puis de Rio de Janeiro. [*Note de B. C.*]

En Transatlantique dans la forêt vierge

à la mémoire de Dona Olívia Penteado Guedes [112]

I

« TERRA INCOGNITA [113] »

On m'a souvent demandé, maintenant que les grands voyages sont à la mode l'été, quelle était la plus belle des croisières ?

La plus belle des croisières est certainement celle qui vous dépayse le plus.

Et celle qui vous dépayse le plus, sans rien vous faire perdre de vos aises et de vos habitudes de confort (et sans même vous faire changer de bord !) est celle qui vous permet de naviguer durant 1 000 milles sur le fleuve le plus mystérieux du globe, en plein cœur de la jungle, en plein cœur de la brousse, en pleine forêt inexplorée, que les géographes modernes marquent encore aujourd'hui sur les cartes de jalons : « *terra incognita* ».

Je veux parler de la croisière en Amazonie.

*

De Londres, de Liverpool et de Lisbonne, ou de Trieste, Naples, Gênes, Marseille et Barcelone, via Madère ou via Las Palmas, des bateaux tout neufs vous mènent à Para ou à Manaos, ces deux capitales brésiliennes — *fuero et do mato dentro*, « dehors et dedans la forêt », comme on dit là-bas — d'un monde peut-être en formation, car l'eau, la

végétation et la terre ferme, le soleil, l'électricité et les vents du tropique y sont encore en gestation… comme au commencement du monde[(114)].

Avant guerre, au moment du rush du caoutchouc, cet or noir qui jeta des dizaines de milliers d'aventuriers dans la forêt amazonienne, à la recherche du précieux *arbre à lait*, deux lignes de cargos français faisaient régulièrement la traversée ; aujourd'hui, deux bons vapeurs italiens et un luxueux steamer anglais spécialement conçu pour cette croisière de douze mille milles marins, qu'il boucle, aller et retour, en six semaines, font six fois l'an le voyage dans des conditions de salubrité absolue, de confort, de rapidité et d'hygiène, et aussi de bon marché relatif, grâce à la crise actuelle et vu la baisse du milreis sur le marché des changes.

*

Les chiffres ont, certes, leur éloquence ; mais je crois que les quelques photos qui accompagnent ces articles[1] sont beaucoup plus éloquentes car elles font connaître *de visu* quelques aspects détaillés de la grande forêt et du fleuve géant qui font de l'Amazonie un monde à part, unique, inédit par rapport aux autres zones de la planète, un monde sans pareil, et le plus exotique où une croisière de touristes puisse se risquer.

*

Sur les 8 525 000 *kilomètres carrés* que comporte la superficie du Brésil, 4 500 000 *kilomètres carrés* (soit plus de la moitié du territoire national) composent, à proprement parler, le bassin amazonien, qui n'est qu'une immense forêt impénétrable.

Cent rivières légendaires y ont leur cours et, quoique connues, elles figurent souvent en pointillé sur les cartes parce qu'une fois découvertes on ne sait pas comment dessiner leur tracé, ni où les situer exactement, soit qu'on les confonde entre elles, tellement les affluents de l'Amazone sont nombreux et compliqués leurs méandres dans la brousse, soit qu'on les reperde, qu'on ne les retrouve plus dans la jungle ou qu'on les oublie pour de bon, ainsi que le fameux *Rio da Duvida* ou *Rivière du Doute*, découvert en 1907 par Théodore Roosevelt en partie de chasse dans les forêts des Indiens Mauès et celles des Indiens Parintins, cours d'eau énorme que plusieurs expéditions scientifiques recherchèrent en vain durant dix ans, qui fit couler beaucoup d'encre et dont on ne parlait plus quand il a été repéré et identifié en 1921, à moins de 300 kilomètres de la ville, par un avion de cinéma prenant des vues aériennes dans la région de Manaos.

À peine deux millions d'habitants, c'est-à-dire moins d'un quinzième de la population totale du Brésil, vivent dispersés dans ces solitudes aquatiques et sylvestres de la grande forêt équatoriale, où l'impétuosité des eaux détruit tout sur son passage en temps de crue et où le débordant Amazone, aux sources inépuisables, lutte avec la puissance envahissante et sans cesse renaissante de la végétation qui prend racine sur ses rives en forme de digue, qu'elle veut fixer et que lui ronge, et dont il détache des pans, grands de plusieurs hectares, qu'il charrie lentement vers la mer, îles flottantes, avec des milliers, avec des dizaines de milliers d'arbres qui se tiennent debout, et qui ne s'affaissent, et qui ne s'écroulent, et qui ne versent, les racines en l'air, que dans la houle de l'océan, souvent fort loin au large.

Pour le touriste en croisière qui vient de quitter la vieille Europe, où la nature est cultivée et le paysage cadastré, ce spectacle d'une forêt vierge en pleine mer, échouée, secouée, chahutée, est une chose ahurissante. Il n'en croit pas ses yeux…

---

1. Articles parus dans *Le Jour* du 1er au 6 nov. 1935. [*Note de B. C.*]

II

LES BOUCHES DE L'AMAZONE

Pourtant, à 200 milles au large, le touriste a vu le bleu pélagique de l'océan se faner soudainement, se troubler profondément pour prendre la teinte brunâtre, cacao rouge ou jaune sombre de l'humus amazonien déversé par les bouches du fleuve ; maintenant, c'est l'éclat insoutenable du bleu du ciel, auquel il s'est fait peu à peu durant la traversée, qui s'embue et se ternit brusquement, obscurci qu'il est par des lourdes vapeurs qui couvent au ras de l'eau, montent, tourbillonnent et retombent.

Déjà on navigue dans une espèce de bourbier et bientôt on ne sait plus où est la limite de l'eau salée et de l'eau douce, ni où commence la terre, ni où finit la mer.

À bâbord, à tribord, ce ne sont que bancs de sable, îles de boue, paquets d'arbres chavirés qui défilent et jusqu'au delta du fleuve, la chaleur est monstrueuse.

Dans la moiteur qui enveloppe le bateau retentissent les cris aigus des oiseaux de mer, mêlés aux charognards des bois, qui se disputent leurs proies et l'on entend le souffle rauque des lamantins qui se prélassent dans l'eau d'étain, de plus en plus lourde et vaseuse, et pleine de détritus pourrissants.

À perte de vue, comme on s'en approche, on découvre le rivage comme une barrière chaotique faite de forêts croulantes, de racines

enchevêtrées, de broussailles dénouées. Ce rempart végétal est plein de trous, de déchirures, d'éboulis, de plaies béantes qui laissent couler un terreau sombre dans l'eau morte, croupissante, des lagunes et des lagons recouverts de chlorophylle.

Une végétation folle, basse, immergée, inextricable, reluisante au soleil, envahit toute l'étendue.

Au loin, un ourlet de hauts cocotiers indique une première terre ferme et, plus loin encore, un pli sombre marque la grande forêt équatoriale. C'est le continent.

*

Mais la barre franchie, à *Chapéo Virado*, quand le navire, engagé dans les passes, goulets, chenaux, canaux, à travers lesquels il s'est faufilé pour contourner la grande île noyée dans les *igapos*[(115)], les terres mobiles de Marajo et sauter le fameux mascaret que le courant de l'Amazone et la marée montante forment à Brèves, débouche, se secouant, s'ébrouant et tout blanc d'écume, et s'engage enfin sous le dôme de la haute forêt, c'est seulement alors que le touriste réalise que, non seulement il a été transporté dans un monde nouveau, mais encore qu'il aborde, qu'il pénètre dans un monde interdit… et, instantanément, il en subit l'attrait ou le mystère, et il en est tout bouleversé, car son dépaysement est total.

*

La sensation subite d'être plongé dans un univers inconnu est une sensation grandiose, au-delà de toute expression, et probablement aussi

c’est la sensation la plus forte, la plus inquiétante qui puisse troubler un homme civilisé. Il suffit pour s’en convaincre d’observer les passagers du bord durant la lente remontée du fleuve.

III

L’APPEL DE LA FORÊT

Affalés dans leurs fauteuils, dont ils ne bougeront plus jusqu’à l’arrivée à Manaos, les touristes regardent défiler les rives énigmatiques du fleuve. Ils ne peuvent en détourner les yeux. Ils ne disent mot. On les croirait écrasés par la chaleur mais c’est — ils ne savent quoi — l’admiration, l’émerveillement qui les suffoquent, et encore quelque chose de plus profond et de plus obscur qui s’est emparé d’eux et les tourmente depuis que le navire est entré dans la forêt.

C’est une insupportable attente de quelque chose qui va se passer, qui doit fatalement se produire d’un instant à l’autre et dont le sens, le mystérieux avertissement reste néanmoins caché, alors que tous y sont sensibles.

Rive droite, rive gauche, l’antique, la jeune, l’éternelle forêt vierge s’étale devant eux comme un livre grand ouvert plein de mnémographies, d’idéogrammes, d’hiéroglyphes vivants qu’ils n’arrivent pas à déchiffrer, mais dont chacun soupçonne l’importance.

L’apparition — qu’aucun d’eux n’a jamais souhaitée avant ce jour, mais qui soulagerait chacun si elle se produisait à cette heure — d’un être, mettons d’une espèce de Pan hilare, de dieu de la brousse, qui écarterait les branches ou les hautes herbes des rives ou qui sortirait du milieu du fleuve pour les interpeller et leur ordonner de le suivre, ne les surprendrait pas, tellement chacun devine partout épars, sur l’eau, dans

l'air, derrière les frondaisons de la forêt vierge, une présence qui répond à ses pensées les plus intimes et à qui il est prêt à obéir.

Tout le monde est oppressé, car trop de grandeur rend triste. Mais si certains le sont jusqu'à l'angoisse, beaucoup de passagers, par contre, ont tout simplement envie de débarquer, de s'emparer d'une pirogue, de prendre pagaie et javelot, de se mettre nus, de descendre à terre, de s'enfoncer dans la forêt et d'aller se perdre dans les solitudes, car plus d'un de ces civilisés troublés par l'appel de la forêt subit le mirage de la vie libre dans la grande nature sauvage et sent s'éveiller en lui des instincts de chasseur, de pêcheur, de coureur des bois ou de chercheur d'or, de sorcier ou de missionnaire, de batailleur ou d'ermite qu'il croyait refoulés à jamais.

IV

[116]LA LENTE REMONTÉE DU FLEUVE

Cependant, la forêt continue à défiler.

*

Le paquebot remonte le milieu du fleuve ou longe alternativement l'une ou l'autre rive.

Sous la voûte des arbres géants une pénombre verdâtre qu'égaient à peine les lianes fleuries qui pendent des plus hautes branches.

L'eau opaque des anses, des « degrads », est sertie de petites plages ocre, jaunes au blanches, toujours en forme de croissant et où souvent un alligator est allongé, immobile.

Rien ne bouge, sauf parfois un macao criard, un toucan éblouissant ou un perroquet jacassant qui passe comme une flèche d'une rive à l'autre pour regagner son couvert de verdure ; ou alors c'est un petit singe qui saute, surpris, de sa cachette, se laisse glisser et s'empresse de disparaître dans la ramure, un instant agitée. Parfois encore, un grand papillon bleu, dit *pamplonera*, de la famille des morphées, vient d'un vol ivre voltiger autour du navire.

*

Un œil très exercé peut distinguer, çà et là, suspendu comme un rayon de soleil entre deux touffes de bambous ou surplombant les fleurs épanouies des victorias de l'équateur, ces nénuphars géants dont les feuilles sont d'épais plateaux qui peuvent atteindre jusqu'à deux mètres de circonférence, un essaim de colibris [117] qui se déplace verticalement comme une poussière de diamant ; ou bien il peut repérer dans l'eau trouble, voir dans un remous le corps fuyant d'un *manaté* [118] qui plonge, cet étrange poisson à mamelles, à la grosse tête mobile, qui broute des herbes spongieuses et que l'on appelle aussi le « poisson-vache ».

Mais ces apparitions extraordinaires ne durent qu'un clin d'œil ; immédiatement, le fleuve, la forêt, les herbes se referment sur elles, cachent leur faune, gardent leur secret, leur vie.

*

Pas une voix. Pas un cri. Pas un bruit. L'eau s'écoule. La forêt toute proche miroite dans la chaleur. Le ciel vide, une ride sur l'eau, une cime lointaine qui remue, une feuille qui tremble, tout est énigmatique.

On a l'impression que ce transatlantique de 12 000 tonnes, tout chargé de choses, d'hommes et de marchandises d'Europe, qui navigue dans la forêt vierge, qui remonte le courant, dont l'étrave puissante et les hélices fendent et brassent les flots jaunes de l'Amazone et dont les volutes de fumée noire vont se nouer aux troncs des palmiers en étoile, ne trouble rien, ne dérange rien et ne compte pas dans cette grandiose nature sauvage ; bref, qu'il passe inaperçu, tout comme un moustique ou un éphémère…

*

D'ailleurs, au lendemain d'une crue particulièrement haute, il n'est pas exceptionnel de trouver un cargo américain ou anglais prisonnier de la forêt et juché dans la cime des arbres. De loin, son ventre rouge reluit dans la verdure sombre, comme la carcasse d'un ballon, accrochée aux plus hautes branches. On se demande comment un bateau à vapeur a bien pu faire pour aller s'échouer au sommet des arbres, d'autant plus que le lit du fleuve est souvent à plusieurs kilomètres de distance.

C'est que les crues de l'Amazone sont aussi soudaines qu'imprévues et amènent une énorme masse d'eau qui noie la forêt sur d'immenses étendues. On peut très bien naviguer à son insu au-dessus d'une forêt engloutie et rester pris dans les branches si, par exemple, la décrue survient dans la nuit.

Alors, on abandonne le vapeur pour rejoindre en chaloupe et à travers la forêt inondée le lit principal du fleuve.

Mais il arrive qu'un gardien reste à bord, attendant une prochaine crue qui remettra à flot, atteindra ou n'atteindra pas le niveau de l'épave haut perchée. Cet homme attend souvent deux, trois ans, perdu dans la solitude la plus profonde.

On s'imaginerait que ce fruste marin deviendra fou, mais il n'en est rien, car rien ne ressemble autant à l'océan que la vue qu'il a quand il se promène, tout en fumant sa pipe, sur le pont de son navire qui plane au-dessus des feuilles, des branches, des cimes de l'immense forêt tropicale dont la masse et l'étendue vert sombre, reluisantes, changeantes, moutonnent à l'infini et bouchent les horizons.

Il s'est tellement habitué à ce panorama et s'est si facilement adapté à son nouveau genre d'existence que, quand on vient enfin le chercher pour le tirer de là, c'est souvent le diable que de le faire descendre de son perchoir, tant ce nouveau Robinson a pris goût à la vie d'oiseau qu'il a

menée à bord de son épave échouée en l’air, entre le ciel, la chlorophylle et l’eau.

V

DE PARA À MANAOS

Les hommes non plus — *caboclos, seringueiros*[119], paysans, résiniers et coureurs des bois, bûcherons, bateliers, mariniers, pêcheurs, métis d'Indiens et métis de Nègres, riverains disséminés dans la jungle aquatique de la grande forêt et qui habitent, çà et là, dans de maigres défrichements, des huttes et des cases montées sur pilotis —, les hommes non plus n'attachent pas grande importance au passage du transatlantique.

*

De la capitale des bouches de l'Amazone, de Para (ville de 200 000 habitants, les gens du pays l'appellent Bélem), cette charmante Venise exotique, noyée dans un verger luxuriant et dont les canaux sont bouchés par les manguiers, les papayers, les avocatiers et les palmiers à fleurs, à fruits, à noix, à épines ou à fèves odoriférantes, à l'écorce écailleuse, parcheminée ou feutrée, rembourrée de soies ou de crins, au tronc lisse ou noueux, rigide, gros, pataud, court, solide ou mince, souple, nerveux, élastique, frémissant, s'élançant d'un seul jet audacieux et plein de grâce, ou incliné, fragile et délicat, retombant, voire se lovant sur lui-même, aux feuilles de toutes les formes qui vont de la spatule à

l'éventail, de la griffe au plumeau, de l'épée et de la lance à la lyre et au chapeau chinois, végétation exubérante, envahissante, chargée de plantes parasitaires ou grimpantes, mousses, lichens, barbes-de-capucin, fougères et orchidées, vanilliers et jasmins sauvages, le plus bel ornement des jardins de Para, qui dissimulent et cachent la ville et ses nombreux monuments au regard, à la capitale de la haute forêt, à Manaos, cette ville moderne de 80 000 habitants, avec lumière électrique, téléphone, tramways et automobiles, larges rues damées, trottoirs en mosaïque bicolore contre la réverbération, grandes boutiques bien achalandées, un opéra qui s'enorgueillit d'avoir été le premier théâtre au monde à monter, en dehors de Bayreuth, et cela dès 1910, le *Parsifal* de Richard Wagner[120], mais est aussi la capitale la plus solitaire du globe et la plus retirée, parce que chaque bout de rue donne sur la forêt vierge et que ses épis d'autostrades macadamisés aboutissent également en forêt et ne mènent nulle part, c'est-à-dire sur mille milles marins, le paquebot peut remonter à l'intérieur sans que jamais, sur ce long parcours, son passage suscite la moindre attention ou une manifestation d'intérêt de la part des riverains de la jungle ou des indigènes de l'hinterland.

*

Le grand navire d'Europe peut passer devant les petits ports amazoniens, tels que Monte-Alegre, Santarem, Obidos, Itacoatiara, grouillant de bateaux et de barcasses, sans que les autorités ne le saluent, sans qu'un pavillon ne se hisse au bout de l'estacade, sans qu'une barque se détache de la rive et vienne flâner autour de lui.

Il peut croiser un train de *balsas*, ces grands radeaux couverts, qui, en plus des marchandises indigènes — boules de caoutchouc brut, châtaignes oléagineuses, bois précieux, résines rares, tonneaux de farine de manioc, de guarana, de poisson fumé, de *carna secca*[121], de poteries

colorées, de peaux de jaguars, de plumes d'aigrette — qu'ils transportent, ont des femmes et des enfants à bord, sans que le pilote ne fasse un signe, sans qu'aucune de ces femmes ne se montre, sans que jamais un enfant ne sorte de l'ombre du carbet pour contempler le paquebot et agiter les bras ou un mouchoir.

Les colporteurs syriens, eux-mêmes, dont les grandes embarcations varanguées sont à la fois un bazar, une banque, un casino, un mont-de-piété ambulants et qui pullulent dans tous les affluents de l'Amazone, n'ont pas un geste, ne poussent pas un cri de reconnaissance ou de salut, pas une exclamation de surprise ou de joie quand, débouchant d'une anse secrète où ils se sont livrés à leur louche trafic, ils tombent sur le transatlantique ; et ce sont pourtant des étrangers, nouveaux venus dans la région et qui ont peut-être fait leur première traversée à bord du navire qu'ils rencontrent !

Quant aux natifs que l'on surprend dans les coins les plus solitaires, dans un tournant du fleuve ou dans un bief mort, aux eaux calmes, où des îles flottantes sont en panne, chaque indigène accroupi à l'arrière de son canot, l'arc au poing et la flèche tendue, ils sont tellement absorbés par la pêche de la saison que pas un seul homme ne tourne la tête pour regarder le grand bateau qui vient de l'autre côté du monde et dont le sillage risque de faire chavirer leurs pirogues…

*

L'apathie manifeste de ce peuple perdu, qui a l'air de vivre en marge de l'époque contemporaine, en attente sous le soleil du tropique et comme égaré dans le temps, peuple pourtant chrétien, mais avec qui il n'a aucune espèce de contact, ni aucun point commun, est peut-être ce qui dépayse le plus le voyageur qui vient pour la première fois dans ces parages, et le trouble et l'affecte le plus — plus encore que les tableaux

sans cesse renouvelés et les phénomènes souvent déconcertants de la nature amazonienne, tels que, par exemple, les orages qui deviennent plus fréquents, les nuits qui prennent une importance extraordinaire, la transformation profonde que subit la coloration de l'eau du fleuve, chaque fois qu'un tributaire nouveau se déverse dans le jaune Amazone — le *rio Tapajoz* est vert émeraude, le *rio Negro*, bleu noir, et ainsi de suite — au fur et à mesure que le bateau à vapeur progresse et s'enfonce plus avant dans les terres de ce monde étrange[122].

VI

LE « CABOCLO »

Dans l'ensemble du Brésil, et bien qu'il soit devenu par excellence le type de « l'homme des bois », le *caboclo*, le paysan brésilien que l'on compare si souvent et à tort au *moujik* russe, n'est nulle part un autochtone.

Ce « paysan » n'est donc pas un homme de la terre, puisqu'il n'est même pas du pays. Il n'est partout qu'un adapté ou, comme disent les Anglais en parlant d'un Blanc qui a fait souche chez l'indigène et qui en a adopté plus ou moins le genre d'existence et les mœurs, *he's gone native* [123].

*

Le *caboclo* est le descendant direct du troupier, de l'homme d'armes portugais qui, dès le début du XVIe siècle, vint de l'autre côté des mers, du plus petit pays de la vieille Europe, conquérir cette immense région du Nouveau Monde : la forêt brésilienne aux fabuleuses, aux légendaires richesses…

Cette conquête est unique dans l'histoire du monde, car, plutôt qu'une épopée aux fastes militaires, ce fut une lente progression, une infiltration

par petits groupes ou par petites bandes dont les annales héroïques s'étendent sur deux, trois siècles ; en vérité, une colonisation têtue, qui n'est pas encore terminée de nos jours, car chaque famille brésilienne peut vous raconter, décade par décade, la chronique, souvent prodigieuse et plus souvent encore anecdotique, vivante, de ses luttes, de ses rivalités, de ses vendettas, de sa fortune, de ses réussites, de ses misères, de sa ruine, de ses alliances, de ses nouvelles conquêtes, de ses pérégrinations, de ses nouvelles tentatives, de ses déboires, bref, de son établissement.

Poussé par un mirage — par l'aventure, la soif de l'or, la luxure — je vois le troupier portugais du XVIe siècle pénétrer sous bois, s'égailler dans la grande forêt, razziant, violant, « minéralisant », chassant les esclaves, s'emparant brutalement des Indiennes et des négresses qu'il traîne avec soi, pour finalement faire souche, peupler de rejetons « mameloucs[124] » (étymologiquement : *mamas loucas, les mères folles*) l'immensité de la forêt brésilienne, défricher un petit coin de pays, dominer sa peur et devenir le maître fiévreux, et souvent claquant des dents à cause d'un coup de soleil, de la brousse, des animaux, des sauvages et… d'un million de superstitions.

Cette vision doit être la vraie, car cela ne se passe pas autrement aujourd'hui encore, très loin à l'intérieur, par exemple à *Mato Grosso*, où il y a, dit-on, dix millions d'anthropophages ; mais aujourd'hui cela se complique du fait que les nouveaux arrivants ne sont pas exclusivement des Portugais accompagnés de leurs Noirs, mais que beaucoup de Nordiques viennent défricher la forêt, chercher l'or et les diamants, chasser, pêcher, planter du café et du coton ou monter une industrie pour faire fortune, puis faire souche en épousant une de ces jolies filles *caboclas* au port d'Indienne et à l'âme lusitanienne, des Américains, des Anglais, des Allemands, des Russes, des Polonais, des Tchécoslovaques et, ces dernières années, une forte immigration japonaise.

*

C’est pourquoi, si la nation brésilienne est solidement constituée, la nouvelle race ne l’est pas encore, quoique pleine de saines promesses, et plus particulièrement, si le *caboclo* a fait l’unité du pays, son type n’est pas fixé et se trouve aujourd’hui une fois de plus en pleine évolution.

L’histoire se répète ; dans le sertão de Bahia, ce grand désert à oasis tropicales, un des établissements les plus anciens du Brésil, le *caboclo* a tendance à redevenir nomade et, à la suite de quelques saisons de sécheresse, les agriculteurs et les bergers du Ceara émigrent en nombre pour aller défricher les nouvelles terres de l’Ouest et du Sud-Ouest ou marcher sur la capitale.

En Amazonie, par contre, où la pauvreté, voire la misère, s’est généralisée depuis la crise du caoutchouc et où les quelques petites villes isolées en forêt : Gurupà, Almeirim, Urucabâ, Teffé, Faro, si florissantes en 1914, sont déjà en pleine décrépitude, leurs cases d’adobe retombant en poussière, leurs quais, leurs wharfs emportés par les crues du fleuve, leurs rues sans trafic envahies par les jeunes pousses de la forêt vierge renaissante, la population, qui se résigne à cet abandon, reste fidèle à ses dieux lares, subjuguée qu’elle est par le genre si spécial d’existence semi-aquatique qu’elle mène dans l’enceinte des grandes forêts circonvoisines[125].

VII

NOCTURNE

Il faut les entendre, les *caboclos* amazoniens, la nuit — surtout la nuit de la Saint-Jean — quand ils font de la musique et chantent et dansent autour d'un feu, dans une clairière, sur la rive ou sur la terrasse en planches de leurs maisons à pilotis qui surplombent l'eau.

La nuit est profonde.

Le grand paquebot glisse comme un fantôme entre les hautes tentures noires que forme la forêt sur les deux rives et qui obscurcissent le fleuve de leur velours ténébreux.

Par au-dessus, le ciel nocturne, tout giclant d'étoiles et animé telle une fontaine lumineuse du feu mouvant des constellations du sud, déborde et vient se déverser dans le milieu du courant, où l'eau scintille au point que l'étrave semble fendre une voie lactée pleine de micassures, de reflets, de vitres, de remous et de globules phosphorescents.

Quand ce n'est pas un croissant mélancolique qui reste accroché dans les branches et qui coule comme une cascade, dégouline et s'égoutte dans le sillage du navire, c'est une pleine lune énorme et stupéfiante, suspendue dans l'espace, qui est le centre d'ondes lumineuses, irisées, glauques, qui ruissellent sur les frondaisons en larges cercles concentriques et sont aussi lentes que des pulsations ; si bien que le paysage ne tarde pas à devenir irréel, enchanté, musical.

On est ensorcelé.

L'envoûtement s'opère par l'intermédiaire d'une brise qui fait passer un frisson dans les feuillages et apporte jusque sur le pont du vapeur les effluves musqués, opiacés, vanillés du lourd parfum de la jungle, le fameux « bol de lait créole » qui donne le vertige ou endort.

Sur les rives qui défilent, les broussailles sont pleines de soupirs, les branches de chuchotements, les herbes de bruissements étouffés.

Quand on se penche sur le bastingage, à tribord et à bâbord, on entend barboter les tortues, qui sortent en foule du flot pour aller pondre dans les bancs de sable chauffés à blanc durant le jour, sable chaud qui fera éclore les œufs.

Le coassement tout proche du peuple des grenouilles dans les lentisques, le lointain rugissement d'une *onça* ou d'un puma, le miaulement d'un chat sauvage, le cri lugubre d'un *bem-tè-vî* (Je t'ai vu, je t'ai vu !), qui est une espèce de mouette de nuit avec des griffes au bout des ailes, le hululement des grands huants, le sifflement triste des vampires, l'agacement à votre oreille des moustiques, tout cela fait partie de la nuit, la berce, vous trompe.

Si l'on interroge l'ombre, on surprend des courses éperdues dans les fourrés.

On devine les bêtes qui rôdent, qui se cherchent ou qui se fuient, celles qui s'accouplent et celles qui se blottissent, toutes celles qui chassent, qui glissent, qui rampent, qui guettent, qui se tiennent à l'affût.

Un oiseau effarouché s'envole et pousse un cri.

Un tapir patauge dans les joncs. Sa femelle renâcle.

Les éclairs de chaleur blêmissent à l'horizon.

Et, quand vous parviennent de loin des notes cristallines qui ricochent à la surface de l'eau, on se demande quel est l'être merveilleux qui émet ces sons au fond de la nuit[126] ?

*

Mais bientôt on reconnaît les notes d'une ou deux guitares, d'un petit violon, d'une flûte.

Plus vite on s'en rapproche et mieux on perçoit la mélodie des instruments qui improvisent sur un fond grondeur, menaçant, fait de l'accompagnement de la *batuta*[(127)] : tam-tam, sonnailles et la calebasse remplie de grains de café ou de haricots secs.

Si les guitares sont accordées au clair de lune, si le violon est une plainte errante au fil de l'eau, si la flûte se perd dans l'éther étoilé, vagabonde, rêve, s'égare, se grise et se laisse retomber soudain comme un farfadet et accourt pour rire à bout portant et se moquer de l'écho qui fait des trilles et des cabrioles dans les taillis, le rythme grondeur, persistant, menaçant des percutants est de plus en plus distinct, scandé, entraînant, frénétique, endiablé, tourbillonnant, mais reste piétineur et rivé au sol.

Arrivé à petite distance de la clairière ou de la case d'où cette musique provient, on entend nettement s'élever une voix d'homme et une voix de femme qui se lancent des défis, se répondent, alternent, s'enlacent, et un chœur, hommes, femmes, jouvenceaux, vieillards, enfants, qui chantent à l'unisson ; mais si l'on ne comprend pas les paroles, une fois à la hauteur du brasier rouge dont les reflets viennent frapper un instant la coque du navire qui passe, se dirigeant en amont, on voit une ronde de silhouettes gesticuler, tourner autour des flammes, et sauter dans le feu, et danser…

Durant des heures, ces voix humaines, ces mélodies nostalgiques vous poursuivent, tandis que les rythmes barbares de ce peuple en liesse (à la Saint-Jean, le sous-bois crépite de coups de fusil, de pétards et de fulgurantes raquettes) vous hantent toute la nuit et vous obsèdent tant qu'on n'en est pas distrait par l'aube, libéré par la venue du soleil qui fait éclater la symphonie lucide, extralucide des oiseaux.

VIII

JARDINS SECRETS DANS LA FORÊT VIERGE[128]

Arrivé à Manaos, je conseillerai au touriste d'insister pour qu'il obtienne un avion, ce qui lui permettra de survoler pendant une journée ou une demi-journée la forêt de la région, réputée comme la plus inaccessible, la plus difficile du globe.

S'il obtient l'avion, peut-être apercevra-t-il du haut des airs un trou dans le feuillage, un trou rond, une petite clairière semblable à une île déserte perdue dans l'océan de la verdure et qui rompt l'uniformité, la monotonie de cette colossale forêt, surnommée par un ami brésilien qui la connaît bien pour l'avoir explorée, s'y être débattu et s'en être tiré de justesse : *L'enfer vert*[129].

Que le touriste qui a suivi mon conseil insiste alors auprès de son pilote (mais ce qui s'appelle insister !) pour que l'avion descende entre les arbres et aille se poser sur un banc de sable ou sur la grève d'une crique du voisinage, ces sortes de clairières n'étant généralement pas éloignées d'un cours d'eau.

Et si le touriste intrépide réussit à coups de *machete* à se frayer un chemin dans la jungle et dans l'épais sous-bois, et finit par atteindre la petite clairière entrevue, il ne regrettera ni ces quelques heures perdues, ni sa fatigue, ni le mal qu'il se sera donné : cette clairière est habitée, et il

y fera la rencontre la plus extraordinaire de sa vie ! (Et si même il devait rentrer bredouille, la balade aérienne et l'excursion qu'il aura pu faire au sol resteront parmi les plus fortes impressions qu'il rapportera de sa croisière en Amazonie.)

Car, n'est-ce pas, l'Amazonie, le fleuve, la grande forêt vierge, la faune, la flore de la vallée, c'est beau, c'est grandiose, et, bien entendu, cela dépasse de beaucoup tout ce qu'on avait pu imaginer ou lire ou entendre dire et raconter sur l'exotisme des pays d'outre-mer ; mais qu'est-ce que le spectacle de la nature la plus grandiose si l'on ne découvre pas l'homme qui s'y cache, si on ne le voit pas, si on ne le rencontre jamais ?

Or, partout où il va, le voyageur moderne et même le touriste le plus pressé et le plus superficiel veut voir l'homme, le toucher, le connaître (ne serait-ce que pour tirer une photo), sinon il s'en retourne déçu.

Grâce à l'avion — et c'est pourquoi je conseille tant d'insister — grâce à l'avion rapide du XXe siècle, cet engin conçu uniquement pour franchir l'espace en luttant contre la montre, mais qui, ô miracle ! se révèle être également, et cela dans de tout autres pays que dans la seule Amazonie sauvage [1], une machine apte à explorer le temps, voire à remonter le cours des âges, le touriste qui s'attendait à tout, mais pas à ça, peut vivre une heure ou deux au foyer, peut se tenir au centre même du cercle magique que l'homme amazonien a tracé et occupe depuis la nuit des temps (et peut-être depuis l'origine de la vie sur terre) au cœur de la grande forêt primitive.

*

Que l'étranger qui franchit le cercle de la clairière de « l'homme des bois » ne frémisse pas, et surtout qu'il ne tourne pas le dos, sinon il sera piqué au talon. Mais qu'il entre franchement dans cet antique asile de l'homme, se présente et se tienne tranquille.

Alors, il pourra voir de près, voir de ses yeux « l'homme de la nature » aller et venir dans sa clairière.

Si vous ne marquez pas trop d'étonnement, votre venue ne surprendra pas, et l'Amazonien continuera à se livrer paisiblement et comme s'il n'avait pas remarqué votre présence à ses occupations de toujours : bouter le feu, manier les pieux et le bâton, poser ses gluaux, jouer du pipeau, tendre ses pièges et ses rets, jeter son lasso ou retirer ses lignes de fond, tirer de l'arc ou de la sarbacane, ou aller s'accroupir au milieu de ses calebasses et demi-calebasses, de ses poteries en terre, de ses ustensiles et de ses outils en pierre, éparpillés à même le sol battu et relativement net de son aire, devant son four à manioc ou sa claie à boucan.

Si vous êtes d'un bon naturel (mais méfiez-vous, le primitif que vous êtes venu surprendre, même s'il est déjà un demi-civilisé, c'est-à-dire sang-mêlé ou *caboclo*, a le don de la double vue et lit comme un Indien pur sang dans vos pensées), cet homme ne se gênera pas pour aller s'étendre dans un filet suspendu entre deux poteaux enfumés sous un auvent, faire un somme ou dormir d'un œil, ses flèches empoisonnées ou son *espingarda*, un mauvais fusil de traite dont la crosse est un ressort à boudin, à portée de sa main et sous la garde d'une *cascabèle*, son serpent noir familier.

Mais si vous avez su lui inspirer confiance, ce « sauvage » se laissera même accompagner par vous derrière sa hutte, dans un petit enclos secret où il les tient prisonnières et où il se rend plusieurs fois par jour, — car il se méfie — nourrir, soigner, surveiller les plantes qu'il s'est appropriées et qu'il a su domestiquer, les plantes mystérieuses dont il est seul à connaître les vertus et la terrible pharmacopée, les plantes sacrées, les plantes démoniaques pour qui il a un culte, mais qu'il a dû dérober au

péril de sa vie à la sylve sauvage, à la sylve étouffante qui l'assiège — son unique, son insidieuse, sa plus mortelle, son éternelle ennemie.

*

Parmi ces plantes, — des lianes, des arbustes, des fougères, des épines, des tubercules, des palmiers, des mousses, des champignons, bénéfiques ou maléfiques, qu'on abreuve de sang ou qu'on gave de viande, diurnes et nocturnes, dont certaines aboient comme des chiens à midi, dont d'autres sont mélodieuses dans le vent, et d'autres encore piquent des crises nerveuses, comme des sensitives, quand le temps va changer, plantes qui piquent, brûlent, égratignent, s'attachent, adhèrent, coupent, forent, scient, collent, distillent des parfums la nuit ou sont nauséabondes au clair de lune, sternutatoires ou endormantes, et dont les fruits, les feuilles, les bourgeons, les racines, l'écorce, le pollen, la graine sont des poisons, des fébrifuges ou des stupéfiants, dont « l'homme des bois » sait extraire des poudres ou de la râpe, des teintures ou des sirops, de la moelle ou de la résine, des alcools ou des goudrons, de la gomme ou des cristaux qui entrent dans la composition, souvent à dose infinitésimale, des élixirs ou des eaux tofanes, des drogues divinatoires ou des philtres d'amour, des farines de santé ou des décoctions de mort qu'il prodigue à bon escient[130] —, parmi ces plantes il en est une, la plus rare, la plus magique de toutes, mais qui ne manque dans aucun jardin secret, qui pousse derrière chaque hutte indigène et dont chaque Amazonien porte un petit sachet de feuilles sèches sur soi, et qui est la plante la plus mystérieuse de la forêt amazonienne car jamais aucun Blanc n'a pu s'en procurer un plant, que les savants d'Europe, qui ne la connaissent que par ouï-dire, ont cataloguée provisoirement, à cause des effets psychiques qu'elle a quand on en use, parmi les poisons les plus dangereux de l'intelligence, ceux, comme ils disent, « qui agissent sur le

seuil de la conscience », mais que tout Amazonien fume tranquillement dans son brûle-gueule, c'est l'*ibadou*[131], la plante de la lévitation… Plante légendaire grâce à laquelle « l'homme de la nature », ce prisonnier de la forêt, voyage sans être, comme nous, obligé d'emprunter le navire ou l'avion…

*

Au touriste qui n'aura pas réussi à prendre pied dans la forêt amazonienne, je conseillerai de s'arrêter au retour à Para, de visiter le musée indianiste de la ville, où les grandes urnes funéraires de la rivière des Counanis le feront longtemps rêver à la clairière mythique de Pacoval, à cette Thulé de l'Amazone dont les temples d'or luisent à travers les bois, apparaissent et disparaissent à l'horizon, et dont les légendaires trésors attirèrent, pour leur perte, tant d'aventuriers européens dans la grande forêt tropicale.

---

1. Un archéologue ami, parti sur les traces d'Alexandre le Grand, survole de haut le désert pour repérer les villes englouties, avant d'aller fouiller les sables de la Mésopotamie et trouver les médailles commémorant le passage des armées du conquérant des Indes. [*Note de B. C.*]

ANNEXES

CROISIÈRE AU BRÉSIL
le plus beau pays du monde

BATEAUX EN PARTANCE

Écoutez, écoutez tous la sirène du paquebot…

L'Amérique du Sud par Marseille !

Toute la flotte des Transports Maritimes est à votre disposition. « Campana », « Alsina », « Florida », « Mendoza » assurent de nombreuses escales en Espagne, passent au large du Maroc (d'où l'on peut adresser aux parents et aux amis une lettre-Océan par le poste de Mogador), reconnaissent les Grandes Canaries (Ténériffe et Pic de Teyde), touchent Dakar (la ville des Toucouleurs et des boubous), avant de franchir la ligne et de descendre le long de la côte du Brésil en vue des îles tropicales et de jeter l'ancre dans la baie grandiose et féerique de Rio-de-Janeiro, cette huitième merveille du Monde,

Rio-de-Janeiro, une des plus belles villes du globe, une capitale de plus de 2 000 000 habitants, avec ses boulevards, ses promenades au bord de la mer, ses kilomètres de plages de sable fin, son luxe, ses casinos, ses terrains de golf, ses champs de course, sa baie, ses forêts, ses montagnes, ses îles, son climat sain, son beau soleil, son réseau d'autostrades par lesquelles on peut rayonner à l'intérieur, découvrir la forêt vierge et aller à la chasse ou visiter São Paulo, la ville des gratte-ciel, du coton et du café, d'où l'on peut rejoindre le bateau à Santos, par la bonne route qui descend du Alto da Serra (1 100m. alt.), un des plus beaux points de vue du globe.

Écoutez, écoutez tous la sirène du paquebot ! C'est une invitation au voyage. Partez… pour la plus belle des croisières.

Blaise CENDRARS.

Texte publicitaire pour les « Croisières au Brésil »
de la Société générale de transports maritimes
à vapeur, Paris-Marseille, ca l928
(coll. ALS, Berne).

VIENT DE PARAÎTRE

Blaise Cendrars

HISTOIRES VRAIES

Un volume in-16 double-couronne, 288 pages… 18 fr. BERNARD GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, Paris-6e

EN 1925 dans la préface de son roman *Moravagine* Blaise Cendrars écrivait : « Aussi longtemps que je rôderai encore de par le monde à travers les pays, les livres, et les hommes… » Depuis il a poursuivi, sans arrêt, la course passionnée qu'il avait commencée encore enfant plus de vingt ans auparavant et dont il nous avait laissé un premier témoignage dans ses trois fameux poèmes d'avant-guerre : *Les Pâques à New-York, Le Transsibérien, Le Panama.* S'ajoutant à ces poèmes qui ont bouleversé nos contemporains et créé la sensibilité et la forme poétiques d'aujourd'hui, à *L'Or,* à *Aujourd'hui,* à *Dan Yack,* à *Rhum,* à *Hors la Loi,* à *Hollywood,* livres variés qui témoignent de la continuité de sa course ardente au cœur de tout ce qui vit, voici maintenant : *Histoires vraies.*

Tous ceux qui ont eu la chance d'approcher Cendrars savent combien il est passionnant de l'écouter lorsqu'il raconte quelqu'une de ces histoires qu'il a vécues ou retenues au cours de sa vie d'aventures et de voyages. Avec *Histoires vraies* cette chance est aujourd'hui à la portée de tous. Du Havre à Vancouver avec le *Saint-Wandrille* et le voyage-express de son magnifique cercueil des eaux de Cuba à la plage de Miami, de la boue des tranchées de la Grenouillère dans la Somme à l'or des caves de

la Banque d'Angleterre à Londres, du Select *Diamonds Club* de Rio de Janeiro au pauvre camp des chercheurs de diamants du *rio das Gardas,* des belles Sud-Américaines de Paris au petit sacristain de la cathédrale de Santiago del Chili, d'un cocktail-partie d'Hollywood à un meurtre dans un « Saloon » de Dog-Town, des révolutions et révolutionnaires du Venezuela et du Mexique aux splendeurs et aux Indiens de la grande forêt amazonnienne, nous vivons, grâce à Cendrars, dans un univers prodigieux, insolite, mais véridique.

Histoires vraies parce qu'elles nous sont racontées, sans aucune littérature, dans un style parfaitement adéquat à ce qu'il doit exprimer et dont la puissance naturelle, l'éclat et le mouvement ne sont jamais factices, par un homme qui parce qu'il est poète s'identifie magiquement à la réalité et parce qu'il est complètement libre accorde toute son importance au fait vivant. Voilà pourquoi dans *Histoires vraies* il y a tant de faits vécus, tant de ces détails vus, saisis, captés, qu'aucune étude livresque, aucun document de bibliothèque ne peuvent remplacer. Voilà pourquoi également le côté mystérieux et occulte de la vie du monde et de l'homme y est si sensible, y prend une singulière intensité pour apparaître, avec une évidence inéluctable, dans son émouvante et énigmatique profondeur.

JACQUES-HENRY LÉVESQUE.

Ce *Vient de paraître* a été rédigé par Jacques-Henry Lévesque (1899-1971), ami, confident et collaborateur de Blaise Cendrars à la demande de celui-ci, pour la première édition d'*Histoires vraies* (Grasset, 1937). (coll. ALS, Berne).

DOSSIER

VIE DE BLAISE CENDRARS

Pour plus de détails, voir la « Chronologie » publiée en tête des *Œuvres autobiographiques complètes* de Blaise Cendrars, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, 2013, p. LIII-XCVI.

1887 *Le 1er septembre*, naissance de Frédéric Louis Sauser (le futur Blaise Cendrars), à La Chaux-de-Fonds (Suisse), troisième enfant d'une famille bourgeoise d'origine bernoise mais francophone. Georges Sauser, le père, est un homme d'affaires instable et malchanceux ; Marie-Louise Dorner, la mère, sujette à la neurasthénie, s'occupera peu de son cadet qu'on appelle Freddy. Son frère aîné deviendra un éminent juriste suisse sous le nom de Georges Sauser-Hall (1884-1966).

1894-1896 Séjour de la famille à Naples.

1897-1899 Retour de la famille à Neuchâtel puis à Bâle. Pensionnat en Allemagne puis gymnase à Bâle.

1902-1903 Études médiocres à l'École de commerce de Neuchâtel.

1904 *En septembre*, ses mauvais résultats scolaires font envoyer Freddy en apprentissage en Russie, d'abord à Moscou puis, en janvier 1905, à Saint-Pétersbourg, chez un compatriote, l'horloger Henri Albert Leuba. Il s'y trouve lors du « Dimanche rouge », le 9 janvier, un massacre à l'origine de la révolution de 1905.
De ce séjour de plus de deux ans et demi, il datera son « apprentissage en Poésie ». Vers la fin, il se lie avec une jeune fille russe, Hélène.

1907 *En avril*, retour à Neuchâtel. Correspondance avec Hélène dont il apprend qu'elle est morte *le 11 juin*, victime de brûlures, à Saint-Pétersbourg.

1908 *Le 8 février*, mort de sa mère. Ces deux morts si rapprochées le bouleversent.

1909 Auditeur libre à l'université de Berne où il mène des études dispersées (médecine, littérature, musique). Lectures boulimiques (philosophie, histoire des sciences, patrologie latine…). Premiers essais d'écriture, sous l'influence de Baudelaire, Verlaine, Rilke et du symbolisme européen finissant (Dehmel, Przybyszewski, Spitteler, Gourmont).

Rencontre à l'université d'une jeune étudiante polonaise, Félicie (Féla) Poznanska, qui deviendra sa femme et la mère de ses trois enfants. Remariage de son père.

Il apprend la publication à Moscou, en russe, de *La Légende de Novgorode*, plaquette qu'il fera toujours figurer en tête de sa bibliographie et considérée comme perdue. L'exemplaire découvert à Sofia, en 1995, s'est révélé être un faux.

1910 Période de vie bohème aux nombreux déplacements mal connus.

Séjour en Belgique (Bruxelles, La Panne), puis, à la fin de l'année, à Paris jusqu'en *avril* 1911.

1911 En avril, départ brusque pour Saint-Pétersbourg, dans la famille d'Hélène. Été solitaire à Streilna, au bord de la mer, où il commence *Aléa*, un roman autobiographique.

Féla l'invite à la rejoindre à New York. *Le 21 novembre*, il s'embarque sur le *Birma* à Libau (actuelle Liepaja en Lettonie) et tient un Journal de bord : *Mon voyage en Amérique*, révélé en 1969.

1912 À New York, dont le mercantilisme le rebute, il écrit (ou plutôt ébauche) *Les Pâques*, son « premier poème » qu'il signe d'un pseudonyme, Blaise Cendrart, puis Cendrars, qui fait allusion au mythe du phénix.

En *juin*, retour à Paris. Il fonde la revue et les Éditions des Hommes Nouveaux où, en novembre, paraît *Les Pâques*, qu'il envoie à Apollinaire. Sympathies anarchistes.

1913 Cendrars fréquente désormais les milieux d'avant-garde : Apollinaire (et *Les Soirées de Paris*) et les peintres (les Delaunay, Chagall, Léger, Picasso, Kisling…).

Juin : *Séquences*, recueil de poèmes d'influence symboliste qu'il exclura de ses poésies complètes.

Novembre : publication de la *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*. Ce poème-tableau sous forme de dépliant, illustré par les compositions simultanées de Sonia Delaunay, fait date dans l'histoire du livre. Ses *Poèmes élastiques* paraissent en revues. Il écrit *Le Panama ou Les Aventures de mes sept oncles*. La figure de Moravagine, son double démoniaque, commence à le hanter.

1914 Jusqu'à la guerre, activités foisonnantes (poèmes, traductions, essais, collaborations avec Apollinaire…). Polémiques sur l'usage du mot « simultané » avec le poète Henri-Martin Barzun.

7 avril : naissance de son fils Odilon.

2 août : l'Allemagne déclare la guerre à la France. Avec l'écrivain italien Ricciotto Canudo et d'autres artistes, Cendrars signe un Appel aux étrangers résidant en France les invitant à s'engager volontaires avec eux dans l'armée française. Ce qu'il fait le 3 août.

Une année au front (Somme, Champagne…), sur laquelle il écrira souvent (*J'ai tué, La Main coupée*…). *Le 16 septembre*, en permission à Paris, il épouse Féla.

1915 Jusqu'en *mars*, tranchées à Frise puis secteur de Tilloloy (Somme).

Le 15 juillet : au cours d'une permission, il découvre avec passion les films de Charlot. De juillet à septembre, dans les Vosges.

27 septembre : Mort de Remy de Gourmont, son « maître » en écriture.

28 septembre : il est grièvement blessé devant la ferme Navarin, secteur de Souain, au cours de la grande offensive de Champagne. Amputation du bras droit, au-dessus du coude.

1916 *16 février* : naturalisé français. Seconde opération du bras.

9 avril : naissance de Rémy, son second fils.

Il rencontre Eugenia Errázuriz, grande dame chilienne qui devient son amie et mécène. Elle le recevra souvent à Biarritz, de même que Picasso et Stravinsky.

Décembre : *La Guerre au Luxembourg*, poème avec six dessins de Kisling (chez Dan. Niestlé).

1917 Hiver à Cannes où il travaille aux aventures de Moravagine puis retour à Paris, où il retrouve Apollinaire au Café de Flore.

Au cours de l'été qu'il passe à Méréville (Seine-et-Oise), Cendrars découvre et explore son identité nouvelle de gaucher. C'est un tournant décisif et un renouveau créateur dont témoignent *L'Eubage*, un récit commandé par le couturier-mécène Jacques Doucet, et *Les Armoires chinoises* (récit initiatique gardé secret). Il entreprend *La Fin du monde*, un « grand roman martien », d'où sortiront *Profond aujourd'hui, La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.*, écrit la nuit du 1er septembre, et *Moravagine*. Première ébauche de *Dan Yack*.

À l'automne, le financier Paul Laffitte l'appelle comme conseiller littéraire aux éditions de la Sirène qu'il vient de fonder. Il y travaillera jusqu'en 1919 et s'y lie avec Jean Cocteau.

26 octobre : il rencontre à Paris une jeune comédienne, Raymone Duchâteau (1896-1986), à laquelle un amour idéalisé va le lier jusqu'à sa mort.

1918 Hiver à Nice où il travaille à *Moravagine*. Revenu à Paris, il se consacre à l'édition.

Juin : *Le Panama ou Les Aventures de mes sept oncles* à la Sirène (couverture de Dufy).

À Nice, au cours de l'été, il tourne comme figurant dans *J'accuse* d'Abel Gance.

8 novembre : *J'ai tué* avec 5 dessins de Fernand Léger (À la Belle Édition).

9 novembre : Mort d'Apollinaire.

1919 *De mai à juillet*, il publie « Modernités », une série d'articles sur les peintres, dans la revue *La Rose rouge*.

Juillet : *Du monde entier* réunit ses trois grands poèmes à la NRF. Août : *Dix-neuf poèmes élastiques* (Au Sans Pareil). Octobre : *La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.*, avec des compositions de Léger (la Sirène).

Il prend ses distances avec les milieux littéraires d'avant-garde (Dada puis surréalisme).

23 décembre : naissance de sa fille Miriam. Il s'éloigne peu à peu de sa famille pour vivre seul.

1920 Il se détourne de l'édition et de la littérature pour le cinéma. Tout au long de l'année, il est l'assistant d'Abel Gance pour le tournage de *La Roue* à Nice et au Mont-Blanc.

1921 *Juin* : *Anthologie nègre* (la Sirène), compilation de contes africains. Première du genre, elle fait date.

Au cours de l'été, il tourne *La Vénus noire* dans les studios de Rome, mal reçu à sa sortie en Italie, début 1923. Cet échec met un terme à sa carrière de cinéaste mais non à ses projets qui resteront sans suite. Le scénario du film est publié sous le titre *La Perle fiévreuse* dans la revue *Signaux de France et de Belgique*.

1922 *De février à décembre* : *Moganni Nameh* (version remaniée d'*Aléa*) paraît en feuilleton dans la revue *Les Feuilles libres*.

Au Salon d'automne il rencontre pour la première fois Le Corbusier, né comme lui à La Chaux-de-Fonds en 1887.

1923 *23 octobre* : au Théâtre des Champs-Élysées, les Ballets suédois de Rolf de Maré présentent *La Création du monde*, argument de Cendrars tiré de l'*Anthologie nègre*, musique de Darius Milhaud, décors et costumes de Léger.

Il fait la connaissance de Paulo Prado, homme d'affaires et écrivain brésilien, qui l'invite dans son pays.

1924 *Le 12 janvier*, embarquement sur le *Formose* pour le Brésil. Ce départ marque une rupture avec les milieux de l'avant-garde parisienne. Cendrars va découvrir son « Utopialand ».

Amitiés avec les modernistes de São Paulo : Tarsila do Amaral, Oswald de Andrade, Mário de Andrade. D'une visite à la *fazenda* du Morro Azul, qui lui inspirera « La Tour Eiffel sidérale » en 1949, il date son « apprentissage de romancier ».

Parution de *Kodak* (documentaire), poèmes « découpés » en secret, notamment dans *Le Mystérieux Docteur Cornélius*, roman-feuilleton de son ami Gustave Le Rouge.

19 août : Retour en France, où *Feuilles de route, I. Le Formose*, son dernier recueil de poèmes, paraît Au Sans Pareil.

À la fin de l'année, dans sa « maison des champs » du Tremblay-sur-Mauldre, près de Versailles, il écrit en quelques semaines son premier roman *L'Or. La merveilleuse histoire du général Johann August Suter.*

1925 *Mars* : *L'Or* (Grasset) offre au poète d'avant-garde un premier succès de grand public. Cette vie romancée fait de lui, dans les années 1920, un romancier de l'aventure au style novateur.

Conférence à Madrid sur la littérature nègre.

1926 *Du 7 janvier au 6 juin*, deuxième voyage au Brésil. Rencontre tendue avec Marinetti à São Paulo. *Moravagine* paraît enfin (Grasset), cependant qu'il entreprend un nouveau roman « américain » : la vie de l'amiral John Paul Jones, héros de l'Indépendance.

Septembre : *Éloge de la vie dangereuse*, suivi en octobre de *L'A B C du cinéma* (Aux Écrivains réunis). *Décembre* : *L'Eubage. Aux antipodes de l'unité (*Au Sans Pareil).

1927 *12 février* : mort de son père en Suisse. Cendrars se retire à La Redonne, une calanque près de Marseille, pour travailler au *Plan de l'Aiguille.*

12 août : troisième et dernier départ pour le Brésil.

1928 *28 janvier* : retour en France, où il entreprend un nouveau roman *La Vie et la mort du soldat inconnu.*

Août : *Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs* (Éditions du Portique).

1929 *Février* : *Le Plan de l'Aiguille* paraît Au Sans Pareil, suivi en septembre d'un second tome, *Les Confessions de Dan Yack*.

Décembre : *Une nuit dans la forêt*, « premier fragment d'une autobiographie » (Éditions du Verseau), amorce les mémoires des années 1940.

1930 *Janvier* : séjour à Monpazier (Dordogne) où il enquête sur Jean Galmot, député et homme d'affaires mort dans des circonstances controversées. Il y rencontre son ami le romancier américain John Dos Passos.

Avril : *Comment les Blancs sont d'anciens Noirs* (Au Sans Pareil).

D'octobre à décembre : « L'Affaire Galmot » paraît dans l'hebdomadaire *Vu*. Ce premier reportage qui marque l'entrée de Cendrars dans la grande presse devient aussitôt *Rhum* chez Grasset. Au Sans Pareil, il dirige la collection « Les Têtes brûlées » qui publiera deux volumes sur Al Capone et sur l'aventurier suisse Bringolf.

1931 Nombreux déplacements entre Le Tremblay-sur-Mauldre et Biarritz.

Avril : *Aujourd'hui* (Grasset), recueil de proses poétiques et d'essais qui est son art poétique.

1932 *Juin* : *Vol à voiles, prochronie* (Payot). Ce bref récit au grand retentissement présente le départ pour la Russie comme une fugue.

Pendant deux ans, malade, Cendrars travaille peu.

1934 *Avril-mai* : retour dans la grande presse avec « Les Gangsters de la Maffia », un reportage pour *Excelsior*.

14 décembre : rencontre à Paris, Villa Seurat, Henry Miller qui lui a envoyé *Tropic of Cancer*.

1935 *23 mai-15 juin* : reportage pour *Paris-Soir* sur le voyage inaugural du paquebot *Normandie* entre Le Havre et New York.

Été : il lance Henry Miller en France par un article sur *Tropique du Cancer* dans la revue *Orbes*.

« Les Gangsters de la Maffia » sont recueillis dans *Panorama de la pègre* (Arthaud).

1936 *Fin janvier* : reportage sur « Hollywood 1936 » pour *Paris-Soir*.

Automne : deux adaptations de *L'Or* sur les écrans parisiens. *Sutter's Gold* de James Cruze avec Edward Arnold, qui le déçoit ; *Der Kaiser von Kalifornien* (« L'Empereur de Californie ») de Luis Trenker, cinéaste et acteur italo-autrichien qui ne fait pas référence au roman dont il s'inspire. Procès en plagiat que la guerre interrompra.

Décembre : *Hollywood. La Mecque du cinéma* (Grasset).

1937 Année de bouleversements dans sa vie privée.

Voyages mal connus en Espagne et au Portugal.

Au début de l'été, Miriam Cendrars vient à Paris faire sa connaissance.

16 juillet : divorce avec Féla.

Le 2 août, rupture avec Raymone qui a noué une relation amoureuse avec Pierre Guillain de Bénouville, un ami de Cendrars.

Décembre : parution d'*Histoires vraies* (Grasset).

1938 *Février* : rencontre avec Élisabeth Prévost (1911-1986), jeune femme passionnée de chasses et de voyages, avec laquelle il se lie d'amitié. En *mars*, elle l'invite dans son pavillon des Aiguillettes (Ardennes), où elle élève des chevaux de concours. Il y traduit *Forêt vierge* (*A Selva*, 1930), du romancier portugais Ferreira de Castro (1898-1974).

Juillet : *La Vie dangereuse*, deuxième recueil d'« Histoires vraies » (Grasset).

Été : retour aux Aiguillettes jusqu'en janvier 1939.

1939 *De février à mars*, travaille avec Élisabeth Prévost à *L'Éperon d'or*, un scénario de film sur le Cadre noir de Saumur qui ne sera pas réalisé.

En *mai*, il propose à *Paris-Soir* de faire un voyage autour du monde à bord d'un des derniers grands voiliers, le *Moshulu*, qui doit partir de Mariehamn (Finlande) chercher du blé à Sydney. Élisabeth Prévost l'accompagnerait comme photographe. Départ prévu mi-septembre.

En *août* : compose *Sous le signe de François Villon*, un recueil de souvenirs, pour les Éditions de la Nouvelle Revue critique.

2 septembre : la déclaration de guerre met un terme aux projets de voyage et de publication et le sépare d'Élisabeth Prévost. Cendrars s'engage comme correspondant de guerre dans l'armée anglaise. Ses reportages paraissent dans de nombreux journaux.

1940 *Février* : séjour à Londres pour visiter les bases militaires. Il y retrouve sa fille Miriam qui assure le service de presse du général de Gaulle.

À Paris, réconciliation avec Raymone.

Mars : *D'Oultremer à Indigo*, troisième et dernier recueil d'« Histoires vraies » (Grasset).

En mai 1940, la débâcle désespère le combattant de la Grande Guerre. *Chez l'armée anglaise*, qui réunit ses reportages de guerre chez Corrêa, est pilonné par l'occupant.

14 juillet : il quitte Paris et le journalisme pour Marseille et bientôt Aix-en-Provence, où il demeure jusqu'en 1948.

1941 Pendant trois ans, dans une crise profonde, Cendrars accumule notes et plans sans suite.

Le 27 mai, il accompagne jusqu'à Lisbonne Raymone qui s'embarque avec la troupe de Jouvet pour une tournée en Amérique du Sud. À la fin de l'année elle revient travailler à Paris. Cendrars lui écrit tous les jours.

1942 Projets sans suite. Repli amer dans la solitude.

1943 *Février* : l'éditeur Robert Denoël lui propose de publier ses poésies complètes. Accord enthousiaste qui amorce un retour au travail.

Le 21 août, après trois années de silence, retour à l'écriture à la suite d'une visite du romancier Édouard Peisson, qui ravive les souvenirs de l'été 1917. Songeant d'abord à écrire une Vie de Marie-Madeleine, *La Carissima*, il se consacre à *L'Homme foudroyé*, premier volume d'une tétralogie de « Mémoires qui sont des Mémoires sans être des Mémoires ».

3 octobre : mort de Paulo Prado au Brésil.

12 octobre : mort de Féla à Montpellier.

1944 Cendrars rédige *Le Vieux-Port*, puis les *Rhapsodies gitanes*, qui prendront place dans *L'Homme foudroyé*.

Mai : première édition de ses *Poésies complètes* (Denoël), avec l'aide de son ami Jacques-Henry Lévesque, à Paris.

En décembre, commence *La Main coupée*.

1945 *Août* : *L'Homme foudroyé* (Denoël) marque le retour de Cendrars sur la scène littéraire.

Visite de Robert Doisneau à Aix pour un reportage photographique.

Le 26 novembre, mort de Rémy Sauser, pilote dans l'armée de l'air française, dans un accident d'avion au Maroc.

2 décembre, assassinat de Robert Denoël, peu avant le procès intenté à sa maison pour collaboration. Les auteurs du crime ne seront jamais identifiés.

22 décembre : au Théâtre de l'Athénée, Jouvet crée *La Folle de Chaillot* de Giraudoux. Marguerite Moreno tient le rôle-titre et Raymone celui de Gabrielle, la Folle de Saint-Sulpice.

1946 Introduction aux *Fleurs du Mal* de Baudelaire (Union Bibliophile de France).

Il entreprend une Vie de Joseph de Copertino, le saint volant du XVIIe siècle.

Le 25 octobre, voyage en Suisse jusqu'à la fin décembre. Il retrouve son frère Georges.

Novembre : *La Main coupée*, souvenirs de guerre (Denoël).

1947 *Janvier*, Raymone et sa mère viennent rejoindre Cendrars à Aix-en-Provence.

Il travaille à sa vie de saint Joseph et songe à publier *Possession du monde* qui deviendra *Le Lotissement du ciel*.

1948 *Janvier* : départ avec Raymone d'Aix pour Villefranche-sur-Mer. Le 1er avril, installation dans le parc de Saint-Segond, où il travaille à *Bourlinguer* puis au *Lotissement du ciel*.

En *juin*, retour à Paris pour le lancement de *Bourlinguer* (Denoël). Grand succès.

Juillet : visite à Saint-Segond de Doisneau que Cendrars invite à faire avec lui un album sur la banlieue de Paris.

1949 Travaille au *Lotissement du ciel* qui paraîtra en mai (Denoël).

De juillet à août, il rédige *La Banlieue de Paris* qui paraît en *octobre*, avec 130 photographies de Doisneau, simultanément à Paris (Seghers), et à Lausanne (La Guilde du livre).

27 octobre : Cendrars et Raymone se marient civilement à Sigriswil, village originaire de la famille Sauser, dans l'Oberland bernois. C'est, à un jour près, l'anniversaire de leur rencontre le 26 octobre 1917. Voyage au Luxembourg, en Hollande et en Belgique. Court séjour à Paris puis retour à Villefranche-sur-Mer.

1950 *Mars* : retour définitif à Paris. Au cours des années 1950, nombreuses interventions à la Radiodiffusion-télévision française (R.T.F.), à l'invitation de son ami Paul Gilson (1904-1963), qui dirige les Services artistiques.

Le *1er septembre*, il s'installe 23, rue Jean-Dolent, dans le XIVe, en face de la prison de la Santé.

Octobre : il entreprend *Emmène-moi au bout du monde !*... un « roman-roman » dont la rédaction va prendre cinq ans.

15 octobre-15 décembre : diffusion à la R.T.F. de treize entretiens radiophoniques avec Michel Manoll, qui connaissent un grand succès.

1951 Cendrars se partage entre le « roman-roman » et « Des hommes sont venus », préface à un album de photos de Jean Manzon sur le Brésil.

25 décembre : *Noëls du monde entier*, émission de Nino Frank présentée par Cendrars et Raymone, sur Paris-Inter.

1952 *Cette année-là*, Cendrars publie les deux chapitres inédits de *Sous le signe de François Villon* : en *mars*, la « Lettre dédicatoire à mon premier éditeur » dans *La Table ronde* ; en *octobre*, « Partir » dans

La Revue de Paris. Mais le volume annoncé chez Denoël, puis proposé à Seghers, ne paraîtra pas.

Mai : *Blaise Cendrars vous parle…* (Denoël), version très remaniée des entretiens avec Manoll.

Juin : *Le Brésil*, avec 105 photographies de Jean Manzon (Monaco, Les Documents d'Art).

Mort d'Eugenia Errázuriz au Chili.

1953 Henry Miller passe le Nouvel An avec Cendrars et Raymone.

Avril : *Noël aux quatre coins du monde* (Cayla). Compose *La Rumeur du monde*, un volume de compilation resté inédit.

Du 31 juillet au 21 août : voyage en Suisse (Lausanne-Ouchy, Neuchâtel).

17 décembre : *Blaise Cendrars sur les traces d'Amedeo Modigliani à Montmartre*, film de Jean-Marie Drot.

1954 *Du 9 juin au 5 août*, nouveau séjour en Suisse à l'invitation de La Guilde du livre.

Août : il passe huit jours sous la pluie, avec Raymone, dans la ferme de Fernand Léger en Normandie.

28 octobre : enregistrement au magnétophone d'un entretien avec Léger et le galeriste Louis Carré pour l'exposition « Le Paysage dans l'œuvre de Léger ».

1955 Le *15 janvier* : diffusion de *Serajevo*, pièce radiophonique (écrite avec Nino Frank), dans « Les Annales de la violence ».

17 août : la mort de son vieil ami Fernand Léger affecte profondément Cendrars.

14 septembre : point final à *Emmène-moi au bout du monde !…*

30 septembre : départ avec Raymone pour la Suisse. Enregistrement de *L'Or* à Radio-Lausanne. Retour à Paris le *17 octobre*.

17 décembre : diffusion de *Gilles de Rais*, pièce radiophonique (écrite avec Nino Frank) sur la Chaîne nationale. À la fin de l'année, préface aux *Instantanés de Paris* de Robert Doisneau (Arthaud).

1956 *Janvier* : *Emmène-moi au bout du monde !…* paraît chez Denoël après cinq années de travail difficile. La réception controversée de ce roman testamentaire est mal vécue par Cendrars.

Mars : *Entretien de Fernand Léger avec Blaise Cendrars et Louis Carré sur le paysage dans l'œuvre de Léger* (Galerie Louis Carré).

Du 8 au 22 avril, voyage à Marseille.

Avril : *Moravagine,* édition augmentée (Grasset).

9 juin : départ pour Lausanne avec Raymone. Retour à Paris le 6 juillet.

21 juillet : à trois heures du matin, Cendrars est victime d'une attaque cérébrale. Partiellement paralysé, il va entreprendre avec détermination une importante rééducation.

1957 Tout au long de l'année et jusqu'en 1961, problèmes de santé.

Janvier : *Trop c'est trop* (Denoël), recueil « presse-papiers » de nouvelles et d'articles, mis au point avant son attaque.

16 mars : Cendrars achève *J'ai vu mourir Fernand Léger*, son « premier texte valable » depuis sa maladie, écrit-il à son frère. Nadia Léger, veuve du peintre, lui demande de faire des coupes, il refuse.

Avril : il accompagne Raymone en tournage et passe un mois à La Ferme Saint-André, Biot (Alpes-Maritimes). Déplacements à Nice, à Cagnes, à Cannes… Retour à Paris vers le *15 mai*.

23 mai : publication de *Du monde entier au cœur du monde*, « première édition définitive et complète » des poésies sous le titre refusé par Robert Denoël en 1944.

1er juin : *Le Divin Arétin*, pièce radiophonique cosignée avec Nino Frank mais écrite par celui-ci, est diffusé sur la Chaîne nationale.

14 juin : départ pour Marseille avec Raymone en tournage. À l'Hôtel Noailles, il travaille à *Marines (Chromos)*, un recueil de nouvelles. Retour à Paris le *6 août*.

1958 *À l'aventure* (Denoël), « pages choisies » dans les « Histoires vraies » et les Mémoires.

Été : Seconde attaque. Il cesse d'écrire. *Les Pauvres honteux*, son dernier récit, restera inachevé.

1959 *7 janvier* : André Malraux, ministre de la Culture, vient rue Jean-Dolent remettre les insignes de commandeur de la Légion d'honneur à celui qu'il tient pour un des plus grands poètes de son temps.

Mars : *Films sans images* réunit les trois pièces radiophoniques écrites avec Nino Frank (Denoël).

1er mai : conversion à la religion catholique suivie d'un mariage religieux avec Raymone à l'église Saint-Dominique, 20, rue de la Tombe-Issoire (Paris, XIVe arrondissement). Paul Gilson et Marcelle Braque, la femme du peintre, sont ses témoins.

25 août : emménagement dans un rez-de-chaussée au 5, rue José-Maria-de-Heredia (Paris, VIIe arrondissement), près de l'Unesco. Cendrars est désormais grabataire.

1960 Parution chez Denoël du premier tome des *Œuvres complètes* dont les huit volumes s'échelonneront jusqu'en 1965.

1961 *17 janvier* : la Ville de Paris décerne à Cendrars son Grand Prix littéraire.

21 janvier : mort de Blaise Cendrars à son domicile, 5, rue José-Maria-de-Heredia. Après des obsèques à l'église Saint-François-Xavier (Paris VIIe), il est enterré au cimetière des Batignolles. Paul Gilson est son exécuteur testamentaire.

1968-1971 *Œuvres complètes* au Club Français du Livre en quinze volumes, accompagnés hors tomaison d'un volume d'*Inédits secrets* découverts par Miriam Cendrars.

1975 Création du fonds Blaise Cendrars à la Bibliothèque nationale suisse (Berne), à l'initiative de Miriam Cendrars. En 1991, ce fonds est intégré sur place dans les Archives littéraires suisses.

1980 *Au début de l'été*, mort d'Odilon Sauser à Villeneuve-Saint-Georges.

1986 *16 mars* : mort de Raymone à Lausanne, où elle est enterrée.

1987 Le centenaire de la naissance du poète donne lieu à de nombreuses manifestations internationales qui marquent le début d'une

reconnaissance nouvelle de son œuvre.

1994 Les cendres de Cendrars sont transférées au cimetière du Tremblay-sur-Mauldre (Yvelines), près de sa « maison des champs ».

2001-2006 « Tout autour d'aujourd'hui » (TADA), première édition critique des *Œuvres complètes* chez Denoël, en quinze volumes.

2011 Le cinquantième anniversaire de la mort de Cendrars est inscrit en France aux Célébrations nationales.

2013 Les *Œuvres autobiographiques complètes* de Cendrars (2 vol.) entrent dans la Bibliothèque de la Pléiade, accompagnées d'un *Album Cendrars*.

BIBLIOGRAPHIE

A. ŒUVRES DE BLAISE CENDRARS

1. *Histoires vraies*

a. Publications préoriginales

« L'actualité de demain », préface à *L'Aigle et le Serpent* par Martín Luis Guzmán (trad. de Mathilde Pomès), Paris, J.-O. Fourcade, 1930.

« En paquebot transatlantique dans la forêt vierge », *Le Jour* n° 305 à 310, cinq livraisons du 2 au 6 novembre 1935. — Repris sous le titre « Un paquebot dans la forêt vierge » dans *Marco Polo*, Monte-Carlo, n° 1, novembre 1954.

« Histoire vraie. Au Bidon de sang », *Paris-Soir Dimanche* n° 25, 21 juin 1936.

« L'Étrange club des T. P. M. T. R. Histoire vraie de mer et d'aventure », *Paris-Soir Dimanche* n° 56, 7 janvier 1937. — Repris dans *Les Œuvres libres*, n° 178, 1er trimestre 1961. — *T. P. M. T. R.*, préface de Jacques Clavel. Plaquette illustrée en deux tons de 8 lithographies, dont 6 hors-texte, par Jacques Perrenoud. Maquette de Beni Scholder. Sté Machines S. A., 1973. HC.

« L'Égoutier de Londres », *Paris-Soir Dimanche* n° 77, 12 juin 1937. — Repris dans *Festival du roman*, n° 29, février 1960.

« Le Cercle du diamant », *Paris-Soir Dimanche* n° 80, 4 juillet 1937.

« Le Saint inconnu », *Paris-Soir Dimanche* n° 88, 29 août 1937.

b. Éditions

Histoires vraies, Paris, Grasset, 1937 (achevé d'imprimer du 24 décembre).

Histoires vraies, Paris, Grasset, 2e tirage, 1947 (achevé d'imprimer du 6 février).
Histoires vraies, *Œuvres complètes*, Denoël, t. III, 1960, p. 339-453.
Histoires vraies, *Œuvres complètes*, Paris, Le Club français du livre, t. VII, 1970, p. 199-321. Introduction par Raymond Dumay, « Cendrars journaliste ». Témoignages de Pierre Morel, Jean Masson, Pierre-Jean Launay.
Histoires vraies, *Œuvres complètes*, Paris, Denoël, coll. « Tout autour d'aujourd'hui », Claude Leroy éd., t. VIII, 2003, p. 1-156.
Histoires vraies, Galllimard, « Folio anniversaire » [exemplaire offert pour 2 Folio achetés], 2011.
2. *Autres œuvres*

Aux Éditions Denoël

Coll. « Tout autour d'aujourd'hui » (TADA), œuvres complètes en 15 vol. sous la direction de Claude Leroy :
I. *Poésies complètes*, avec 41 poèmes inédits, Claude Leroy éd., 2001.
II. *L'Or — Rhum — L'Argent*, Claude Leroy éd., 2001.
III. *Hollywood, La Mecque du cinéma — L'ABC du cinéma — Une nuit dans la forêt*, Francis Vanoye éd., 2001.
IV. *Dan Yack*, Claude Leroy éd., 2002.
V. *L'Homme foudroyé — Le Sans-Nom*, Claude Leroy éd., 2002.
VI. *La Main coupée — La Main coupée* (1918) — *La Femme et le soldat*, Michèle Touret éd., 2002.
VII. *Moravagine — La Fin du monde filmée par l'ange N.-D. — L'Eubage*, Jean-Carlo Flückiger éd., 2003.
VIII. *Histoires vraies — La Vie dangereuse — D'Oultremer à Indigo*, Claude Leroy éd., 2003.
IX. *Bourlinguer — Vol à voile*, Claude Leroy éd., 2003.
X. *Anthologie nègre — Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs — Comment les Blancs sont d'anciens Noirs — La Création du monde*, Christine Le Quellec Cottier éd., 2005.

XI. *Aujourd'hui — Jéroboam et La Sirène — Sous le signe de François Villon — Le Brésil — Trop c'est trop*, Claude Leroy éd., 2005.

XII. *Le Lotissement du ciel — La Banlieue de Paris*, Claude Leroy éd., 2005.

XIII. *Panorama de la pègre — À bord de* Normandie *— Chez l'armée anglaise — Articles et reportages*, Myriam Boucharenc éd., 2006.

XIV. *Emmène-moi au bout du monde !... — Films sans images — Danse macabre de l'amour*, Claude Leroy éd., 2006.

XV. *Blaise Cendrars vous parle... — Qui êtes-vous ? — Le Paysage dans l'œuvre de Léger — J'ai vu mourir Fernand Léger*, Claude Leroy éd., 2006.

Blaise Cendrars-Jacques-Henry Lévesque, *« J'écris. écrivez-moi. » Correspondance 1924-1959*, Monique Chefdor éd., 1991.

La Main coupée et autres récits de guerre, avant-propos de Miriam Cendrars, 2013.

Aux Éditions Gallimard

Œuvres autobiographiques complètes, Bibliothèque de la Pléiade, sous la dir. de Claude Leroy, avec la coll. de Michèle Touret (t. I), de Jean-Carlo Flückiger et de Christine Le Quellec Cottier (t. II) :

I. *Sous le signe de François Villon* (« Lettre dédicatoire à mon premier éditeur » — « Prochronie 1901 : Vol à voile » — « Prochronie 1911 : Le *Sans-Nom* » — « Prochronie 1921 : Une nuit dans la forêt ») — *L'Homme foudroyé — La Main coupée*. 2013.

II. *Bourlinguer — Le Lotissement du ciel — J'ai vu mourir Fernand Léger — Entretiens et propos rapportés — Écrits de jeunesse* (« Moganni Nameh » — « Mon voyage en Amérique » — « Hic, haec, hoc » — « Séjour à New York » — « New York in flashlight » — « Le Retour »). 2013.

Partir. Poèmes, romans, nouvelles, mémoires, « Quarto », Claude Leroy éd., 2011.

Du monde entier au cœur du monde, poésies complètes, préface de Paul Morand, Claude Leroy éd., Poésie / Gallimard nº 421, 2006.
Bourlinguer, « Folio » nº 602, 1974.
Le Brésil. Des hommes sont venus, photographies de Jean Manzon, « Folio » nº 5073, 2010.
Dan Yack, Claude Leroy éd., « Folio » nº 5173, 2011.
D'Oultremer à Indigo, Claude Leroy éd., « Folio » nº 2970, 1998.
Emmène-moi au bout du monde !..., « Folio » nº 15, 1971.
L'Homme foudroyé, « Folio » nº 467, 1973.
Le Lotissement du ciel, Claude Leroy éd., « Folio » nº 2795, 2011.
La Main coupée, « Folio » nº 619, 1974. — *Faire un prisonnier* [chapitre XV de *La Main coupée*], « Folioplus classiques », dossier par Marianne Chomienne, lecture d'image par Sophie Barthélémy, 2012.
L'Or, « Folio » nº 331, 1973 ; 1998 pour la préface de Francis Lacassin. — « Folioplus » nº 30, dossier par Jean-Pierre Renard, 1997. — « Bibliothèque Gallimard » nº 135, lecture de Sophie Doudet, 2004.
Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs, ill. de Jacqueline Duhême, « Folio Junior » nº 55, 1978 ; « Bibliothèque Folio Junior » nº 20, 1983 ; « Folio Cadet » nº 224, 1990.

Aux Éditions Fata Morgana

Brésil, des hommes sont venus, 1987.
John Paul Jones ou l'Ambition, préface de Claude Leroy, 1989.
Les Armoires chinoises, postface de Claude Leroy, 2001.
Mon voyage en Amérique, postface de Christine Le Quellec Cottier, 2004.
Nouveaux Contes nègres, postface de Christine Le Quellec Cottier, 2006.

Aux Éditions Grasset

Moravagine, « Les cahiers rouges », 1983.
La Vie dangereuse, préface de Miriam Cendrars, « Les cahiers rouges », 1987.

Rhum, préface de Miriam Cendrars, « Les cahiers rouges », 1990.
Hollywood, La Mecque du cinéma, « Les cahiers rouges », 2005.

Aux Éditions du Livre de Poche
Anthologie nègre, n° 3363.
Rhum, n° 3022.

Aux Éditions Honoré Champion
L'Eubage. Aux antipodes de l'unité, Jean-Carlo Flückiger éd., « Cahiers Blaise Cendrars » n° 2, 1995.
La Vie et la mort du Soldat inconnu, Judith Trachsel éd., « Cahiers Blaise Cendrars » n° 4, 1995.
La Carissima, Anna Maibach éd., « Cahiers Blaise Cendrars » n° 5, 1996.

Aux Éditions Zoé
J'ai saigné, postface de Christine Le Quellec Cottier, Genève, 2004.
« Cendrars en toutes lettres », coll. sous la direction de Christine Le Quellec Cottier :
Blaise Cendrars-Henry Miller, *Correspondance 1934-1959 : « Je travaille à pic pour descendre en profondeur »*, Jay Bochner éd., Genève, 2013.
Blaise Cendrars-Robert Guiette, *Lettres 1920-1959 : « Ne m'appelez plus… maître »*, Michèle Touret éd., Genève, 2013.
Entretiens avec Blaise Cendrars — Sous le signe du départ. [Radio-Lausanne et Radio-Genève, 1949-1957], 2 CD audio et un livret de Christine Le Quellec Cottier. Radio Télévision Suisse, Éditions Zoé et Centre d'Études Blaise Cendrars (coproduction), Lausanne, 2013.

Aux Éditions du Sorbier
Pourquoi personne ne porte plus le caïman pour le mettre à l'eau, ill. de Merlin, 2007.
Le Mauvais Juge, ill. de Merlin, 2008.

Aux Éditions Buchet-Chastel

Anthologie nègre, 1979.
Doisneau rencontre Cendrars, 2006.

Chez d'autres éditeurs

Madame mon copain / Élisabeth Prévost et Blaise Cendrars : Une amitié rarissime, avec 31 lettres de Blaise Cendrars, Monique Chefdor éd., Nantes, Éd. Joca Seria, 1997.

En bourlinguant… Treize entretiens de Blaise Cendrars avec Michel Manoll (1950). Coffret de 4 CD, INA / Radio-France, « Les grandes heures », 2006.

Petits Contes nègres pour les enfants des Blancs, ill. de Francis Bernard, Éd. Art Spirit, 2009.

J'ai saigné, Sylvie Loignon éd., Hatier / Poche, 2009.

Rencontres avec Blaise Cendrars. Entretiens et interviews 1925-1959, Claude Leroy éd., Paris, Éd. Non lieu, 2009.

B. SUR BLAISE CENDRARS
(choix)

1. *Iconographie*

Doisneau rencontre Cendrars, présentation de Miriam Cendrars, Paris, Buchet-Chastel, 2006.

Blaise Cendrars, portraits, 71 dessins et notices réunis par Anne-Marie Conas et Claude Leroy éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

Album Cendrars, iconographie choisie et commentée par Laurence Campa, Bibliothèque de la Pléiade, 2013.

2. *Monographies*

Berranger, Marie-Paule, Du monde entier au cœur du monde *de Blaise Cendrars*, Gallimard, « Foliothèque » n° 150, 2007.

Bienne, Gisèle, *La Ferme de Navarin*, Gallimard, « L'un et l'autre », 2008.

Bildan, Gérard, *Blaise Cendrars, conteur d'*Histoires vraies (1935-1940). Thèse de doctorat dactylographiée, Montpellier, Université Paul-Valéry, 1998.

Boillat, Gabriel, *À l'origine, Cendrars,* Les Ponts-de-Martel (Suisse), Éditions Hughes Richard, 1985.

Bozon-Scalzatti, Yvette, *Blaise Cendrars ou la Passion de l'écriture,* Lausanne, L'Âge d'homme, 1997.

Briche, Luce, *Cendrars et le livre*, Paris, L'Improviste, 2005.

Cendrars, Miriam, *Blaise Cendrars*. *L'Or d'un poète*, Gallimard, « Découvertes », 1996.

— *Blaise Cendrars, La Vie, le Verbe, l'Écriture (1984, 1993),* Denoël, 2006. [Prix de l'essai de l'Académie française, 1984.]

Eulalio, Alexandre et Calil, Carlos Augusto, *A aventura brasileira de Blaise Cendrars*, São Paulo, edusp-Imprensa Oficial, 2001.

Flückiger, Jean-Carlo, *Au cœur du texte*. *Essai sur Blaise Cendrars*, Neuchâtel, À La Baconnière, 1977.

Guyon, Laurence, *Cendrars en énigme*. *Modèles mystiques, écritures poétiques*, Paris, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 7, 2007.

Guyon, Robert, *Échos du bastingage*. *Les bateaux de Cendrars*. Préface de Frédéric Jacques Temple. Rennes, Éditions Apogée, 2002.

Jaton, Anne-Marie, *Cendrars*, Genève, Éditions de l'Unicorne, 1991.

Le Quellec Cottier, Christine, *Devenir Cendrars*. *Les années d'apprentissage*, Paris, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 9, 2004.

— *Blaise Cendrars*. *Un homme en partance*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, « Le Savoir suisse », 2010.

Leroy, Claude, L'Or *de Blaise Cendrars*, Gallimard, « Foliothèque » n° 13, 1991, 2011.

— *La Main de Cendrars*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996.

— *Dans l'atelier de Cendrars*, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 11, 2011. [Prix de la Critique de l'Académie française 2012.]

Lévesque, Jacques-Henry, *Blaise Cendrars*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1947.

Martens, David, *L'Invention de Blaise Cendrars. Une poétique de la pseudonymie*, Paris, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 11, 2010.

Michaud, Marius, *Catalogue du Fonds Blaise Cendrars*, Bibliothèque nationale suisse, Boudry-Neuchâtel, À La Baconnière, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 1, 1989.

Michaud-Larivière, Jérôme, *Aujourd'hui, Cendrars part au Brésil*, Fayard, 2003.

Miller, Henry, *Blaise Cendrars* (trad. François Villié), Paris, Denoël, 1951. Rééd. Fata Morgana, 2013.

Parrot, Louis, *Blaise Cendrars*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui » n° 11, 1948.

Touret, Michèle, *Blaise Cendrars et le désir du roman (1920-1930)*, Paris, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » n° 6, 1999.

t'Serstevens, A., *L'Homme que fut Blaise Cendrars*, Paris, Denoël, 1972.

Veiga, Mariza, *Le Lexique brésilien de Blaise Cendrars*, préface de Jean Richer, Nice, Centre du XXe siècle, 1977.

3. *Ouvrages collectifs*

Blaise Cendrars 1887-1961, Mercure de France n° 1185, 1962.

Blaise Cendrars (Frédéric Jacques Temple dir.), *Sud*, 1988.

Blaise Cendrars et la guerre (Claude Leroy dir.), Paris, Armand Colin, 1995.

Cendrars le bourlingueur des deux rives (Claude Leroy et Jean-Carlo Flückiger dir.), Paris, Armand Colin, 1995.

*Brésil : l'*Utopialand *de Blaise Cendrars* (Maria Teresa de Freitas dir.), Paris, L'Harmattan, 1998.

Cendrars au pays de Jean Galmot. Roman et reportage (Michèle Touret dir.), Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 1998.

La Fable du lieu. Études sur Blaise Cendrars (Monique Chefdor dir.), Paris, Champion, 1999.

Portraits de l'artiste (Claude Leroy dir.), Paris-Caen, Minard-Lettres modernes, série « Blaise Cendrars » nº 5, 2003.

Blaise Cendrars : « Je suis l'autre » (Jean-Carlo Flückiger dir.), Paris, Champion, *Continent Cendrars* nº 11, 2004.

Blaise Cendrars escales. Les transatlantiques d'un homme libre, catalogue de l'exposition du 15 janvier au 5 juin 2005, Rochefort, La Corderie royale, Centre international de la mer.

BlaiseMédia. Blaise Cendrars et les médias (Birgit Wagner dir.), Nanterre, *RITM*, nº 36, 2006.

Bourlinguer en écriture : Cendrars et le Brésil (Nadine Laporte & Eden Viana-Martin dir.), Vallongues, *Méthode !*, nº 12, 2007.

Blaise Cendrars. Un imaginaire du crime (David Martens dir.), Paris, L'Harmattan, 2008.

Cendrars à l'établi (1917-1931) (Claude Leroy dir.), Paris, Non Lieu, 2009.

L'imaginaire poétique de Blaise Cendrars (Henryk Chudak dir.), Université de Varsovie, 2009.

Blaise Cendrars et ses contemporains : entre texte(s) et contexte(s) (Maria Teresa Russo dir.), Palerme, Flaccovio Editore, 2011.

Aujourd'hui Cendrars (Myriam Boucharenc et Christine Le Quellec Cottier dir.), Paris, Champion, « Cahiers Blaise Cendrars » nº 12, 2012.

4. *Chapitres et références*

Barrillon, Raymond, *Le Cas Paris-Soir*, Paris, Armand Colin, coll. « Kiosque », 1959.

Bellanger, Claude et al., *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, t. III, 1972.

Boillat, Gabriel, *La librairie Bernard Grasset et les lettres françaises*, 3 vol., Champion, 1974-1988.

Bonord, Aude, *Les « Hagiographes de la main gauche ». Variations de la vie de saints au XXe siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

Bothorel, Jean, *Bernard Grasset. Vie et passions d'un éditeur*, Paris, Grasset, 1989.
Boucharenc, Myriam et Deluche, Joëlle (dir.), *Littérature et reportage*, Limoges, PULIM, coll. « Médiatextes », 2001.
Boucharenc, Myriam, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 2004.
Courrière, Yves, *Pierre Lazareff ou le Vagabond de l'actualité*, Paris, Gallimard, coll. « Biographies », 1995.
Miller, Henry, « Blaise Cendrars », *Les Livres de ma vie* (trad. Jean Rosenthal), Gallimard, 1955.
Tettamanzi, Régis, « Blaise Cendrars : un Brésil polymorphe », *Les Écrivains français et le Brésil. La construction d'un imaginaire de* La Jangada *à* Tristes Tropiques, Paris, L'Harmattan, 2004.

NOTES

Sigles et références

Le dossier *Histoires vraies*, conservé dans le Fonds Blaise Cendrars des Archives littéraires suisses (ALS) de Berne, comprend les pièces suivantes dont nous indiquons les cotes :

O 142 : Manuscrit pour l'impression (1937). Ce manuscrit (Ms) se présente comme un montage sur feuilles des textes prépubliés dans la presse (PréO), avec de nombreuses corrections et d'importants ajouts. Manque : « L'Actualité de demain » dont la version corrigée pour le volume figure sous la cote O 234.

O 144 : Épreuves en pages de l'édition originale (1937) avec corrections autographes de l'auteur.

O 145, O 146 : exemplaires personnels de l'édition originale (1937) avec corrections autographes de l'auteur.

O 147 : exemplaire personnel de la réédition de 1947 avec corrections autographes de l'auteur.

Nous suivons la leçon de l'exemplaire O 147 en y intégrant les corrections souhaitées par Cendrars.

Les références aux textes de Cendrars sont prises, sauf exception, dans les éditions suivantes ainsi abrégées :

DME : *Du monde entier au cœur du monde. Poésies complètes*, *Poésie* / Gallimard, 2006.

Pl. (t. I ou II) : *Œuvres autobiographiques complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2 vol., 2013.

TADA (t. I à XV): « Tout autour d'aujourd'hui », *Œuvres complètes*, Denoël, 15 vol., 2001-2006.

« T. P. M. T. R. »

« L'étrange club des "T. P. M. T. R." / Histoire vraie de mer et d'aventure » a paru dans *Paris-Soir Dimanche* nº 56, le 17 janvier 1937, p. 3. Cette édition préoriginale (PréO) comporte déjà une division en chapitres numérotés. Pour son recueil en volume, « T. P. M. T. R. » a été considérablement augmenté : les chapitres VIII, X et XII ont été étoffés, les actuels chapitres IX et XI ont été ajoutés et, d'une façon générale, les dialogues comme les descriptions ont été développés. Nous signalons certains ajouts parmi les plus remarquables pour faire voir comment Cendrars de journaliste se transforme en nouvelliste.

Compte non tenu d' « Au Bidon de sang » écrit par Al Jennings, « T. P. M. T. R. » est la seule de toutes les « Histoires vraies » de Cendrars dans laquelle il ne se met pas nominalement en scène, non seulement dans *Histoires vraies* mais également dans la série que ce premier recueil compose avec *La Vie dangereuse* (1938) et *D'Oultremer à Indigo* (1940).

À la mort de Cendrars, « T. P. M. T. R. » a été repris dans la revue *Les Œuvres libres* (nº 178, 1er trimestre 1961). En 1973, ce récit a fait l'objet d'une plaquette hors commerce (Société Machines S. A., avec une préface de Jacques Clavel).

(1) Mademoiselle A… de G… : Ms révèle le nom d’Anne de Gaverdie.

(2) Le *Saint-Wandrille* n’est pas un navire de la Transat, constate Robert Guyon dans *Échos du bastingage* (Éditions Apogée, 2002, p. 112). Dans cet essai sur « les bateaux de Blaise Cendrars », il souligne en revanche la portée symbolique de ce nom : Wandrille est un saint du Jura suisse qui, par amour de Dieu, a proposé à sa jeune épouse une union blanche, ce qui peut évoquer en filigrane celle de Cendrars avec Raymone, sa compagne puis sa femme. — La mort du boulanger et les péripéties de son immersion font écho à un drame similaire qui s’est produit, le 2 mai 1936, à bord du *Wisconsin*, le bateau sur lequel Cendrars venait de revenir d’Hollywood au Havre entre le 17 février et le 18 mars 1936.

(3) Toute la suite de ce paragraphe ainsi que le paragraphe suivant ont été ajoutés dans le Ms.

(4) L’incise entre parenthèses a été ajoutée dans Ms.

(5) Paragraphe ajouté dans le Ms.

(6) Paragraphe ajouté dans le Ms.

(7) La suite de ce paragraphe a été ajoutée dans le Ms.

(8) Les deux paragraphes suivants ont été ajoutés dans le Ms.

(9) La suite de ce paragraphe a été ajoutée dans le Ms.

(10) L’incise qui suit entre virgules a été ajoutée dans le Ms.

(11) Tout ce qui suit jusqu’à la ligne de points a été ajouté dans le Ms.

(12) Paragraphe ajouté dans le Ms.

(13) Tout ce qui suit jusqu’à « Vous n’êtes que des ballots » a été ajouté dans le Ms.

(14) La suite de ce paragraphe a été ajoutée dans le Ms.

(15) La suite jusqu’à « Le docteur m’a fait son rapport » a été ajouté dans le Ms.

(16) PréO : « Paris, le 1er novembre 1936 », corrigé dans le Ms.

(17) Ce paragraphe a été ajouté dans le Ms. « Robert Durnand » fait sans doute une allusion ironique à Robert Burnand (1882-1953), homme de lettres et historien. Il est l’auteur de *Vie privée des déesses et des dieux* (Grasset, 1935) dont Cendrars venait de faire la recension pour *Gringoire*, le 17 janvier 1936.

(18) Paragraphe ajouté dans le Ms.

L’ÉGOUTIER DE LONDRES

Prépublication sous le même titre dans *Paris-Soir Dimanche* no 77, le 12 juin 1937, p. 5. La nouvelle est présentée à la une comme « Un magnifique récit de Blaise Cendrars », accompagné d’une photo de l’auteur, et, en p. 5, comme une « Histoire vraie » et un « grand récit inédit de Blaise Cendrars ». Elle ne comporte pas de division en chapitres numérotés mais des intertitres qui ont été remplacés dans le recueil par des chiffres romains :

Une belle équipe d'originaux (II) — Pour finir en paix (III) — Un échange d'aventures (IV) — Une partie du secret de Griffith (V) — Exilé volontaire (VI) — … Comme la prison de Sidi-bel-Abbès (VII).

Le récit a été légèrement augmenté pour le recueil et le vocabulaire de Griffith un peu corsé (*con* pour *bête, peigne-cul* pour *mirlitons, merde* pour *flûte*…).

Le Fonds Cendrars de Berne possède deux états inachevés de ce récit, fort différents de la version publiée. Insérés dans une chemise autographe datée du 13 janvier 1937, ils situent l'intrigue en juin 1936, sous le Front populaire, au moment des « grèves sur le tas » mais ils s'interrompent avant l'entrée en scène de Griffith (cote : O 141).

Arthur Griffith partage de nombreux traits communs avec Owen, un autre légionnaire anglais et atrabilaire. Cet inquiétant personnage d'*Emmène-moi au bout du monde !…* vit depuis cinq ans en reclus volontaire dans un tunnel creusé sous les studios de la Radio-Télévision française : « C'est ce que la Légion a construit de mieux. De la belle ouvrage, à la main et pour les copains. De la cellule des condamnés de Sidi-bel-Abbès les chemins de la liberté débouchent ici » (1956 ; TADA, t. XIV, p. 183).

« L'égoutier de Londres » prend place dans la longue série des récits consacrés par Cendrars à ses souvenirs de la Grande Guerre, *sa* guerre, notamment : *J'ai tué* (1918), « Le Rayon vert » et « J'ai saigné » (*La Vie dangereuse*, 1938), « Dans le silence de la nuit » (*L'Homme foudroyé*, 1945), *La Main coupée* (1946), *Le Lotissement du* ciel (1949).

(19) Dès la déclaration de guerre, Cendrars, qui est de nationalité suisse, s'est engagé comme volontaire étranger dans l'armée française. Puis il a été versé dans le 3e régiment de marche de la Légion étrangère, créé le 4 septembre 1914. Il a combattu dans la Somme, stationné dans les Vosges et enfin participé à la grande offensive de Champagne. Au cours de celle-ci, il sera grièvement blessé devant la ferme de Navarin, le 28 septembre 1915, et il perdra sa main droite.

(20) Blaise Cendrars aime jouer avec les braises et les cendres que suggère le pseudonyme qu'il a choisi à New York, en 1912, et sous lequel, la même année, il a publié son premier poème *Les Pâques* (qui deviendra *Les Pâques à New York* en 1919, DME, p. 29-41).

(21) Arthur Griffith sera le protagoniste d'autres récits de Cendrars : « Dans le silence de la nuit », qui renvoie explicitement à « L'Égoutier de Londres » (*L'Homme foudroyé*, TADA, t. V, p. 10-12), et surtout *La Main coupée* (TADA, t. VI).

(22) La Grenouillère, près de Frise (Somme), sera à nouveau évoquée dans *La Main coupée*, notamment dans le chapitre XVII, « À la Grenouillère », dont Griffith est l'un des principaux acteurs (TADA, t. VI, p. 187-263).

(23) Rossi, Meyrowitz, Coquoz, Goy, ainsi que le séjour à Tilloloy, réapparaîtront plus longuement dans *La Main coupée* (1946).

(24) La suite de ce paragraphe a été ajoutée dans le Ms.

(25) ÉO : « gauche », que Cendrars remplace par « droite » dans O 145.

(26) Savinien Cyrano de Bergerac (1619-1655), écrivain polygraphe, appartenait au courant libertin. Dans son roman *L'Autre Monde ou Les États et empires de la lune* (1657), il met en cause le principe d'autorité sous toutes ses formes.

(27) Cendrars semble croiser ici deux légendes populaires : celle du chapeau magique qui rend invisible et celle de Fortunatus qui, selon une tradition allemande, possède une bourse inépuisable. L'écrivain franco-allemand Adelbert de Chamisso (1781-1838) s'est inspiré de cette dernière dans *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl* (1814), l'homme qui a vendu son ombre.

(28) Les deux paragraphes qui suivent ont été ajoutés dans le Ms.

(29) « Tout ce qui touche aux livres est magique » sera un des leitmotive de « Paris, port de mer » (*Bourlinguer*, 1948 ; TADA, t. IX, p. 400-416).

(30) « con » remplace « bête » dans le Ms.

(31) Ce « passage secret des égouts à l'or » offre une des clefs du récit. Ce symbolisme anal discret mais net avait déjà été exploité par Cendrars dans *L'Or* (1925).

LE CERCLE DU DIAMANT

Prépublication sous le même titre dans *Paris-Soir Dimanche* nº 80, le 4 juillet 1937, p. 6. Ce « Grand récit inédit » est présenté en regard comme une « Histoire vraie / À Rio, avec une femme blonde… »

Quelques retouches pour la publication en recueil et l'harmonisation du volume : ajouts, numérotation en chapitres, remplacement des intertitres suivants par des astérisques :

> L'enfer du « Rio das Garças » [avant : « Mise à nu, lavée… »] — M. le baron Otto von Kleinmichel [avant « En 1926, ils étaient cent quarante-deux… »] — Une Américaine blonde dans un bar… (II) — Une collectionneuse de diamants [avant « Comme toutes les étrangères qui viennent à Rio… »] — Edith la visionnaire [avant « Une nuit, donc, que la fête… »] — Sur une plate-forme d'autobus (III) — La clef du mystère [avant « Vous savez peut-être… »].

Ce portrait d'une tenancière venue d'ailleurs et victime de la fatalité brésilienne fera l'objet d'une variation dans « Mort subite », une nouvelle de 1955. À l'Américaine Edith de Berensdorff succède la Pisana, ancienne cantatrice de la Scala de Milan, qui sera victime elle aussi de la cupidité des hommes et de la malédiction du diamant (*Trop c'est trop*, TADA, t. XI, p. 289-303).

(32) *Cascalho* : caillasse, « lit de calcaire grossier (du tertiaire) mêlé de marne, de silice, de sable, de gypse. L'espoir d'y trouver des diamants et d'autres pierres précieuses poussa les aventuriers à des migrations fort à l'intérieur du pays » (Mariza Veiga, *Le Lexique brésilien de Blaise Cendrars*, Nice, Centre du XXe siècle, 1977).

(33) *Tambu* : « bambou ».

(34) Tout ce paragraphe a été ajouté dans le Ms.

(35) Le *caboclo* est un « métis issu du croisement du Blanc avec l'Indien » (Mariza Veiga, *op. cit.*). Travaillant selon des techniques primitives, il survit dans un grand dénuement matériel et spirituel.

(36) Cendrars a découvert le Brésil en 1924, à l'invitation de Paulo Prado (1869-1943), rencontré à Paris l'année précédente. Cet homme d'affaires pauliste avait fait fortune dans le café. Mécène du mouvement moderniste et essayiste lui-même, il deviendra un ami intime de Cendrars. Le poète retournera deux fois, en 1926 et en 1927-1928, dans ce qui est devenu sa « seconde patrie

spirituelle » et son « Utopialand ». Cette passion pour le Brésil se manifeste dans les textes les plus divers : poèmes (*Feuilles de route*, 1924 ; *Sud-Américaines*, 1926), « histoires vraies » (*D'Oultremer à Indigo*, 1940), essais (*Aujourd'hui*, 1931 ; *Le Brésil*, 1952 ; *Trop c'est trop*, 1957), Mémoires (*L'Homme foudroyé*, 1945 ; *Le Lotissement du ciel*, 1949). Sur la découverte d'un pays qui marque un tournant dans la vie du poète voir *A aventura brasileira de Blaise Cendrars* par Alexandre Eulalio et Carlos Augusto Calil, un livre à la documentation irremplaçable (São Paulo, EdUSP, 2001) et *Brésil, l'* Utopialand *de Blaise Cendrars* sous la dir. de Maria Teresa de Freitas et Claude Leroy (L'Harmattan, 1998).

(37) Cendrars a remplacé « via Lajanjerias » par « rua Paysandù » dans O 146.

(38) Le musicien brésilien Donga, de son vrai nom Ernesto Joaquim dos Santos (1891-1974), est l'auteur de la première samba enregistrée au Brésil *Pelo Telefone* (1916). Avec le groupe Os oito batutas, il s'est produit à Paris en 1922, pendant huit mois, au cabaret *Shéhérazade*. Donga a joué avec les musiciens les plus connus de son époque (dont Heitor Villa Lobos) et laisse une œuvre abondante et de nombreux enregistrements (sambas, choros, valses). Cendrars qui l'a rencontré au Brésil lui attribue la musique originelle du *Bœuf sur le toit* reprise par Darius Milhaud (*Blaise Cendrars vous parle…*, TADA, t. XV, p. 53-54).

(39) Le *Macumba* ou *candomblé* est une « cérémonie fétichiste d'origine africaine et d'influence chrétienne accompagnée de danses et de chants au son d'un tambour » (Mariza Veiga, *op. cit.*).

(40) Luís Aranha (1901-1987) est un poète moderniste brésilien tôt reconnu mais dont l'aventure littéraire n'a duré que deux ans, de 1922 à 1924. Il s'est tourné ensuite vers une carrière diplomatique. Il fait partie des « bons amis de São Paulo » auxquels Cendrars dédie *Feuilles de route I. Le Formose* (1924 ; DME, p. 191). Un choix de ses poèmes a été publié sous le titre *Cocktails* chez La Nerthe en 2010 (éd. et trad. d'Antoine Chareyre).

(41) À cette époque, Cendrars se partage entre l'Alma-Hôtel (aujourd'hui disparu) que tenait Mme Lampen, 12 avenue Montaigne, en face du Théâtre des Champs-Élysées, et la « maison des champs » que Raymone avait mise à sa disposition dans le village du Tremblay-sur-Mauldre, près de Versailles.

(42) Tout ce qui suit, ainsi que la citation de Jean-Baptiste Charcot, a été ajouté dans le Ms. Cette citation semble copiée de la main de Jacques-Henry Lévesque, ami intime et confident de Cendrars auquel il a souvent servi de documentaliste.

(43) Cendrars confond le récit de l'expédition du *Pourquoi pas ?* (1908-1910) avec celui du *Français* (1903-1905), dont ce passage est extrait. Voir Jean-Baptiste Charcot, *Autour du Pôle Sud* (Ernest Flammarion, 1926, t. I, p. 143). Cendrars a déjà utilisé les souvenirs de Charcot (1867-1936) pour décrire le séjour de Dan Yack au pôle Sud dans *Le Plan de l'Aiguille* (1929). — Dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1866), Jules Verne raconte l'histoire d'un marin anglais hanté par le désir d'être le premier à atteindre le pôle Nord. Après bien des épreuves, il y parviendra mais perd la raison.

(44) PréO : *Sete Anedas* remplacé dans le Ms.

(45) Homme politique britannique, David Lloyd George (1863-1945) fut Premier ministre de 1916 à 1922.

(46) L'*onça* : « l'once » que Cendrars qualifie de tigre dans un chapitre de « Mes chasses » (*D'Oultremer à Indigo*, Folio, p. 67-78).

(47) Selon Mariza Veiga, « dauphin des fleuves, le Bôto constitue l'un des mythes brésiliens les plus populaires. Dans les eaux des fleuves de l'Amazonie, devant les cascades, nage et règne le Bôto, rouge, suivant les embarcations qui transportent des femmes [...]. Au crépuscule, il se transforme en jeune homme élégant, vêtu de blanc, danseur magnifique, buveur invincible, séduisant les jouvencelles des villages riverains [...]. On l'écarte en jetant de l'ail dans le cours [...]. On le sacrifie rarement, craignant des représailles qui rendraient le pêcheur paralytique » (*op. cit.*).

(48) La fin du paragraphe a été ajoutée dans le Ms.

(49) ÉO : « tirait sur sa fin » est remplacé par « venait de commencer » dans le Ms. — 5 lignes plus loin, en conséquence, « au début » est remplacé par « à la fin des pluies ».

(50) 1930 : date approximative ou séjour imaginaire. Le troisième et dernier voyage de Cendrars au Brésil s'est achevé en 1928.

(51) Cendrars s'amuse avec l'expression « der deutsche Michel », sobriquet traditionnel de l'Allemand moyen.

LE SAINT INCONNU

Prépublication sous le même titre dans *Paris-Soir Dimanche* nº 88, le 29 août 1937. Le saint inconnu préfigure sous bien des aspects saint Joseph de Cupertino, le saint volant du XVIIe siècle italien, qui comme lui sera traité de « fada ». Dès cette époque, Cendrars songe à consacrer une « histoire vraie » à Joseph de Cupertino mais ce projet ne sera mis en œuvre que pendant la guerre et, prenant de l'ampleur, il deviendra « Un nouveau patron pour l'aviation », la deuxième partie du *Lotissement du ciel* (1949). Par son ingénuité, sa maladresse et son obéissance, le saint inconnu qui ne lévite pas mais sait contrôler la lévitation des autres apparaît, non sans humour, comme une première esquisse du saint des aviateurs. Selon une alchimie secrète chère au poète manchot, la disgrâce aussi bien intellectuelle que physique du saint inconnu (qui a six doigts à la main gauche) s'allie à une élection spirituelle.

« Le saint inconnu » a fait l'objet de nombreuses retouches pour son insertion en recueil : ajouts et surtout, comme pour les autres nouvelles, recomposition par suppression des intertitres, division en chapitres numérotés, insertion de coupures marquées par trois points.

(52) Raymone Duchâteau (1897-1986), dite Raymone, est une comédienne qui appartenait à cette époque à la troupe de Louis Jouvet. Cendrars l'a rencontrée en octobre 1917 et il l'épousera en 1949. Leur longue relation d'amour idéalisé, restée blanche, a toutefois été traversée de crises. La plus grave s'est produite en 1937, lorsque Raymone a quitté Cendrars pour un jeune ami de celui-ci, Pierre Guillain de Bénouville. Cette rupture sera transposée dans « La femme aimée » (*La Vie dangereuse*, TADA, t. VIII, p. 273-301). Portant une grande dévotion aux saints, Raymone fréquentait l'Œuvre de la première-communion et des orphelins-apprentis qui lors de sa fondation avait été vouée à Joseph de Cupertino (40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil). C'est à elle que Cendrars doit la découverte du saint volant.

(53) Cendrars écrit « Santiago-del-Chili » en mêlant le français à l'espagnol (Santiago-del-Chile »).

(54) Isadora Duncan (1877-1927) est une célèbre danseuse américaine, morte tragiquement dans un accident d'automobile.

(55) « d'une mentalité absolument étrangère à celle, brutale et intéressée du prolétariat européen » : ajout dans le Ms.

(56) « Un saint » a été ajouté sur Ms, ainsi que les trois points qui remplacent l'intertitre : « Un saint / Heureux les simples d'esprit ».

(57) Jacques de Varazze, dit Voragine (entre 1225 et 1230-1298), dominicain, est devenu archevêque de Gênes en 1292. Vers 1264, il a composé *La Légende dorée*, un recueil de vies de saints. — Cendrars se place explicitement sous le signe de Voragine quand il se fait l'hagiographe de Johann August Suter (*L'Or*) ou de Jean Galmot *(Rhum*) : les Vies romancées qu'il leur consacre font voir en eux des martyrs de l'aventure moderne. Plus traditionnellement mais en soulignant qu'il n'a pas la foi, il s'est également fait hagiographe pour retracer la vie de saint Joseph de Cupertino (*Le Lotissement du ciel*).

(58) Paragraphe ajouté dans le Ms.

(59) Incidente discrète qui suggère un autoportrait indirect. « ... D'où me vient ce grand amour des simples, des humbles, des innocents, des fadas et des déclassés ? » se demandera l'auteur de *L'Homme foudroyé* (TADA, t. V, p. 339).

(60) PréO : cette chanson est suivie de l'intertitre : « Ce que m'a dit, une nuit à Montparnasse... la belle Pompona », remplacé par des astérisques dans le Ms.

(61) Toute la fin de ce paragraphe a été ajoutée dans le Ms.

(62) Dans le Ms, le chiffre III remplace l'intertitre « Le miracle du maçon ».

(63) Grande dame chilienne et mécène de ses amis artistes, Mme Eugenia Huici Errázuriz (1860-1952) recevait à Paris (avenue Montaigne) et à Biarritz (dans sa propriété de La Mimoseraie) Picasso, Stravinsky, Arthur Rubinstein et Cendrars. *Les Armoires chinoises* lui sont dédiées (Fata Morgana, 2001) et on reconnaît en elle « l'Indienne » qu'évoquent le « Pro domo » ajouté à *Moravagine* en 1956 (TADA, t. VII, p. 243-245) et « Paris, port-de-mer » dans *Bourlinguer* (TADA, t. IX, p. 388-400). Mme Errázuriz sert probablement de base au personnage de Pomposa, chilienne comme elle.

(64) Le prénom de Daidamia apparaît dans plusieurs textes de Cendrars mais l'identité de celle qu'il désigne est flottante, énigmatique et probablement composite. Cendrars dédie « à Daïdamia » « Prochronie 1921 / Une nuit dans la forêt » dans *Sous le signe de François Villon* (1940 : Pl., t. I, p. 92). Dans *L'Homme foudroyé,* Cendrars se dit amoureux d'une Daïdamia (TADA, t. V, p. 319). Il s'est vraisemblablement inspiré de Deidamia Patri, fille de la marquise Anita de Villa Urrutia, grande amie d'Eugenia Errázuriz et dédicataire de la troisième des « Rhapsodies gitanes ». Son portrait par Picasso témoigne de sa grande beauté.

(65) Paragraphe ajouté dans le Ms.

(66) PréO : ce paragraphe est suivi d'un simple alinéa.

« AU BIDON DE SANG »

« Histoire vraie. Au Bidon de sang », a paru dans *Paris-Soir Dimanche* nº 25, le 21 juin 1936, p. 3. Elle est présentée comme une « nouvelle inédite d'Al Jennings traduite de l'américain et du slang par Blaise Cendrars ». D'abord avocat dans l'Oklahoma, Al Jennings (1863-1961) est devenu en 1897 le chef d'un gang spécialisé dans l'attaque des trains. Condamné à cinq ans de prison il est enfermé dans le pénitencier de Colombus (Ohio). Libéré en 1902, il travaille par la suite comme directeur technique dans l'industrie du cinéma. Dans *Through the shadows with O. Henry*, un livre de souvenirs publié en 1921, Al Jennings évoque ses trois rencontres avec William Sydney Porter, le futur O. Henry, d'abord au Honduras, puis au pénitencier d'Ohio et enfin à New York. Cendrars a entrepris de traduire le livre de ce « Dostoïevski du bagne » dès 1923, sous le titre *Au Pays des ombres, avec O'Henry* (ALS : O 263-264) mais son adaptation ne paraîtra que treize ans plus tard et sous un nouveau titre : *Hors la loi ! La vie d'un outlaw américain racontée par lui-même* (Grasset, 1936). Sorti des presses en janvier, juste avant le départ de Cendrars en reportage à Hollywood, le livre s'achevait sur ce post-scriptum : « Aux dernières nouvelles (décembre 1934) Al Jennings vit toujours, quelque part dans l'Ouest américain. / B. C. »

Dans « Ma dernière nuit à Hollywood », rédigé pour *Histoires vraies*, Cendrars évoque le singulier enchaînement de coïncidences qui a permis sa rencontre avec l'ancien convict et il révèle qu'Al Jennings a écrit cette nouvelle à sa demande. Le texte original de celle-ci n'est cependant pas conservé dans le Fonds Cendrars.

De sa publication dans *Paris-Soir* à son recueil dans *Histoires vraies*, la nouvelle d'Al Jennings a fait l'objet de nombreuses retouches de la part de Cendrars : ajouts de paragraphes et de mots injurieux pour corser le dialogue, développement des portraits, insertion d'astérisques à la place des intertitres suivants :

> Une âme de feu et un cœur de glace [avant « Quand j'arrivai pour la première fois…] — L'arrivée de Miss Madison et de son séducteur [avant « Donc, un soir, à la fin de l'après-midi… »] — Déception [avant « Dollie était anxieuse. » — Les quatre mots tragiques [avant « Entre-temps, la nuit était complètement venue…] — Une peur, une panique affreuse [avant : « Lorsque Cawthorne avait desserré sa poigne…] — « Il m'avait menti, alors je l'ai tué… » [avant : « À l'étage, Cawthorne ouvrit une porte…].

Plutôt que d'une traduction c'est bien d'une adaptation qu'il s'agit. Sur cette appropriation symbolique, voir « Portrait du traducteur en hors-la-loi. Blaise Cendrars et Al Jennings » par David Martens dans *Blaise Cendrars. Un imaginaire du crime* (dir. D. Martens, L'Harmattan, 2008, p. 63-79).

(67) Sanora (et non Sonora) Babb (1907-2005) est une journaliste et romancière américaine dont les opinions progressistes ont nui à la carrière. Elle a confirmé que le récit de Cendrars était une « histoire vraie » et qu'Al Jennings avait bien fait don de son arme au poète dans « An adventure with Blaise Cendrars », *Feuille de routes* (Bulletin de l'Association internationale Blaise Cendrars, nº 6, novembre 1981, p. 17-20). En 1937, peu après cette rencontre, elle a épousé le cinéaste Jimmy Wong Howe.

(68) À la fin de janvier 1936, Cendrars a été envoyé en reportage à Hollywood à l'initiative de Pierre Lazareff. Il en rapporte « Hollywood 1936 » qui paraît dans *Paris-Soir* du 31 mai au 13 juin, puis en volume dans *Hollywood, La Mecque du cinéma* (Grasset, 1936 ; TADA, t. III, p. 1-137). Embarqué le 17 février à San Pedro sur le *Wisconsin*, Cendrars a bien pris « le chemin des écoliers » pour arriver au Havre le 19 mars.

(69) O. Henry (que Cendrars orthographie toujours O'Henry) est le pseudonyme de William Sydney Porter (1862-1910), reporter et nouvelliste américain. Employé de banque, il a été accusé

(à tort selon lui) de détournement de fonds. De 1898 à 1901 il est emprisonné à Columbus (Ohio) où il retrouve par hasard son ami Al Jennings et commence à écrire des nouvelles sous un nouveau nom. Libéré après trente-neuf mois de détention, le convict Bill Porter devient à New York O. Henry, « le plus grand écrivain des États-Unis, le maître de la nouvelle, de l'histoire en dix pages, en mille et un mots, ce chef-d'œuvre de la technique américaine ! » (*Hors-la- loi !...*, p. 99). Cendrars donne en note une liste des traductions de O. Henry en français : « 1. *Martin Burney*, trad. de Maurice Beerblock (illustrations de Gus Bofa), l'Édition française illustrée, 1 vol. Paris, 1919 ; 2. *Contes*, trad.. de Maxime Maury, 1 vol. G. Crès, Paris, 1919 ; 3. *Le Filou Scrupuleux*, trad. de Maurice Beerblock, 1 vol. G. Crès, Paris, 1923 » (p. 113). Dans ses entretiens avec Michel Manoll, Cendrars salue O. Henry comme un « maître » injustement méprisé par les hommes de lettres américains : « Je lui tire mon chapeau » (1952 ; TADA, t. XV, p. 99).

(70) Al Jennings s'amuse de l'étonnement du sénateur Mark Hanna qui lui rend visite au pénitencier de Colombus et qui, sur la réputation du prisonnier, s'attendait à rencontrer un colosse : « Manifestement, il n'arrivait pas à concilier avec cette représentation ma petite taille d'un mètre cinquante-cinq » (*Hors-la-loi !...*, p. 311).

(71) Au début des années 1920, les scandales se sont multipliés à Hollywood, comme le rapporte le cinéaste Kenneth Anger dans *Hollywood Babylone* (1975 ; Éditions Tristram, 2013). Pour faire face aux menaces des ligues de vertu, les studios de cinéma ont fait appel, en 1922, au sénateur républicain William H. Hays (1879-1954) qui devient président de la Motion Pictures Producers and Distributors of America. Chargé de moraliser les écrans, il établit un code de censure qui dresse la liste des interdits de représentation (viol, adultère, amours interraciales, atteintes à la religion et à la nation, etc.). À partir de 1930, le Code Hays fixe de lourdes amendes aux contrevenants. Il est resté en vigueur jusqu'en 1966.

(72) Dans *Hors-la-loi*, Al Jennings prête son revolver à « Bill » (le futur O. Henry) qui veut l'essayer : « C'est bien le plus grand honneur qu'un outlaw puisse témoigner à un bon copain en qui il a toute confiance que de lui passer son 45 pour que l'autre puisse l'examiner » (p. 129). — Dans *Éloge de la vie dangereuse*, Cendrars raconte que Santiago, un révolutionnaire paraguayen, lui a donné son couteau en souvenir, « un couteau qui en a descendu 47 », tous pour des questions d'honneur : « Ce couteau-là, je l'ai mis dans un écrin. Ô pure philosophie ! » (1926 ; *Aujourd'hui*, TADA, t. XI, p. 25).

(73) Tout ce paragraphe a été ajouté dans le Ms.

(74) Cette phrase et les trois points qui suivent ont été ajoutés dans le Ms.

(75) PréO : pas de coupure ni d'alinéa.

(76) Dans *Hors-la-loi !...*, Al Jennings présente Jim Stanton, le *capita* du Ranch 101, comme son protecteur et « la figure la plus dure et le cœur le meilleur » de tous les hommes qu'il a connus. Son « seul ami au monde » sera lâchement assassiné dans le dos par un certain Pedro que Jennings abattra à son tour mais de face (chapitre II, p. 20-24).

(77) *Frontière* est remplacé par *rivière* sur le Ms.

(78) PréO : ni coupure ni alinéa après ce paragraphe.

L’ACTUALITÉ DE DEMAIN

(Choses vues)

« L’actualité de demain » a été publié, sans ce titre et sans dédicace, comme « préface » à *L’Aigle et le Serpent*, un roman de l’écrivain mexicain Martín Luis Guzmán (1926 ; traduction française de Mathilde Pomès, J.-O. Fourcade, 1930). Les deux animaux qui donnent son titre à ce livre sont emblématiques du drapeau mexicain sur lequel un aigle dévore un serpent.

Composite jusqu’à la disparate, ce texte de commande — une préface — tient du morceau de bravoure, dans la manière volontiers provocatrice de Cendrars. On y rencontre une coupure de presse de plusieurs pages soigneusement dépourvue de référence si bien qu’il est impossible de décider s’il s’agit d’un collage à la longueur remarquablement désinvolte ou s’il faut l’attribuer au préfacier lui-même, expert dans le phagocytage des textes d’autrui comme le montre l’insertion dans le recueil d’une nouvelle d’Al Jennings. Des souvenirs mexicains (que rien ne soutient dans la vie du poète) s’entrecroisent avec des souvenirs brésiliens qui, pour être attestés, ne respectent guère la chronologie de ses rencontres et de ses voyages. Cendrars s’y pose en géopoliticien spécialiste des révolutions et en partenaire privilégié d’un « oncle Joseph » aussi allégorique que les sept oncles du *Panama*, un poème de 1918 (DME, p. 65-86).

« L’actualité de demain » est le texte le plus ancien recueilli dans *Histoires vraies* et le seul à ne pas avoir d’abord paru dans la presse. Le sous-titre, *Choses vues*, fait écho à un recueil posthume de Victor Hugo (1887) que Cendrars considérait comme le père du grand reportage (*Blaise Cendrars vous parle…*, TADA, t. XV, p. 142-143).

(79) Marie Lebrun da Silva Prado, dite Marinette, est la femme, d’origine française, de Paulo Prado. Voir, *supra*, « Le Cercle du diamant », note 5.

(80) Cette vision géopolitique est déjà développée dans « Le Principe de l’utilité », daté par Cendrars « à bord du *Gelria*, 1er septembre 1924 » (1926 ; recueilli dans *Aujourd’hui*, 1931 ; TADA, t. XI, p. 41). Sous une forme remaniée, ce texte est devenu « Nos randonnées en Amérique », le chapitre *m* de *Moravagine* (1926 ; TADA, t. VII, p. 139).

(81) 1930 : si forte teinte de profonde *humanité* corr. dans O 234.

(82) Washington Luís Pereira de Souza (1869-1957), historien et homme politique brésilien, a été président du Brésil de 1926 à 1930. Cendrars s’était lié d’amitié avec lui.

(83) 1930 : Cumala corr. dans O 234.

(84) Allusion à un personnage de Jules Romains qui lui a consacré une trilogie, dont *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche*, mise en scène par Louis Jouvet (1923). Le protagoniste est un professeur de géographie, ambitieux mais sans talent, qui se prend de passion pour une jeune actrice.

(85) La révolution « positiviste » du général Isidoro Dias Lopes s’est produite à São Paulo du 5 au 27 juillet 1924, au cours du premier séjour de Cendrars au Brésil. Pour fuir les combats, il s’est réfugié avec ses amis Prado dans leur *fazenda* Veridiana, à Santa Cruz das Palmeiras. Durant ce séjour, il écrit les poèmes de *Sud-Américaines* (DME, p. 271-277), se remet au *Plan de l’Aiguille* et essaie de terminer *Moravagine*. Lorsque la révolution a éclaté, il travaillait à un « Projet de Grand Film de propagande pour le Brésil » (voir *infra* la Notice d’ « En transatlantique dans la forêt vierge »).

(86) « *un pied chaussé et l'autre nu* » remplace *mammaloucos* (1930) sur le Ms. Le *mamaluco* ou *mameluco* est « né de l'union d'un Blanc avec un Indien », indique Mariza Veiga qui en précise l'étymologie : « mamas loucas » = « les mères folles ».

(87) 1930 : « et » a été remplacé par « sauter » dans O 144.

(88) positiviste : ajout dans le Ms.

(89) Auguste Comte (1798-1857), théoricien du positivisme, a exercé une grande influence au Brésil qui lui doit sa devise nationale : *Ordre et progrès*.

(90) François Claudius Kœnigstein, dit Ravachol (1859-1892) est un anarchiste français. Il est l'auteur de crimes et d'attentats qui le rendirent célèbre et le firent condamner à mort.

(91) *Genève ou Moscou* est le titre d'un essai de Pierre Drieu la Rochelle (Gallimard, 1928).

(92) 1930 : Costa Rica, remplacé par Nicaragua dans O 234.

(93) Martín Luis Guzmán (1887-1976) est un écrivain et un révolutionnaire mexicain. Compagnon de Pancho Villa, il est l'auteur de *L'Aigle et le Serpent* (1926) et de *L'Ombre du caudillo* (1929).

(94) La fin de la phrase a été ajoutée dans O 234.

(95) Dans 1930 suit, après alinéa, le paragraphe suivant : « Quelles sont les causes de cette révolution endémique au Mexique ? M. Martín Luis Guzmán n'en donne que des raisons d'ordre mystique, qui sont les seules valables en matière de révolution », supprimé sur épreuves (O 144).

(96) Phrase ajoutée dans O 234.

(97) Pancho Villa, de son vrai nom José Doroteo Arango Arámbula (1878-1923), est un célèbre révolutionnaire mexicain à la vie et à l'action tumultueuses. Il est mort assassiné.

(98) Toute la suite de ce paragraphe est absente de la préface de 1930. — Les passages supprimés dont Cendrars regrette l'absence ont été rétablis dans une nouvelle traduction du roman par Jean Francis Reille (Gallimard, « La Croix du Sud », 1967).

(99) Boris Pilniak (1894-1938) a notamment écrit *L'Année nue* (1922), un des premiers romans consacrés à la révolution russe. Cendrars qui le connaissait personnellement l'a reçu au Tremblay-sur-Mauldre. Pilniak sera victime des purges. — Isaac Babel (1894-1940) est l'auteur de *Cavalerie rouge* (1926) et de *Récits d'Odessa* (1931). Accusé d'espionnage, il a été fusillé en 1940. En 1930 et encore en 1937, Cendrars n'imaginait pas que son admiration pour ces deux écrivains russes tournerait bientôt à l'éloge funèbre. — La fin du paragraphe, après « la révolution d'Octobre », a été ajoutée sur épreuves.

(100) Dans « La Tour Eiffel sidérale », Cendrars reprendra avec vigueur cette dénonciation du gigantisme moderne (*Le Lotissement du ciel*, 1949 ; Folio, p. 290-291).

(101) « Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe… », écrivait Cendrars dans la *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* (1913 ; DME, p. 46), tandis qu'il caricaturait Dieu le Père en fauteur de guerre à son bureau américain (*La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.*, 1919 ; TADA, t. VII, p. 259).

(102) En 1930, le paragraphe se poursuit ainsi : « en m'en retournant de chez le général Villa, chez qui l'oncle Joseph m'avait demandé l'autorisation de m'accompagner. » Rien ne confirme cette familiarité de Cendrars avec le Mexique et, à plus forte raison, ses relations avec Pancho Villa.

(103) « La vie » remplace « le monde » dans O 146. — L'identité de l'oncle *Joseph* est de toute évidence symbolique. Son prénom évoque Staline et le père Joseph (1577-1638), François Le Clerc du Tremblay, conseiller de Richelieu et surnommé l'Éminence grise. Il est présenté ici comme un avatar d'Ahasvérus, le Juif errant, et son ubiquité insaisissable fait songer tour à tour aux aventures de Fantômas, à celles de Charlot et à un autoportrait indirect. Cendrars converse avec l'un de ses doubles.

(104) La suite de ce paragraphe, absente en 1930, a été ajoutée dans O 234.

(105) 1930 : « [...] nous ne sommes pas des idéologues. Nous avons le sens des réalités et nous avons pris nos responsabilités. » — « historiques » a été ajouté dans O 146.

(106) Cette vision nihiliste de la Russie et de la révolution russe — celle de 1905 — apparaît déjà dans *Moravagine*. En se réclamant du « clan Mongol », le héros de ce roman menaçait de forcer « le ventre aigrelet » de la civilisation occidentale (1926 ; TADA, t. VII, 52-53). Cendrars y fait sien comme ici le pessimisme de Boris Savinkov (1879-1925), un révolutionnaire russe qu'il a rencontré durant son exil parisien et qu'il présente dans son roman comme le chef des terroristes sous son pseudonyme d'écrivain, Ropschine. Savinkov qu'Apollinaire appelait « notre ami l'assassin » a notamment écrit *Le Cheval blême. Journal d'un terroriste* (1908 ; Phébus, 2003) et *Souvenirs d'un terroriste* (1917 ; Champ libre, 1982). Albert Camus en fera le modèle d'Annenkov dans *Les Justes* (Folioplus, éd. Pierre-Louis Rey).

(107) « et de mauvaise foi » : ajout dans O 234.

(108) 1930 : « fonctionnarisme » remplacé par « parlementarisme » dans O 144.

(109) Toute la fin du dialogue, ainsi que le P.-S., ont été ajoutés dans O 234, et « la danseuse à la pipe... » dans O 146.

(110) Monpazier est le village du Périgord où est né Jean Galmot (1879-1928). Homme d'affaires à la réputation sulfureuse, député de la Guyane et romancier, Galmot venait de mourir dans des conditions mal élucidées, peut-être par empoisonnement. À Monpazier, Cendrars séjourne dans l'hôtel de Londres pour préparer un reportage sur celui qu'il tient pour un Don Quichotte moderne. « L'affaire Galmot » a été publié dans le magazine populaire *Vu*, entre le 8 octobre et le 17 décembre 1930, et repris aussitôt en volume chez Grasset sous le titre *Rhum. L'Aventure de Jean Galmot* (voir TADA, t. II, 2001). Ce reportage marque l'entrée de Cendrars dans la grande presse.

(111) Homme politique brésilien, Getúlio Vargas (1883-1954) a été nommé président de la République en 1930. Partisan d'un régime autoritaire, il s'est montré favorable aux puissances de l'Axe avant d'intervenir aux côtés des Alliés. Après avoir démissionné en 1945, il a été réélu en 1950. Il s'est donné la mort en 1954.

EN TRANSATLANTIQUE DANS LA FORÊT VIERGE

Ce long récit a paru sous le titre « En paquebot transatlantique dans la forêt vierge », dans le quotidien *Le Jour*, que dirigeait Léon Bailby. Ses 6 livraisons s'échelonnent du n° 305 au n° 310, entre le 1er et le 6 novembre 1935. Chaque feuilleton est illustré par des photographies qui contribuent à lui donner un caractère de reportage. Mais Cendrars qui n'est pas retourné au Brésil depuis 1928 (et n'y retournera plus) postdate ses souvenirs et, surtout, il les mêle étroitement à ses lectures puisque rien ne confirme qu'il se soit jamais rendu en Amazonie. Prodiguant des conseils aux « touristes » — un mot qui surprend sous la plume du bourlingueur —, il se pose en connaisseur averti du Brésil et pour ainsi dire en agent de voyages. De fait, le ton qu'il adopte comme la documentation qu'il utilise font discrètement un écho au « Projet de Grand Film de propagande pour le Brésil » que Cendrars avait conçu lors de son premier voyage dans ce pays. Daté de São Paulo le 1er juin 1924, cet ambitieux « Projet » s'associait le concours de Washington Luís, historien et futur président fédéral (il sera élu en 1926), et du poète moderniste Oswald de Andrade, mais, faute de financement, l'entreprise tournera court. Dans « Etc, Etc. (Un film 100 % brésilien) », daté de 1925, Cendrars donnera à cet échec un tour plus romanesque en l'attribuant au déclenchement de la révolution positiviste du général Isidoro (*Trop c'est trop*, TADA, t. XI, p. 333-339), qu'il évoque ici même dans « L'actualité de demain ».

Le texte dactylographié du « Projet » a été reproduit dans *Cendrars à l'établi 1917-1931* (Claude Leroy dir., Non Lieu, 2009, p. 177-185, présentation de Carlos Augusto Calil). Le même volume révèle un autre texte publicitaire de Cendrars sur le Brésil : « Bateaux en partance » (p. 153, présentation de Maria Teresa de Freitas). On le trouvera *supra* dans les Annexes du présent volume.

À la une du *Jour,* le vendredi 1er novembre 1935, la première livraison du « reportage » est ainsi présentée :

> *Un monde perdu, un monde oublié, un monde tel qu'au commencement des âges…*
>
> *C'est la monstrueuse forêt amazonienne, inviolable, inconnue, pleine de poisons, de splendeurs et de silence, où le fleuve bordé de plages à caïmans roule ses eaux limoneuses en emportant des îles avec soi. Dans cette sylve exubérante, l'aviateur Redfern, disparu en 1928, serait, dit-on, encore vivant…*
>
> *Blaise Cendrars, qui n'est pas seulement l'écrivain que l'on sait, mais aussi un voyageur enivré de découvertes, est allé promener son observation lucide dans ces régions où la curiosité n'est jamais assouvie. Et cela vaudra aux lecteurs du* Jour *la très belle série d'images dont nous commençons aujourd'hui la publication dans notre deuxième page.*

Dans le manuscrit pour l'impression (O 142), le récit paru dans *Le Jour* a fait l'objet de retouches autographes, par biffures ou additions, dont nous relevons les principales et qui permettent de voir comment Cendrars transforme un écrit journalistique en texte littéraire. Il a surtout été recomposé par l'introduction d'une division en VIII chapitres, cependant que les intertitres ont fait l'objet de multiples modifications : ajouts ou modifications que nous signalons ou remplacements par des astérisques, comme suit, dans le Ms pour l'impression :

> La forêt vierge en pleine mer [avant : « Sur les 8 525 000 kilomètres carrés… »] — Cent fleuves légendaires [avant : « À peine deux millions d'habitants… »] — Chaleur monstrueuse [remplacé par : II. Les bouches de l'Amazone] — L'entrée du monde interdit [avant : « Mais la barre franchie, à *Chapéo Virado…* »] — Des riverains indifférents [avant : « Le grand navire d'Europe peut passer… »] — Une conquête unique dans l'histoire du monde [avant : « Le *caboclo* est le descendant direct du troupier…] — Clair-obscur [avant : « La nuit est profonde. / Le grand paquebot glisse… »] — Les bêtes rôdent… [avant : « Quand on se penche sur le bastingage… »] — L'avion, machine à explorer le temps [avant : « Car, n'est-ce pas, l'Amazonie… »] — L'inquiétante vie des plantes [avant : « Parmi ces plantes, — des lianes, des arbustes… »]

En novembre 1954, le récit a été repris sous le titre « Un paquebot dans la forêt vierge » dans la revue *Marco Polo*. Pour son lancement, ce périodique ouvre son premier numéro sur lui en l'illustrant de photographies du Brésil. Le « reportage » est précédé d'une présentation non signée, vraisemblablement due à Robert de la Croix, son rédacteur en chef, que connaissait bien Cendrars :

> *C'est sans doute un signe des temps que le père de la poésie contemporaine — et l'un de nos plus grands romanciers — soit d'abord un chercheur d'aventure. Toute sa vie, Blaise Cendrars a été l'homme des départs, prêt à entreprendre, à risquer, à voir, pour le plaisir de vivre. À l'âge où d'autres sortent à peine de l'enfance, il commençait son génial vagabondage. Du Turkestan chinois à la porte Clignancourt, du Mexique au Mato-Grosso, par les chemins les plus confortables et les plus scabreux, il a connu les joies, l'épuisement, les extravagances, les périls mortels, les gains prodigieux et la misère, jusqu'aux limites de ce qu'un homme peut tenter et supporter. Aucune voix n'était plus désignée que celle de l'auteur de* Prose du Transsibérien*, de* Panama*, de* Bourlinguer*, pour introduire les lecteurs de* Marco Polo *aux tumultes infinis du réel vécu et des rêves mêlés.*
>
> *On vire au guindeau ; l'ancre est « haute et claire ». Avec Blaise Cendrars, Cap à l'Ouest !*

(112) EO : « Dona Olivia de Penteado-Tellès » corrigé en « dona Olívia Penteado Guedes » dans O 146. — Amie des Prado, cette grande dame brésilienne (1872-1934) était la mécène des poètes modernistes brésiliens qui la surnommaient « Nossa Senhora do Brasil » (Notre Dame du Brésil). Elle a reçu Cendrars dans sa *fazenda* de Santo Antônio (État de São Paulo) et celui-ci lui a dédicacé le manuscrit de *Kodak (Documentaire)* : « à Dona Olívia Penteado cet album de mauvaises photographies où j'apparais à peine / Blaise Cendrars / São Paulo, juin 1924 » (coll. ALS).

(113) EO : *ignota* remplacé par *incognita* dans O 147.

(114) C'est au Brésil, terre instable et en formation, qu'il est possible pour Cendrars de lire sur le vif la dernière page de la Genèse. Ce leitmotiv court à travers ses nombreux textes sur un pays dont il a fait son « Utopialand ». Voir notamment *Le Brésil* (1952 ; TADA, t. XI et Folio).

(115) *Igapo* désigne une « nappe d'eau stagnante généralement peu profonde recouvrant un terrain envahi par la végétation » (Mariza Veiga, *op. cit.*).

(116) Dans ce chapitre, la division en séquences marquées par des astérisques a été introduite sur le manuscrit pour l'impression.

(117) Le colibri est un oiseau fétiche de Cendrars, fasciné par sa taille minuscule, son bourdonnement et son infatigable vol sur place. Il lui rendra hommage dans « La Tour Eiffel sidérale » (*Le Lotissement du ciel*, Folio, p. 279 et suivantes).

(118) *Manaté*, pour *manatim*. Il s'agit d'un « mammifère sirénien originaire de l'Océan indien qui peut atteindre jusqu'à trois mètres de long et qui vit aussi dans les fleuves de l'Amazonie » (Mariza Veiga, *op. cit.*).

(119) Le *seringueiro* « travaille à la récolte du latex » (*ibid.*).

(120) *Parsifal*, l'ultime opéra de Richard Wagner, a été créé en 1882 à Bayreuth. Selon les volontés du musicien, cette ville disposait du monopole des représentations jusqu'en 1913. C'est le *Metropolitan Opera* de New York qui, le premier, a enfreint l'interdit en 1903.

(121) *Carna secca*, pour *carne sêca* : « Viande salée et séchée au soleil. » Connue aussi comme « viande du “sertâo”, viande du soleil, viande du vent, “charque”, etc. » (Mariza Veiga, *op. cit.*).

(122) Dans la PréO, un simple alinéa sépare ce paragraphe du suivant. Sur le Ms ont été introduits le chiffre VI et l'intertitre « Nocturne », remplacé par « Le “caboclo” » sur épreuves.

(123) ÉO : « he is a native gone », corrigé dans l'exemplaire personnel de Cendrars (O 147).

(124) Le *mamaluco* ou *mameluco* « est né de l'union d'un Blanc et d'un Indien » (Mariza Veiga, *op. cit.*).

(125) Dans la PréO, un simple alinéa sépare ce paragraphe du suivant. Le chiffre VII et l'intertitre « Nocturne » ont été introduits sur épreuves.

(126) PréO : un simple alinéa sépare ce paragraphe du suivant.

(127) La *Batuta* « désigne les danses africaines, accompagnées par des instruments à percussion » (Mariza Veiga, *op. cit.*).

(128) PréO : cet intertitre prend place à la fin du paragraphe suivant, où il a été remplacé par des astérisques dans le Ms.

(129) L'expression a été lancée par Julian Duguid dans *L'Enfer vert. Relation d'une expédition dans la jungle bolivienne* (Payot, 1931). Cendrars la commentera à nouveau dans *Le Brésil* (TADA, t. XI, p. 215).

(130) PréO : après « à bon escient » prend place un point, un alinéa et l'intertitre « L'ibadou, plante magique », supprimé sur Ms et remplacés par « , — parmi ces plantes il en est une ».

(131) L'ibadou ou ipadu, du tupi *ipa'du*, est un arbuste qui possède, en moins intenses, les mêmes propriétés que le coca. Cette plante fascine Cendrars qui cite longuement ce passage dans « Le nouveau patron de l'aviation » (*Le Lotissement du ciel*, 1949 ; Folio, 2011, p. 109-118) et revient sur l'ibadou dans *Blaise Cendrars vous parle*..., ses entretiens avec Michel Manoll (1952, TADA, t. XV, p. 74-75), puis dans un entretien radiophonique avec Louis Mollion sur ses « Rêves perdus » en 1953 (Pl., t. II, p. 945-947).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

Couverture : Illustration de Jean Cortot (photo de Blaise Cendrars © Henri Martinie / Roger-Viollet).

Blaise Cendrars
Histoires vraies
Édition présentée et annotée par Claude Leroy

Existe-t-il vraiment ce passage secret qui mène à la Banque d'Angleterre ? Et la « T.P.M.T.R. », cette ligue de marins garantissant aux morts en mer un enterrement au pays natal ? Et ce Saint inconnu, sacristain de la cathédrale de Santiago ? Qu'importe…

Du Far West à l'Argentine, de Londres à la forêt vierge, Blaise Cendrars nous invite dans ses sept « histoires vraies » à ouvrir les yeux sur les beautés du monde – et sa part de mystère.

Cette édition électronique du livre
Histoires vraies de Blaise Cendrars
a été réalisée le 18 décembre 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447268 - Numéro d'édition : 241262).
Code sodis : N52209 - ISBN : 9782072467134.
Numéro d'édition : 241263.

Composition et réalisation de l'epub : IGS-CP.